

BELGIQUE - BELGIE  
P.P. - P.B.  
LIEGE X  
9/3306



# LE CARNET et LES INSTANTS

## DOSSIER

La littérature de la Grande Guerre

## ENTRETIEN

Geneviève Damas

## PORTRAIT

Eva Kavian

LETTRES BELGES DE LANGUE FRANÇAISE Bimestriel.

Ne paraît pas en juillet-août. N° 181, du 1<sup>er</sup> avril au 31 mai 2014.

En couverture : La « cave des peintres »,  
Nieupoort, 1917 © KLM-MRA, Bruxelles



À quoi sert la littérature ? 01

## ÉDITORIAL

par Joseph Duhamel

La littérature de la Grande Guerre 04  
Geneviève Damas 13  
Eva Kavian 17

## MAGAZINE

DOSSIER  
ENTRETIEN  
PORTRAIT  
BRÈVES 21

22 **NOUVEAUTÉS ET RÉÉDITIONS**  
38 **CRITIQUES**

## À quoi sert la littérature ?

C'est bien sûr une question que tout écrivain, lecteur ou critique s'est posée. Elle prend cependant un relief particulier lorsqu'elle concerne l'abondante littérature qui s'est écrite autour de la Grande Guerre. Rarement sans doute la littérature a été amenée à répondre à une telle forme d'urgence.

Urgence sociale d'abord. Que ce soit en France ou en Allemagne, avant guerre, les mentalités ont été façonnées dans un esprit nationaliste, entre autres par des textes littéraires. Et dès le début du conflit, la littérature a servi à justifier la nécessité de la guerre.

Mais les combattants de première ligne ont d'emblée le sentiment qu'on les a trompés et que la littérature a menti. Non, la guerre ne ressemble pas du tout à ce que les textes héroïsants ont propagé ; non, les clichés de bravoure ne tiennent pas devant la réalité des combats et des souffrances atroces qu'ils entraînent. Oui, la littérature doit maintenant dénoncer l'imposture, témoigner de la *vraie* réalité, exprimer tant l'horreur que l'absurdité de la guerre. Témoigner pour faire comprendre aux *autres* (l'arrière, les politiciens, les marchands de canons) et, surtout, pour ne pas oublier ce qui a été vécu, pour ne plus se laisser abuser par un discours militariste. Max Deauville définit bien l'enjeu : il faut témoigner, on ne peut laisser les littérateurs dépeindre « la guerre sous des couleurs rutilantes », la faire apparaître dans « une fresque magnifique ».

L'urgence est aussi psychologique. Écrire permet, même imparfaitement, de mettre des mots sur ce que le combattant a enduré. La masse d'écrits personnels, non destinés à la publication, est énorme. Maurice Genevoix parle d'un « besoin de vérité » qui contraint à écrire, « un besoin de mesurer entière la réalité formidable à quoi ils (les combattants) venaient d'échapper ».

L'urgence est encore familiale et transgénérationnelle. La société a subi un traumatisme, en la personne des enfants, orphelins ou dont le père est handicapé, des épouses et des parents. Eux aussi doivent pouvoir mettre des mots sur leurs souffrances. Dans *Le premier homme*, Albert Camus décrit ainsi l'émotion ressentie par les élèves lorsque l'instituteur leur lit *Les croix de bois* de Dorgelès : ils pouvaient ainsi réaliser ce que leurs pères avaient subi.

Aujourd'hui, dans les nombreux livres publiés en France, en Belgique, au Royaume-Uni ou au Canada, la question reste pareille, même si elle est formulée autrement. Devant ce qui reste pour eux l'incompréhensible suicide collectif de l'Europe, les écrivains contemporains parlent de travail de mémoire, mais aussi de la nécessité de rendre sensible par la fiction ce qui s'est passé, une fiction informée et enrichie par les progrès de l'historiographie et des sciences humaines. Ou, par le biais d'un *roman familial*, de remonter à des traumatismes qui datent de la Grande Guerre et qui ont traversé les générations. Ou encore, de dénoncer les vérités et mensonges officiels qui occultent les aspects les moins reluisants de la réalité et qui perdurent parfois jusqu'à nos jours. Toujours, pour essayer de comprendre et par là de mettre en garde.

À quoi sert la littérature ? À comprendre *pourquoi*.





# MAGAZINE

La littérature de la Grande Guerre	04	DOSSIER
Geneviève Damas	13	ENTRETIEN
Eva Kavian	17	PORTRAIT
	21	BRÈVES

# « MOI, MON COLON, CELLE QUE J'PRÉFÈRE... »

JOSEPH DUHAMEL

**Brassens préférait la guerre de 14-18. Une manière peut-être d'en reconnaître l'importance décisive.**

**Au point de vue historique, puisqu'elle est l'acte inaugural d'un XX<sup>e</sup> siècle de turbulences.**

**Au point de vue littéraire aussi, puisqu'elle a suscité une riche littérature, autant au moment du conflit qu'aujourd'hui.**



Trois périodes peuvent être distinguées : le conflit lui-même ; l'entre-deux-guerres ; la période actuelle, depuis 1980 environ.

## ENTRE 14 ET 18

Quand le prince héritier de l'Empire austro-hongrois est abattu à Sarajevo le 28 juin 1914, nul ne peut se douter de l'engrenage qui mènera, début août, à un conflit ouvert. Si en un mois les mentalités ont pu progressivement se faire à l'idée d'une guerre, c'est néanmoins la stupeur et l'incrédulité qui dominent. Les esprits ont pourtant aussi eu le temps d'être préparés par une propagande multiforme : on ne dira jamais assez l'importance de la presse et de la littérature populaire avant et tout au long du conflit. Les quatre principaux journaux nationaux en France qui tirent chacun à près d'un million d'exemplaires, les nombreux quotidiens régionaux, mais aussi les organes de diffusion de la littérature populaire ont chauffé les esprits dans une perspective nationaliste et belliciste. C'est partiellement le cas en Belgique. Jusqu'au 4 août, le pays pouvait espérer préserver sa neutralité et la presse ne s'est pas lancée dans une propagande antiallemande. Puis le territoire a été très vite envahi et un régime d'occupation fort dur y a été instauré, muselant les moyens d'expression. En France, la presse, par ses reportages plus ou moins inventés et par les feuilletons quotidiens, ainsi que les éditions populaires donnent une image idéale de la guerre,



page de g. Dessin de Jean-Louis Forain, chroniqueur-illustrateur de guerre (1914-1919)

fraîche, joyeuse, empreinte de panache et d'héroïsme, mais les réalités cruelles sont soigneusement estompées.

Quand les civils mobilisés découvrent la guerre moderne, dans laquelle sont mis en œuvre des moyens techniques dont on n'a sans doute pas vraiment mesuré l'impact, un sentiment se répand : « on nous a trompés ». La guerre de mouvement d'abord, les tranchées ensuite, cassent complètement l'image héroïque du combat. Cette constatation terrible est souvent répétée. En 1915, Kipling, pourtant chantre du nationalisme, écrira : « Si quelqu'un veut savoir pourquoi nous sommes morts, / Dites-leur : parce que nos pères ont menti. »

Jean Norton Cru, combattant de première ligne et ensuite enseignant de littérature à l'université, publie en 1929 une étude fouillée sur les textes se rapportant à la guerre, *Témoins*. Son ouvrage est une source importante d'informations, même si ses principes et sa méthode ont, jusqu'aujourd'hui, été l'objet de vives discussions. Une part significative de l'introduction est consacrée à démonter les images stéréotypées de la guerre et à dégonfler certaines légendes :

« Sur le courage, le patriotisme, le sacrifice, la mort, on nous avait trompés, et, aux premières balles nous reconnaissons tout à coup le mensonge de l'anecdote, de l'histoire, de la littérature, de l'art, des bavardages de vétérans et des discours officiels. Ce que nous voyions, ce que nous éprouvions, n'avait rien de commun avec ce que

nous attendions d'après tout ce que nous avions lu, tout ce qu'on nous avait dit. »

En France, le milieu littéraire réagit très vite à l'invasion. En 1915, paraît *Gaspard*, de René Benjamin, couronné la même année par le prix Goncourt. Le roman représente, timidement encore, un basculement. Benjamin campe le personnage d'un Parisien hâbleur, très habile, qui donne l'impression de pouvoir agir sur les événements, aux antipodes de ce que montrent J. N. Cru et d'autres auteurs : le soldat est essentiellement en position de victime subissant les aléas du combat, les actes d'héroïsme décisifs étant fort peu fréquents. Progressivement, Benjamin montre cependant la cruauté du combat ; Gaspard sera d'ailleurs mutilé tandis que plusieurs de ses amis seront tués. Et la description des scènes d'hôpitaux tempère la notion d'héroïsme.

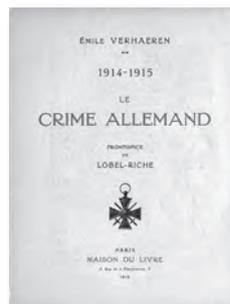
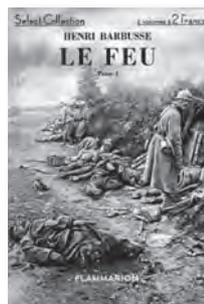
En 1916, paraît un des livres les plus représentatifs de la littérature de 14-18, *Sous Verdun, août-octobre 1914*, de Maurice Genevoix. Jeune normalien, Genevoix participe comme lieutenant à la guerre de mouvement dans la région de Verdun, puis à la guerre de tranchées. Il tient scrupuleusement un journal jusqu'à ce qu'il soit gravement blessé au printemps 1915. Ce récit et les quatre suivants seront intégrés sous le titre *Ceux de 14*. Genevoix s'interdit « tout arrangement fabulateur, toute licence d'imagination après coup » ; il raconte sans fard, mais sans exagération, décrit la vie pénible et la mort, sans militantisme

pacifiste. Sa démonstration est cependant implacable.

En 1916 également, Henri Barbusse publie *Le feu. Journal d'une escouade*. Le mot « journal » est inapproprié ; il s'agit d'un récit intégrant une part importante de fiction. Volontaire alors qu'il avait passé l'âge d'être mobilisé, Barbusse combat en première ligne et connaît donc bien la vie dans les tranchées. Militant pacifiste, il agence son récit pour en faire un réquisitoire contre la guerre, n'hésitant pas à décrire l'horreur des corps déchiquetés et des mutilations, les cadavres pourrissants au milieu desquels il faut bien vivre, la boue, les rats, les poux, les conditions de vie pires que celles des animaux. Il table ainsi sur une réaction émotionnelle de rejet de la guerre.

Roland Dorgelès avec *Les croix de bois* (1919) s'inscrit dans cette ligne de dénonciation pacifiste. Georges Duhamel, chirurgien dans un hôpital de seconde ligne, décrit les conséquences des combats et de la canonnade : les graves blessures, la mort lente (*Vie des martyrs*, 1916). Genevoix, Barbusse, Dorgelès, Duhamel sont assurément des écrivains qui ont le mieux su donner une image de la guerre.

Ces œuvres éditées ne doivent cependant pas masquer l'intense production d'écrits durant la guerre : journaux personnels, correspondance (la distribution du courrier était fort bien organisée) et journaux de tranchées ou d'unités, de natures et de qualités très diverses. L'expression écrite,



quelle qu'en soit la valeur littéraire, est un exutoire aux expériences terriblement traumatisantes vécues au front, comme le décrit Maurice Genevoix, parlant des soldats de son escouade :

« Un besoin de vérité les contraignait à écrire, un besoin de mesurer entière la réalité formidable à quoi ils venaient d'échapper, de se répéter à eux-mêmes : "J'y étais, moi. J'ai vécu ça, moi... Et me voici, moi toujours." »

#### ET EN BELGIQUE ?

La situation est fort différente de la France, l'essentiel du territoire étant occupé sous un régime sévère. Le milieu littéraire est dispersé ; les maisons d'édition ont disparu ou sont sans moyen.

L'essentiel de la production littéraire se fait par le biais des journaux de front. De nombreuses revues voient le jour qui proposent principalement de la poésie. Cette production poétique est franchement belliciste et fait preuve d'un antigermanisme virulent, les soldats belges étant largement informés des exactions commises par les Allemands en Belgique.

Réfugié en France, Émile Verhaeren tourne le dos à ses positions germanophiles et exprime son hostilité à l'Allemagne, entre autres dans *Le crime allemand* (1915), ce qui contribue à le brouiller avec son ami Stefan Zweig.

« Car c'est ton crime et ta honte, Allemagne D'avoir détruit en notre temps

L'idée

Que se faisait superbement L'homme, de l'homme. »

Un auteur se distingue, Max Deuille. Médecin, il se porte volontaire et est affecté à une unité médicale de première ligne, durant la retraite de l'armée belge et le siège d'Anvers, puis sur le front de l'Yser jusqu'en mai 1915, où il doit être évacué. À partir de ses notes soigneusement tenues, il publie à Paris en 1917, *Jusqu'à l'Yser*, le récit d'un homme qui soigne au plus près des combats. Il n'invente pas, il témoigne. Il ne verse pas dans l'exagération : ses descriptions, même si elles n'éluent rien des atrocités, restent sobres. Cette pudeur dans l'expression rend sans doute son propos plus pertinent. Il n'adopte cependant pas un point de vue de militant ; la simple description, teintée d'une légère ironie désabusée par moments, suffit, à ses yeux, à faire comprendre l'aberration de la guerre. Norton Cru considère – à juste titre – qu'il s'agit là d'un des meilleurs livres sur la Grande Guerre et, en tout cas, du meilleur récit de médecin.

#### LES ENJEUX D'UNE LITTÉRATURE

Nous avons déjà noté l'importance de l'aspect psychologique de la littérature de guerre qui correspond à un besoin urgent d'expression et de témoignage. On peut ajouter que rarement dans l'histoire des Lettres, la production littéraire a été aussi profondément influencée par le contexte idéologique et

culturel dans lequel elle s'inscrit. Que ce soit d'un point de vue belliciste ou pacifiste, il y avait une « urgence sociale » à écrire.

Déjà pendant la guerre et encore après, certaines problématiques reviennent sans cesse. D'abord le débat de savoir s'il faut être patriote et soutenir l'effort de guerre ou, devant la boucherie qu'elle représente, la dénoncer.

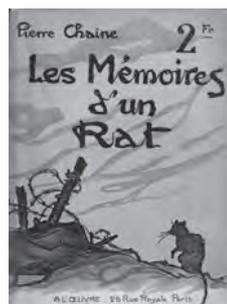
Ensuite, la question de savoir si le simple témoignage est suffisant. Dans les tranchées, la vie du soldat est faite de travaux divers (terrassement, corvées) et de beaucoup d'attente. De nombreux auteurs ont insisté sur l'ennui. Cette monotonie n'est rompue que par des moments, il est vrai alors dramatiques : le bombardement, l'assaut que l'on mène ou que l'on subit. Ne faut-il pas dès lors introduire une part de fiction, comme moyen de mieux faire comprendre les enjeux d'un combat précis et la manière dont il se déroule, en dépassant le point de vue individuel ? On peut le voir dans les journaux personnels publiés : si les événements sont minutieusement décrits le sens des mouvements ou des opérations n'est pas donné. Créer une fiction, largement documentée et fidèle le plus possible à la réalité, permet, en multipliant les personnages sur lesquels l'auteur peut se focaliser, de mieux rendre compte de la complexité de la situation. On retrouve donc ici aussi cette vieille interrogation sur la capacité de la fiction à mieux expliquer la réalité qu'un texte descriptif.

page de d. Max Deauville, 1917  
collection privée / maxdeauville.be



Autre interrogation encore : comment décrire ? Faut-il choisir le réalisme le plus cru et la description des différents visages de l'horreur ? Barbusse et Dorgelès, entre autres, n'hésitent pas à solliciter des images violentes : par exemple, dans *Le feu*, cet épisode où un soldat, récupérant des bottes sur un cadavre, doit les vider à la cuillère. Ces images doivent susciter un dégoût, une répulsion, qui mènerait à condamner la guerre. Mais ne risque-t-on pas de provoquer l'effet inverse, une fascination morbide qui contredirait l'effet de dénonciation ? Deauville appelle ce type d'écrits de la littérature « au jus de cadavre, où l'outrance rivalise avec l'horreur ». Une écriture sobre n'est-elle pas plus efficace, en ce qu'elle fait appel à l'intelligence et au raisonnement plus qu'à l'émotion ? Genevoix et Deauville privilégient cette sobriété. Pierre Chainé choisit de donner la parole à un naïf bien particulier, un rat, qui, sous couvert d'étonnement ironique, démonte subtilement les rouages du discours dominant sur la guerre (*Les mémoires d'un rat*, 1917).

Ces diverses interrogations sont sous-tendues par la crainte de la fascination que la guerre peut susciter et par la conscience de la nécessité de parler, d'éviter que d'autres ne le fassent avec d'autres visées en tête. Deauville résume bien la problématique : « Nous sommes tous les artisans du mensonge. Nous racontons mal ou fausement ce que nous avons vu. C'est un résultat inéluctable de notre suffisance et de notre inca-



pacité. Ce que nous n'avons gravé immédiatement sur un métal indélébile, se meurt dans notre mémoire. Ce que nous fixons, à l'instant même se déforme en entrant dans le moule rigide des mots.

Mais si nous nous taisons, d'autres viendront qui dénatureront les faits bien plus que nous ne pourrions le faire. Ils s'en empareront. Ils s'en serviront. Ce seront des armes dangereuses dans leurs mains. Ils nous dépeindront la guerre sous des couleurs rutilantes. Ils feront apparaître à nos yeux une fresque magnifique. Ce n'est là qu'un jeu pour les poètes. »

Cette éthique et cette conception de la littérature sont confrontées, parmi d'autres questions, à celle de la mort qu'on donne. Risquer sa vie et voir mourir ses compagnons est sans doute la situation la plus commune et s'inscrit dans la position de victime qui est la plus fréquente pour le combattant. Mais qu'en est-il lorsque celui-ci est amené à tuer ? Les textes qui mentionnent un homicide ne sont pas fréquents et le fait de l'écrire ne va pas sans réticences. Ainsi, Genevoix raconte-t-il qu'il est contraint, pour se dégager, de tuer trois Allemands. Si dans la première édition de son livre il en parle – avec une sorte d'incompréhension –, il supprime ce passage dans les parutions suivantes, pour ne le rétablir que dans l'édition définitive en 1949.

Du point de vue formel, la littérature à propos de la guerre innove peu. À l'exception d'Apollinaire et de son recueil *Calligrammes*,

la poésie reste cantonnée à des schémas éprouvés. En prose, *Le feu* ou *Les croix de bois* sont constitués de séquences présentant autant de situations exemplaires de la vie au front, sans toutefois proposer un véritable développement romanesque. Les romans à proprement parler reprennent dans l'ensemble les schémas connus. La seule vraie innovation consiste, par souci de réalisme, en l'introduction de la langue populaire, réelle ou inventée. C'est le cas de Barbusse qui préfigure ce que fera Céline dans *Voyage au bout de la nuit*.

### L'APRÈS GUERRE

Après l'armistice, les populations découvrent le prix payé pour la victoire, même si celle-ci est largement célébrée. La majorité des ouvrages paraissant alors sont des textes à visée pacifiste : Henri Barbusse, Roland Dorgelès, mais aussi Léon Werth (*Clavel soldat*, 1919), Georges Duhamel, Pierre Drieu La Rochelle (*La comédie de Charleroi*, 1934), Jean Giono, Blaise Cendrars (*La main coupée*, 1946) ou en Allemagne, E. M. Remarque (*À l'ouest, rien de nouveau*, 1929). Ernst Jünger, alors qu'il a connu des combats violents et qu'il a lui-même été plusieurs fois blessé, va, pour sa part, développer une vision exaltée de la guerre, mettant l'accent sur l'action virile et la camaraderie (*Orages d'acier*, 1920, et *La guerre comme expérience intérieure*, 1922). Jules Romain, qui n'a pas combattu, introduit une dimension didactique et explique

longuement les raisons qui ont mené à l'éclatement de la guerre ainsi que le contexte politique et militaire qui a conduit à la formidable bataille de Verdun en 1916 (*Prélude à Verdun*, 1938 et *Verdun*, 1938).

Jean Giono, ancien combattant qui avait saboté son arme pour n'avoir pas à tuer, construit son roman *Le grand troupeau* (1931) sur une opposition entre la douceur de la vie rurale « d'avant » et la guerre, expression extrême du développement industriel au service d'une entreprise de mort. Le grand troupeau qui descend trop tôt de l'alpage en ce mois d'août 14 est ainsi à la fois le symbole et le contrepoint du troupeau humain envoyé à la boucherie.

Des sujets jusque là tabous sont évoqués : les rebellions et tentatives de mutinerie, la peur (Gabriel Chevallier, *La peur*, 1930, et Léon Werth, *Clavel soldat*, 1919).

En Belgique, des anciens combattants décrivent la vie au front. Max Deauville publie en 1922 *La boue des Flandres*. Si son écriture reste marquée par la sobriété, s'il reste sur le plan du témoignage, son livre se teinte de militantisme pacifiste, discret mais indéniable, confirmé par son *Introduction à la vie militaire* (1923). L'ironie se fait plus grinçante. La révolte par rapport à ce qu'il a vu est toujours vive de même que sa volonté de ne pas permettre à d'autres d'idéaliser la guerre.

Ancien officier d'artillerie devenu moine, Martial Lekeux reprend du service actif dès début août 14. Il participe aux combats autour de Liège, à la retraite de l'armée,



s'évade du siège d'Anvers, pour devenir officier d'observation pour l'artillerie. Il en fait le récit dans *Mes cloîtres dans la tempête* (1922), texte qui se veut récit, imprécis cependant, mais qui introduit des clichés de la littérature guerrière. Dans une expression parfois exaltée, la guerre apparaît comme une expérience mystique semblable au mysticisme dont il fait preuve dans sa vie religieuse. Le livre connaît un succès commercial important mais limité dans le temps. Après 1940, il disparaît complètement de la mémoire littéraire sur 14-18.

Dans *La plaine étrange* (1921), Robert Vivier, par des textes brefs, décrit avec beaucoup de finesse ses états d'âme et s'attarde à quelques personnalités parmi ses compagnons d'arme. Constant Burniaux choisit un point de vue particulier dans *Les désarmés* (1930). Deux frères ont servi ensemble comme brancardiers. À la demande de son frère tué, le survivant raconte à son neveu « leur » guerre.

Cas particulier que celui de Robert Poulet qui a, lui aussi, passé quatre ans à l'Yser. Se situant dans l'esthétique du réalisme magique, son roman *Handji* (1931) met en scène deux officiers autrichiens sur le front russe qui, pour tromper l'ennui de l'attente, inventent une présence féminine.

Une autre part des livres d'écrivains belges est constituée par les romans ou récits décrivant les rigueurs de l'invasion puis de l'occupation subies par les civils : Jean Tousseul, *Jean Clarambaux IV : La rafale* (1933) ou

Sander Pierron, *Le village envahi*, (1920). Un livre se détache de cette production, *Les enfants bombardés* (1936) de Georges Linze. L'auteur adopte un point de vue original, celui d'un enfant d'une dizaine d'années, le narrateur du roman. Il raconte la vie à Liège sous le bombardement et pendant l'occupation. Linze ne suit pas une progression chronologique : il procède par des perceptions discontinues, revenant sur certaines thématiques ou impressions récurrentes.

Francis André, quant à lui, raconte la déportation de travailleurs civils vers l'Allemagne et leurs conditions de travail spécialement pénibles, *Les affamés* (1931).

#### DEPUIS 1980

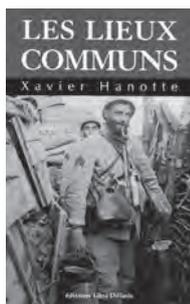
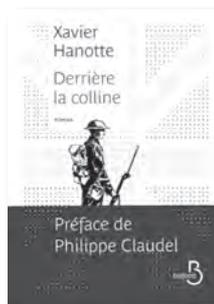
Vers 1980, l'historiographie de la guerre 14-18 a été profondément renouvelée. L'accent a été mis sur la dimension culturelle, l'étude de la mentalité des peuples en conflit. Sur l'aspect psychologique également : comment les combattants ont-ils vécu leur présence au front ? Quelles séquelles la confrontation à la brutalité et les traumatismes physiques et psychiques encourus ont-ils occasionnées dans la vie personnelle, familiale et plus largement sociale ?

Des écrivains en France, en Belgique, en Angleterre et au Canada ont accompagné cette redécouverte, où l'on perçoit plusieurs enjeux. Il y a, alors que disparaît la génération des combattants, la volonté d'entretenir la mémoire, de ne pas oublier ce à quoi

ceux-ci ont été confrontés. Le désir aussi d'essayer de comprendre à la fois les raisons qui ont amené à ce « suicide de l'Europe » et la manière dont des hommes peuvent survivre à ces expériences traumatisantes. Informée des acquis des sciences humaines et des développements nouveaux de l'historiographie, la fiction, dans son invention spéculative, peut-elle être un moyen de mieux comprendre le passé ?

Les auteurs d'aujourd'hui puisent leur information et leur inspiration dans la littérature écrite par les contemporains du conflit. Et celle-ci, qu'elle soit pacifiste ou belliciste, a généré des clichés. Comment inventer un langage neuf, informé de compréhensions neuves, à partir de cet héritage littéraire ?

De nombreux romans racontent une quête, dans le cadre d'un « roman familial ». Un personnage d'aujourd'hui tente de percer le silence qu'une famille entretient autour d'un événement datant de la guerre (Claude Simon, *Lacacia*, 1989 ; Jean Rouaud, *Les champs d'honneur*, 1990). Cette recherche peut aussi concerner un lieu (Claude Duneton, *Le monument*, 2004 ; Gisèle Bienne, *La ferme de Navarin*, 2008, où elle relate sa recherche du lieu où Blaise Cendrars a été blessé et a perdu la main). Ces quêtes prennent fréquemment le visage d'une véritable enquête, que celle-ci soit menée par des privés (Didier Daeninckx ; ou les différents tomes des enquêtes de Célestin Louise, par Thierry Bourcy) ou par un particulier (Sébastien Japrisot).



Des textes montrent les mensonges et les duperies officielles ainsi que la violence institutionnelle de l'armée. Par le biais d'un polar, Didier Daeninckx rappelle la répression féroce des troupes russes en France (*Le der des ders*, 1984). Sébastien Japrisot revient sur le drame des fusillés pour l'exemple dans *Un long dimanche de fiançailles*, 1991.

Certains textes encore insinuent une dimension magique ou étrange (Sylvie Germain, *Le livre des nuits*, 1985 ; Laurent Gaudé, *Cris*, 2001).

Dans *14* (2012), Jean Echenoz apporte un regard distancié sur les textes publiés antérieurement, en mettant en évidence leurs images récurrentes.

#### ET EN BELGIQUE ?

La guerre de 14-18 traverse presque tous les livres de Xavier Hanotte. Ses deux premiers romans, situés à l'époque contemporaine, *Manière noire* (1995) et *De secrètes injustices* (1998), sont des romans d'enquête. La Grande Guerre y est présente par le biais d'un poète anglais bien réel, Wilfred Owen, tué peu avant l'armistice, que le narrateur traduit en français. Chaque chapitre porte en exergue un vers du poète anglais. D'autre part, la structure même du roman est organisée autour d'une présence *non réelle* d'Owen, qui permet de résoudre l'énigme policière.

Dans *De secrètes injustices* (le titre est un vers d'Owen), le narrateur, en dehors de l'enquête, s'est donné un projet de mémoire :

à partir des inscriptions tombales et des registres d'un cimetière britannique d'Ypres, il essaye de reconstituer quelques événements de la vie des soldats enterrés, pour éviter que « les mémoires [ne] s'éteignent » : « ... je tâcherai de leur inventer une vie [...] ils vivront peut-être. D'une vie de fiction. D'une vie de légende. D'un mensonge. D'avance, j'invoque leur pardon. Mais tout vaut mieux que l'oubli. »

Deux romans ont directement pour cadre et objet la Première Guerre. *Derrière la colline* (2000) se déroule en un même lieu, le mémorial de Thiepval dans la Somme, à deux époques différentes, le 1<sup>er</sup> juillet 1916, lors de l'offensive britannique, et à la fin des années 40. La nuit de l'assaut, le soldat Parsons fait une étrange expérience qui va orienter sa vie ; il ne quitte pas ces lieux où il devient jardinier des cimetières britanniques, marqué par ce qu'il a « vu ».

Pour *Les lieux communs* (2002), également un même décor, le parc d'attractions de Bellewaerde, à deux époques différentes, en 1915, lors d'une des batailles du saillant d'Ypres et aujourd'hui. Un jeune garçon est le seul à percevoir la présence d'un étrange jardinier dans le parc, qui ressemble à un soldat belgo-canadien de 1915. La Grande Guerre apparaît dans d'autres textes encore, toujours selon même mode d'un court-circuit entre les époques.

Pour Xavier Hanotte, la lutte contre l'oubli et l'importance du travail de mémoire est une des raisons de son intérêt pour 14-18. Cette atti-

tude s'intègre dans une conception plus large de la littérature, son esthétique du réalisme magique. Celui-ci repose dans son cas sur l'irruption inattendue d'une dimension autre, essentiellement par l'abolition de la distance temporelle, généralement entre aujourd'hui et des événements de la Grande Guerre. Pour l'écrivain, une vérité surgit de ce mouvement entre les époques et dans cette vacillation du temps. Les lieux jouent également un rôle déterminant dans son esthétique littéraire, spécialement les cimetières britanniques qui possèdent une aura tout à fait particulière.

*Samuel est revenu* de Xavier Deutsch mêle des épisodes de guerre et un complot dans le village. Deux frères de Samuel sont assassinés au front par d'autres villageois dans le but de se partager leurs terres. Samuel, écœuré par la violence, revient au village avec la volonté d'oublier et de faire la paix. Mais est-il possible de dépasser les vieilles rancœurs et d'instituer d'autres types de relation ? S'il ne néglige pas les descriptions réalistes du front comme de la bassesse du village, le roman s'apparente plus à une fable, dans une écriture qui glisse souvent vers l'évocation d'éléments poétiques.

Le roman de Jean-Marc Turine, *Foudrol*, met en scène un médecin, Georges Parment, dans un hôpital de campagne qui rassemble les blessés graves. Il y soigne ceux qu'il appelle ses *enfants*, quitte à les aider à mourir. Sa révolte radicale contre la monstruosité de la guerre le conduit au ban de sa profession et de la société. Il change d'iden-

**page de g.** Le père Lekeux  
© KLM-MRA, Bruxelles

**page de d.** Soldat au repos  
© KLM-MRA, Bruxelles

tité, s'appelle dorénavant Ge Foudrol, se lance dans une errance souvent proche de la folie. Mais se révèle capable d'apporter des moments de paix et de réconciliation aux parents de ceux qu'il a soignés ; ou à son fils Joseph, enfant « différent » né après la guerre, qui reprend à son compte la dimension inspirée de la folie de son père.

La narratrice de *Tu signais Ernst K.* de Françoise Houdart (2005) répond à une manière d'injonction de la part d'une vieille dame, qui lui transmet un carnet de croquis qu'un jeune soldat allemand lui a donné en 1917, avant de disparaître. Retrouver qui a pu être Ernst, imaginer qui il était et ce qu'il a vécu, devient le but de la jeune femme. Françoise Houdart dresse également un portrait de la vie sous l'occupation, faite de brimades, de vexations et de brutalités envers la population civile.

Le recueil de nouvelles de Marianne Sluszný, *Un bouquet de coquelicots*, revient sur des faits liés à la Grande Guerre en Belgique, pendant ou après le conflit. Elle donne ainsi la parole au soldat inconnu, dans une lettre non signée ; à un musicien qui perd son goût de la musique dans le fracas du canon ; à un pigeon soldat ; à une femme tondu qui voit son mari revenir du front ; à un jeune Flamand partagé entre une révolte face à la négation de sa langue et de sa culture et la solidarité entre soldats ; à Albert Kudjabo, Congolais qui a trop longtemps attendu son chevron de front ; à Cécile, née dans une famille aisée, que son expérience d'infirmière





dans un hôpital de campagne et la rencontre de Jacques vont marquer au point de ne plus penser qu'à soigner les laissés-pour-compte. Rappelons que *Les éblouissements* de Pierre Mertens se déroule pour une part dans le Bruxelles occupé où sert le médecin et poète Gottfried Benn.

Dans le roman de l'écrivain flamand Erwin Mortier, *Godenslaap (Sommeil des dieux)*, toute la famille d'Helena est morte. Il reste près d'elle, Rachida, l'infirmière marocaine. En août 14, Helena est surprise en France par l'éclatement de la guerre, coupée de sa famille en Belgique. Mais paradoxalement, cette guerre est pour elle une chance, l'occasion d'une libération personnelle et d'une initiation sentimentale.

\*

Entre 14 et 18 et dans les années suivantes, il y avait une urgence à raconter, pour des raisons tant personnelles que sociales. La littérature était alors vraiment ce moyen imaginaire d'appréhender et d'essayer de comprendre un réel insupportable. Aujourd'hui, cette urgence-là a disparu ; mais la problématique n'est pas moins forte. Comment penser maintenant cette violence et la littérature qui a voulu la cerner ?

Cet article est largement inspiré des recherches menées par Pierre Schoentjes, Griet Theeten, Madeleine Frédéric et Hubert Roland.

### Suggestions bibliographiques

#### *Textes de la période de guerre et de l'entre-deux-guerres*

Max Deauville, *Jusqu'à l'Yser*, 1917 ; De Schorre, 2013

Max Deauville, *La boue des Flandres*, 1922

Sous le titre *La boue des Flandres*, Pierre Schoentjes propose une intéressante compilation de textes extraits de divers livres de Deauville ; Espace Nord, 2006

Martial Lekeux, *Mes cloîtres dans la tempête*, 1922 ; De Schorre, 2013

Georges Linze, *Les enfants bombardés*, 1936 ; Espace Nord, 2002

Georges Poulet, *Handji*, 1931 ; Espace Nord, 2013

#### *Écrivains contemporains*

Xavier Deutsch, *Samuel est revenu*, 2001, Le Cri

Xavier Hanotte, *Manière noire*, 1995, Belfond ; Espace Nord, 2006

Xavier Hanotte, *De secrètes injustices*, 1998, Belfond ; Espace Nord, 2006

Xavier Hanotte, *Derrière la colline*, 2000, Belfond ; Espace Nord, 2008 ; édition revue, Belfond, 2014

Xavier Hanotte, *Les lieux communs*, 2002, Belfond ; Espace Nord (+ 3 nouvelles), 2013

Xavier Hanotte, *L'architecte du désastre*, 2005, Belfond

Xavier Hanotte, *La nuit d'Ors*, 2012, Le Castor astral

Xavier Hanotte et Claude Renard, *Les anges de Mons*, 2013, Fondation Mons 2015

Françoise Houdart, *Tu signais Ernst K.*, 2005, Luce Wilquin

Pierre Mertens, *Les éblouissements*, 1987, Seuil ; Points

Erwin Mortier, *Sommeil des dieux*, 2008 ; Fayard, 2010 (traduit du néerlandais)

Marianne Slusznyski, *Un bouquet de coquelicots*, 2014, La Différence

Jean-Marc Turine, *Foudrol*, 2005, Esperluète

#### *Ouvrages critiques*

Alfu, *Les tueurs de Boches. Les romanciers populaires et la Grande Guerre*, Encre, 2014

Beaupré, Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France-Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, 2006 ; réédité sous le titre *Écrits de guerre. 1914-1918*, CNRS Éditions, 2013

Frédéric, Madeleine, « Lecture » in Georges Linze, *Les enfants bombardés*, Bruxelles, Labor, Espace Nord, 2002

Frémeaux, France-Marie, *Écrivains dans la Grande Guerre. De Guillaume Apollinaire à Stefan Zweig*, Paris, L'Express éditions, 2012

Cru, Jean Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les étincelles, 1929

Roland, Hubert ; Schoentjes, Pierre, éds, « 14-18 : Une mémoire littéraire », *Textyles*, n° 32-33, Bruxelles, Le Cri, 2007

Schoentjes, Pierre, *Fictions de la Grande Guerre. Variations littéraires sur 14-18*, Paris, Classiques Garnier, 2008, coll. « Travaux de littérature moderne et contemporaine, 1 »

Schoentjes, Pierre éd., *La Grande Guerre. Un siècle de fictions romanesques*, Genève, Droz, 2008, coll. « Romanica Gandensia, 36 »

# LA JOIE D'ÉCRIRE ET DE DÉCALER LA LANGUE

MICHEL ZUMKIR

**Le succès de *Si tu passes la rivière*, couronné par le prix Rossel et celui des Cinq Continents, a permis de découvrir une autre Geneviève Damas : celle du monologue intérieur plutôt que de la voix théâtrale. Alors paraît son nouveau roman et un recueil de nouvelles, nous l'avons rencontrée pour un entretien où l'on apprend que tout a débuté avec une adaptation du *Gendarme de Saint-Tropez*.**

**Comment et quand êtes-vous arrivée à l'écriture ?**

Toute petite, ce qui m'intéressait, c'était de faire du théâtre, de jouer des personnages. Aussi j'écrivais des pièces pour mes copines et moi. J'ai notamment adapté *Le gendarme de Saint-Tropez*. Adolescente, j'ai également écrit un journal, des poèmes, des trucs. Plus tard, en sortant de l'IAD, je me suis rendu compte que les pièces écrites par les autres ne me satisfaisaient pas. Par exemple, un prof a voulu m'engager, comme comédienne, à jouer un texte de Karl Valentin, mais je n'aime pas Karl Valentin. Je sais qu'il ne faut pas penser ainsi, mais c'est comme ça. Il m'a dit : « On se voit en septembre ? » Je n'ai pas osé dire non, mais je ne l'ai pas recontacté. J'ai compris que si je ne travaillais pas avec un matériau qui me touche, cela n'irait pas. J'ai alors commencé à écrire des adaptations de romans. J'ai notamment transposé *L'invention de la solitude* de Paul Auster. Mais les droits m'ont été refusés. Il fallait que je mette cinquante mille francs français sur la table avant même le début des discussions. Je n'avais pas cet argent. J'ai fait d'autres adaptations, cela m'amusait beaucoup. Je réécrivais des parties complètes. Ce fut ma manière de pénétrer l'écriture. Au début des années 2000, j'ai écrit une petite pièce de théâtre pour enfants. Elle était trop bavarde, je racontais dix fois la même chose. Mon compagnon l'a lue et m'a conseillé de répondre à un appel à projets de la SACD.

Cela marquerait, m'a-t-il dit, le fait que je ne faisais pas que jouer, que j'écrivais aussi. J'ai été sélectionnée. On m'en a demandé un deuxième, et de fil en aiguille, j'ai en ai écrit d'autres. Je n'avais jamais pensé devenir écrivain, en faire mon métier. Je me rendais simplement compte qu'une journée où j'écrivais me rendait joyeuse. Ensuite est venue la rencontre avec Hubert Nyssen. J'ai toujours été un peu gênée de raconter cette anecdote, mais maintenant qu'il est mort, je me le permets. Il m'a demandé de lire le monologue de *Molly à vélo*. Je le lui ai donné un soir, et le lendemain à neuf heures, il m'a appelé. Il m'a dit que j'avais l'étoffe d'un écrivain et que je devais écrire tous les jours. Il a ajouté que si je n'avais pas d'idée, je devais recopier Marcel Proust. Ce que je n'ai jamais fait... mais j'ai commencé à écrire tous les jours. Je découvrais un territoire inexploré. J'ai écrit une quinzaine de pièces. Comme il faut du temps pour qu'un spectacle soit monté, à un moment, je me suis dit : Pourquoi n'écrirais-je pas des nouvelles ? J'ai participé à un atelier d'écriture avec Michel Lambert qui m'a beaucoup apporté. Ensuite, assez naturellement, je suis passée au roman.

**Pourquoi écrivez-vous souvent sous la forme du monologue ?**

Le premier texte de théâtre que j'ai écrit comptait quatre personnages. Puis j'ai mis en scène une pièce où nous étions six.

C'était la foire tant au niveau de la disponibilité des comédiens que de l'argent. Aussi, j'ai décidé d'écrire un monologue : cela ne coûterait rien, permettrait de renflouer la compagnie, et je me rendrais toujours libre pour jouer...

**Le monologue est aussi la forme que l'on trouve dans vos romans...**

J'ai travaillé dans un théâtre en France. Je ne cessais d'entendre : « Le français n'est pas vraiment ta langue... » Le côté maternel de ma famille est flamand, alors certainement qu'il n'est pas totalement ma langue. Mais moi, au théâtre, ce qui m'intéresse, c'est de tordre la langue, d'essayer de comprendre comment elle est parlée, cette langue, notamment par ceux qui n'ont pas le droit de cité en littérature et au théâtre, et de me l'approprier. Le monologue intérieur de mes romans me permet cela aussi.

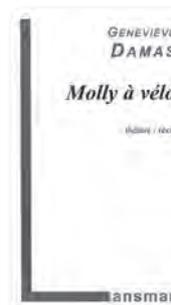
**Comment naissent vos personnages ?**

Ils surgissent de la langue. Ils sont une façon de parler, un rythme, je les découvre en écrivant. Après je barre, rature, recommence. Je suis lente, je fais, défais, refais. Je ne conçois pas de plan, j'invente ma structure au moment où j'écris. En général, j'ignore où je vais. Quelquefois jaillissent des fulgurances, des choses qui m'apparaissent et je sais qu'elles vont rester telles quelles. Alors je dois remonter, réécrire, pour garder la

cohérence. Jean-Luc Outers dit très bien : « Écrire c'est faire advenir une histoire qu'on portait au fond de soi et que l'on ignorait. » Je pense que c'est ça, écrire.

**Vous commencez *Histoire d'un bonheur* par le monologue d'un personnage antipathique. Ne prenez-vous pas le risque de perdre le lecteur tout de suite ?**

C'est un risque à courir. J'aime beaucoup le personnage d'Anita. J'ai voulu travailler sur les troubles bipolaires, sur le décalage total avec le réel qu'ils provoquent. Quand les sujets sont en phase *up*, ils se placent en position héroïque, toute puissante, ils reconstruisent le réel. Je trouve le livre de Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit*, sur la maladie de sa mère, très beau, mais cela reste de l'autofiction. Je voulais aller ailleurs, partir dans la fiction. Dans le premier monologue où Anita est en période maniaque, elle est très sûre d'elle, elle sait comment marche le monde. Cela ne la rend pas très sympathique. En même temps, elle dit de ces choses, des énormités et elle ne s'entend pas les dire. Je trouve cela tellement triste quand elle dit que son chien, en quatre années, lui a apporté plus de joies que sa fille en vingt-huit ans. Elle croit qu'elle contrôle la réalité mais nous, nous entendons un avis d'échec. J'ai aussi voulu écrire sa phase dépressive. C'est le monologue qui clôt le roman. À chaque fois, Anita est dans une image excessive d'elle-même.



**Que saviez-vous de ce livre avant de l'écrire ?**

J'ai commencé à écrire l'épisode du chapeau, quand Anita se demande si elle doit porter un chapeau à l'enterrement de sa belle-mère. Puis petit à petit, la bipolarité est arrivée. À un moment donné, j'ai vu que je n'arrivais plus à écrire, je me demandais ce qui se passait, j'ai réinterrogé la structure. Anita était parvenue au terme de ce qu'elle avait à dire... Il fallait la confronter à une autre réalité que la sienne... C'est là qu'ont surgi les monologues des autres personnages.

**Est-ce que l'angoisse est la même à la sortie d'un roman qu'à la veille d'une première ?**

Pour une pièce de théâtre que vous avez écrite et qui n'est pas jouée par vous, l'angoisse est d'envoyer les autres au casse-pipe avec un texte raté. Lorsque je suis seule en scène, en revanche, l'anxiété de la comédienne prime sur celle de l'auteur. Quant à la publication de mon premier roman, je n'avais aucune appréhension, il avait été refusé partout. Il était à la fin de sa vie quand Luce Wilquin l'a accepté. Tout ce qui s'est présenté par la suite a été une véritable surprise. *Histoire d'un bonheur* me tient beaucoup à cœur, même si j'entrevois ses limites, les choses sur lesquelles je pourrais encore progresser. Le Prix des cinq continents m'a permis de rencontrer des écrivains incroyables, africains ou haïtiens, des écrivains importants pour moi,



comme Dany Laferrière, des écrivains pour qui la littérature ne constitue pas un passe-temps agréable, mais un véritable engagement. Dès lors, pour moi, publier ne peut plus être un acte léger, même si je ne fais pas de mon livre un acte politique, pas du tout.

**Pouvez-vous dire quand les nouvelles du recueil *Benny, Samy, Lulu et autres nouvelles* ont été écrites ?**

La nouvelle est le premier pied que j'ai posé dans une écriture non dramatique. C'était un saut dans l'inconnu. Au départ, comme je l'ai dit, j'ai participé à un atelier d'écriture avec Michel Lambert. Avant de le rencontrer, je n'avais aucune idée de ce qu'était une nouvelle sauf que c'était plus court qu'un roman. J'ai découvert un genre très dense, qui demande beaucoup de concision et un enjeu ciblé. Et en cela, cette écriture est assez proche du théâtre. J'ai appris le plaisir qu'il y a à ne pas tout dire et le travail de la chute. Mais c'est un genre excessivement difficile. A priori, on pourrait croire qu'il nécessite moins de temps qu'un roman, mais il n'en est rien. La nouvelle demande de la minutie, c'est quelque chose comme de l'horlogerie, fascinant et épuisant.

**Pourquoi *Histoire d'un bonheur* se déroule-t-il en France et non en Belgique ?**

Cela me permet, à moi, de dire que cette histoire n'est pas autobiographique. Je n'avais

pas non plus envie d'inscrire la problématique des banlieues, qui est abordée à travers le personnage de Noureddine, dans une perspective wallonne. J'avais peur de faire régionaliste belge ou qu'on se dise que je parle de la Belgique des frères Dardenne. Ce que filment les frères Dardenne ne concerne pas que la Belgique, mais les gens ne peuvent s'empêcher de dire : « En Belgique, il se passe de ces choses... » On m'a beaucoup parlé, à la remise du Prix des cinq continents, du problème de l'analphabétisme en Belgique. J'ai essayé de leur expliquer que l'analphabétisme n'était qu'un élément de mon roman, mais pour eux, j'avais soulevé un vrai problème belge... Le roman n'était pourtant pas situé dans un pays en particulier... Comme *Histoire d'un bonheur* a lieu à Lyon, cette lecture biaisée devrait être évitée...

**Est-ce imaginable que ce roman soit porté un jour sur une scène ?**

Oui, mais il ne le sera pas par moi. Si quelqu'un a envie de le prendre, je le donne avec bonheur. Je suis trop dedans, je ne vois pas ce qu'on peut faire avec des monologues intérieurs. Au théâtre, pour moi, la tension provient de ce qui est dit et de ce qui est tu. Je peux dire par exemple à quelqu'un que je l'aime beaucoup et, au fond, ne pas le penser. Dans *Histoire d'un bonheur*, les personnages sont tellement dans leur vérité que je ne saurais comment atteindre cette tension



dramatique. Le monologue intérieur, c'est le luxe de ce qui n'est jamais entendu. Je dis luxe, parce que pour moi, auteure, cela me permet d'accéder à un autre espace mental que je ne peux pas aborder au théâtre. La parole du monologue intérieur n'est pas une parole naturaliste, Noureddine ne parlerait pas comme ça dans la vie, ce n'est pas sa façon de parler que j'écris. Je décale sa langue. Dans le roman et les nouvelles, je décale une langue ; et dans le décalage, je trouve une autre réalité ; j'invente une langue réelle mais qui n'est pas entendue dans la vie.

Derniers livres parus : *Histoire d'un bonheur*, Paris, Arléa ; *Benny, Samy, Lulu et autres nouvelles*, Avin, Éditions Luce Wilquin. Le théâtre de Geneviève Damas est publié chez Lansman.



# EVA KAVIAN

## L'ATTENTIVE HUMANISTE

Natacha **WALLEZ**

**Du haut de ses (presque) cinquante printemps, Eva Kavian est inévitable dans le paysage littéraire belge. Si l'essentiel de sa production pour la jeunesse figure au catalogue des éditions Mijade, Eva Kavian n'envisage pas, a priori, d'écrire pour ce public. Il serait inutile de vouloir la cantonner à ce seul lectorat. Elle écrit, tout simplement. Dans ses romans « pour les adultes », dans sa poésie, dans ses nouvelles et ses essais, elle demeure une auteure dont les textes rencontrent les préoccupations de tout un chacun, vécues ou à venir, à découvrir, que l'on ait dix ou cent ans.**

Eva Kavian entre en écriture il y a une trentaine d'années. D'abord en organisant des ateliers d'écriture alors qu'elle officie en tant qu'ergothérapeute en milieu psychiatrique. Puis, elle décide de se consacrer à sa passion : elle se forme aux ateliers d'écriture littéraires, en France, puis de manière autodidacte. Depuis, elle ne cesse d'animer, de promouvoir et de professionnaliser ces lieux et instants de création et d'expression au travers de son association Aganippé, et collabore régulièrement au sein d'institutions à vocation sociale.

Lorsqu'elle écrit, elle s'investit corps et âme et n'hésite pas à s'isoler des jours entiers pour se plonger dans ses romans. Lors de ces retraites, si elle n'a pas d'idée précise quant au récit qu'elle amorce, elle n'en détermine pas moins le sujet qu'elle souhaite explorer. « Si mes romans sont de pures fictions, ils sont cependant suscités par une émotion profonde, et nourris d'éléments vécus. Les thèmes : amour, désir, relation dans la fratrie et parents-enfants, familles monoparentales, deuils violents, solidarité, l'action comme outil face au désarroi. » (Citation extraite du *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*.)

Dans ses romans publiés chez Mijade, si ce sont les drames familiaux ou des événements tragiques qui amorcent le récit, l'auteure reste attentive à rejeter les tabous qui les entourent. Le sentiment d'injustice ou de culpabilité qui anime les protagonistes

est peu à peu atténué, au fur et à mesure que le dialogue se renoue avec leurs proches. Les adolescents mis en scène se voient éloignés, volontairement ou involontairement, de la cellule familiale et en ressortent forts, construits. Le sentiment d'injustice ou de culpabilité qui les animait jusqu'alors s'atténue pour laisser place aux retrouvailles, à la réconciliation.

Sylvia, 17 ans, annonce au téléphone à son père qu'elle ne veut plus vivre chez lui quand survient l'accident, fatal. Son père est mort : « Ne comptez pas sur moi, les adultes. Ce n'est pas parce que mon père est mort que je dois m'occuper de vous. C'est vous, les grands. Moi, je suis une petite fille qui cueille des cerises pour sa maman parce que son papa est mort, je ne suis plus la même, mais je ne sais pas encore qui je suis, je ne sais pas encore ce que c'est, d'être une fille sans père. » (*Ne plus vivre avec lui*, 2009.) Sylvia prend soin de ses sœurs, de sa mère, et enfin de son père, à qui elle s'adresse durant tout le récit. Les reproches, les rancœurs qu'elle qu'elle exprime à son égard s'estompent petit à petit. Ce deuil auquel elle n'était pas préparée, elle l'apprivoise, le met en scène, et elle organise la cérémonie funéraire. Elle avance, dans la douleur. Elle avance sur les traces de ce père trop tôt disparu.

Dans *Premier chagrin* (2011), lorsque Sophie, 14 ans, se trouve face à Mouche, grand-mère qui ne voit plus ses petits-enfants et qui est condamnée par le cancer,

elle apprend à apprivoiser la mort. « Mais elle [Mouche] voulait leur parler, elle ne voulait pas les priver de cette part de leur histoire, elle voulait que son absence, quelle que soit la manière dont ils allaient la comprendre, soit préparée dans l'amour et la sérénité. » Et Sophie remue ciel et terre pour que Mouche puisse enfin vivre ses derniers instants parmi les siens. Inconsciemment, c'est le rapport difficile à son père, parti en Suisse avec sa nouvelle compagne, que Sophie tente ici de renouer. Samantha, 17 ans, dans *Ma mère à l'Ouest* (2012), pourrait lui répondre : « Comme quoi, quand on fait les choix qui nous correspondent, la vie se charge du reste. » Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans l'œuvre d'Eva Kavian : les personnages doivent agir pour avancer. Et Sophie, dans *Premier chagrin*, en fait le constat elle-même : « J'avais tout de même remarqué, depuis ces dernières semaines, que je trouvais plus facilement des réponses en agissant qu'en me creusant la tête. »

Eva Kavian centre ses histoires sur une thématique qu'elle explore à l'envi. En soumettant ses personnages à ces situations particulières, elle les oblige à se révéler à eux-mêmes, autant qu'aux lecteurs.

Il en va de même pour Gauthier, qui a 15 ans quand sa mère quitte son père pour une autre femme. « Moi et papa, on a eu plus de mal. On n'arrivait pas bien à parler de ça à nous deux et on ne pensait pas à autre chose, surtout lui. » Si assumer l'homosexualité d'un parent reste diffi-

cile à appréhender pour le jeune héros de *La conséquence de mes actes* (2013), Gauthier s'investit dans son devoir de vacances pour relater ce qu'il ressent, ce qu'il traverse, et les émotions qui l'assaillent et qui vont bien au-delà du départ ou de l'homosexualité de sa maman. Cet exercice d'écriture le libère de ses craintes, de ses doutes.

« Je lui ai dit que je n'étais plus la même. Et que je voyais les choses autrement maintenant. [...] C'est comme si j'avais changé la lentille de l'appareil photo. Je regarde et j'écoute avant de penser, de parler, de juger. C'est comme si j'avais fait la paix avec je ne sais pas quoi, comme si la bataille hurlante et incessante qui grondait en moi avait trouvé autre chose à se mettre sous la dent que mes parents. J'ai l'impression de devenir curieuse, d'avoir envie d'en savoir plus sur tout et de devoir regarder, pour apprendre et agir, pour exister. »

Paula a 15 ans quand elle discerne cette maturation dans *La dernière licorne* (2008). Tous ses préjugés d'adolescente révoltée par le sentiment d'abandon de ses parents, plus occupés par sa sœur aînée Anna, atteinte d'aphasie, s'évanouissent, et son rapport au handicap, à la vie, grandit au fil des pages.

Quand Samantha explique dans *Ma mère à l'Ouest* : « [...] ils étaient handicapés, oui, mais le monde l'était encore davantage », en référence aux pensionnaires du centre où sa mère déficiente mentale est placée, il est difficile de ne pas admirer la persévérance de cette jeune femme, trébuchante de





Eva Kavian - doc. privé



familles d'accueil en orphelinats depuis son plus jeune âge, à vouloir se rapprocher de sa mère dont elle a si longtemps été privée. En quête d'amour, tantôt farouches, tantôt révoltés, les jeunes héros d'Eva Kavian observent le monde des adultes avec sagacité et ne s'arrêtent pas là ! Profondément humains, ces personnages, en pleine croissance physique et intellectuelle, se mettent en action, avancent et nous entraînent sur leur chemin de vie, semé d'embûches et de drames, amorçant le début d'une existence qui, désormais, leur appartient pleinement. Ce mûrissement des adolescents face aux situations douloureuses ne pourrait avoir lieu sans l'habileté d'Eva Kavian à ne jamais isoler les personnages. Ils se sentent seuls même au milieu d'une foule, incompris même s'ils sont écoutés, mais imperceptiblement, ce sont deux personnages principaux qui interagissent pour donner à l'histoire toute son intensité : Paula et sa sœur aphasique Anna dans *La dernière licorne*, Sophie et Mouche, en phase terminale d'un cancer, dans *Premier chagrin*, Sylvia et son père décédé dans *Ne plus vivre avec lui*, Samantha et Betty, sa mère déficiente mentale, dans *Ma mère à l'Ouest*, et enfin Gauthier et son double de papier, Homère, dans *La conséquence de mes actes*. Autant de binômes qui échangent et construisent leur histoire, commune et singulière.

Eva Kavian multiplie savamment les figures de style ou narratives. Outre les expressions familières, souvent teintées d'humour,

propres au langage des adolescents, elle n'hésite pas à user d'onomatopées, d'abréviations, de sens figurés, mais aussi d'anaphores ou de métaphores. Tantôt dure, brutale, tantôt tout en retenue, elle réussit le pari, malgré des sujets difficiles, de ne jamais tomber dans le pathos. La double narration occupe également une place importante dans ses écrits. Des typographies différentes nous annoncent ainsi ce qui se passe et ce que les personnages pensent. Parfois, le temps de fiction est antérieur au temps de la narration et amplifie, de fait, le suspense de l'histoire. Le même effet est retrouvé lorsque le récit se révèle mis en abîme par un protagoniste. Intrigante dès la première de couverture, Eva Kavian, avec ses titres minutieusement choisis, laisse planer le mystère et entraîne le lecteur dans les méandres des significations possibles.

Si la lecture de ses romans suscite de nombreux questionnements sur des sujets actuels, importants et proches de chacun d'entre nous, jeunes ou adultes, l'auteure, définitivement attentive à ce et ceux qui l'entourent, nous rappelle combien l'honnêteté dans les relations et l'affirmation de soi sont essentiels dans nos vies.



# BRÈVES

## DÉCÈS

**Alain Bertrand** nous a quittés inopinément. Il laisse le souvenir d'un homme jovial et chaleureux, le regard toujours habité d'une étincelle espiègle. C'est aussi un écrivain de premier plan en Belgique : critique et essayiste d'abord, il a développé ensuite une œuvre personnelle où le grand styliste qu'il est fait merveille. Il s'illustre dans le roman et la nouvelle, mais aussi dans la chronique, à l'humour décapant. Il a également fondé et dirigé la collection « Plumes du coq » aux éditions Weyrich.

En décembre dernier, nous apprenions le décès de **Jean Weisgerber**. Comparatiste polyglotte, le professeur d'université qu'il était a eu à cœur de faire dialoguer les

cultures et les littératures. Il a dirigé des publications ambitieuses qui font référence, entre autres les volumes sur le réalisme magique ou sur les avant-gardes.

## BOURSES

L'association de mécénat artistique **Spes** décernera en 2015 ses bourses de **5 000 euros** à sept artistes belges, concernant entre autres la littérature et la poésie. Les candidatures sont à adresser, avant le 30 juin 2014, à Isabelle Morlet, avenue de l'Écuyer, 61 à 1640 Rhode-Saint-Genèse. Plus d'information sur [www.spes.be](http://www.spes.be) ou au 0476 26 07 63. Pour l'année 2014, le lauréat en poésie est Éric Piette et en littérature l'écrivaine et auteure dramatique Vinciane Moeschler.

La Fondation **Laure Nobels** vise à aider de jeunes auteurs en finançant la publication et la promotion d'œuvres littéraires en français, écrites par de jeunes auteurs âgés de 14 à 18 ans et de 19 à 23 ans accomplis. Renseignements : [www.fondationlaurenobels.be](http://www.fondationlaurenobels.be)

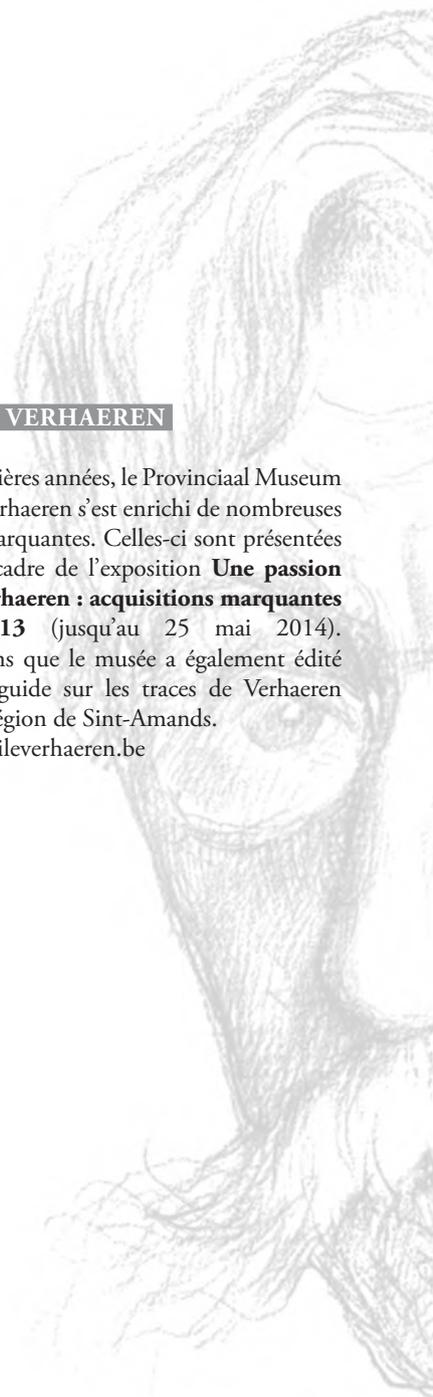
## ÉDITIONS

Les éditions **Diagonale** ont pour but de lancer des nouveaux auteurs. Cela concerne tout texte romanesque dont l'auteur n'a jamais été édité auparavant à compte d'éditeur. Renseignements : [www.editionsdiagonale.com](http://www.editionsdiagonale.com)

## ÉMILE VERHAEREN

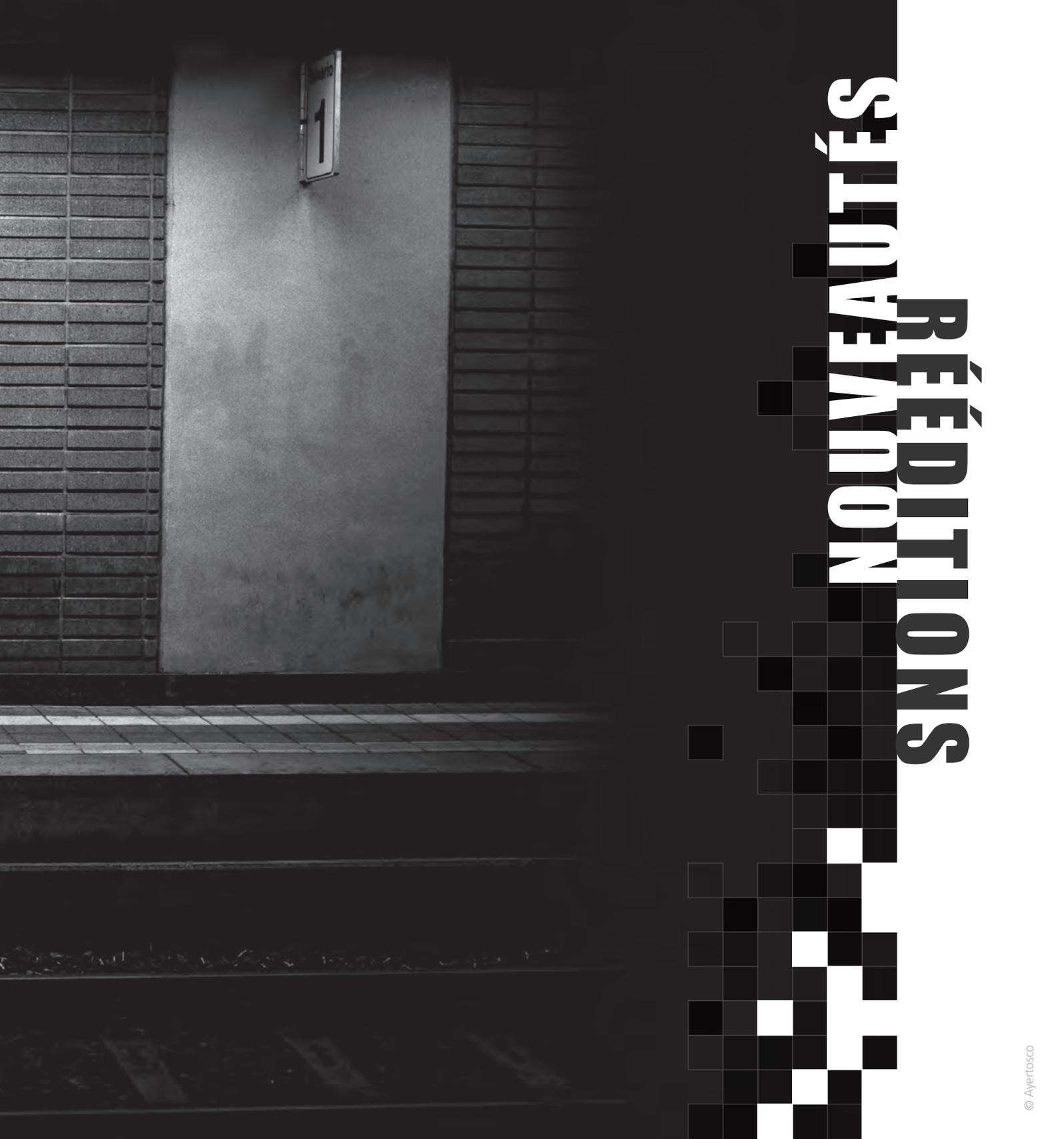
Ces dernières années, le Provinciaal Museum Emile Verhaeren s'est enrichi de nombreuses pièces marquantes. Celles-ci sont présentées dans le cadre de l'exposition **Une passion pour Verhaeren : acquisitions marquantes 2006-2013** (jusqu'au 25 mai 2014). Rappelons que le musée a également édité un vélo-guide sur les traces de Verhaeren dans la région de Sint-Amands. [www.emileverhaeren.be](http://www.emileverhaeren.be)

Emile Verhaeren, dessin de Theo van Rysselberghe (1915)



Société	24
Politique	24
Langue et langage	24
Architecture	24
Beaux-Arts	25
Livres d'artistes	25
Musique	25
Littérature pour la jeunesse	26
Histoire et critique littéraires	26
Poésie	27
Poésie. Réédition	28
Théâtre	28
Prose divers	29
Contes et nouvelles	29
Contes et nouvelles. Réédition	31
Romans et récits	31
Romans et récits. Rééditions	36
Essais	36
Traductions	37
Histoire	37





1

# RÉÉDITIONS Nouvelles

## SOCIÉTÉ

### Citoyenneté des jeunes et partenariat.

#### Questions d'enjeux et de méthodes

Collectif. Martin, Céline (coord.) ; Reynaert, Julie (coord.) / Éd. du Cerisier, Place publique  
164 p. ; 15 x 21 cm – 12,50 €  
ISBN : 978-2-87267-168-7

Enjeu quotidien en Centres de Jeunes, lame de fond des politiques culturelles actuelles, le partenariat est au cœur des débats... Parfois réduit à de l'opportunisme ou à de l'instrumentalisation, le partenariat se révèle pourtant une réelle méthode d'action pour l'éducation à la citoyenneté.

## POLITIQUE

### Nos devenirs spinoziens fraternels et anarchistes

Ansay, Pierre / Couleur livres  
190 p. ; 21 x 14 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-87003-637-2

Ni dieux ni maîtres ? Il n'y a plus de dieux providence, ni de maîtres vraiment légitimes. Il reste des prêtres et davantage de tyrans. Dès lors, Spinoza est-il un penseur fraternel pour ceux qui vivent sans dieux et luttent contre les tyrans, les maîtres et leurs machines de contrôle ? Spinoza propose-t-il davantage que des leçons de sagesse individuelle ?

### L'engagement

Sironval, Cyrille / Éd. du Cerisier, Place publique  
190 p. ; 15 x 22 cm – 14 €  
ISBN : 978-2-87267-171-7

En s'engageant en 1938 dans la lutte de la classe ouvrière ver-viétoise contre l'exploitation des capitalistes, le jeune étudiant Sironval s'est fixé un but. Il a appris les méthodes clandestines – celles des petites cellules de militants aguerris – et à organiser leur propagande et leurs actions. Ce livre rend compte de sa démarche. Cyrille Sironval est professeur émérite à l'Université de Liège et membre de l'Académie royale de Belgique.

## LANGUE ET LANGAGE

### Le Discours et la langue, n° 5-1 L'environnement : approches lexicales et discursives

Devriendt, Émilie (coord.) / E.M.E.  
192 p. ; ill. ; 24 x 15 cm – 25 €  
ISBN : 978-2-8066-0885-7

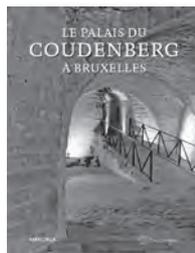
### Le langage et l'homme. Maîtrise de la langue maternelle, du secondaire au supérieur (... et au-delà ?)

Revue / E.M.E.  
20 p. ; 15 x 24 cm – 25 €  
ISBN : 978-2-8066-0930-4

## ARCHITECTURE

### Le palais du Coudenberg à Bruxelles. Du château médiéval au site archéologique

Collectif / Mardaga  
Direction scientifique de Vincent Heymans. Coordination de Laetitia Cnockaert et Frédérique Honoré. Auteurs : P. Anagnostopoulos, A. Buyle, P. Charruadas et al.  
359 p. ; ill., cartes ; 33 x 25 cm – 45 €  
ISBN : 978-2-8047-0156-7



### L'église Saint-Étienne de Waha

Henrotay, Denis ; Lecocq, Isabelle ; Mignot, Philippe / Institut du patrimoine wallon, Carnets du patrimoine  
40 p. ; ill., cartes ; 24 x 16 cm – 5 €  
ISBN : 978-2-87522-106-3

### Sur les traces des anciens « pays » de Wallonie

Marchesani, Frédéric / Institut du patrimoine wallon  
384 p. ; ill., cartes ; 31 x 24 cm – 45 €  
ISBN : 978-2-87522-120-9

### La collégiale Sainte-Croix à Liège. Formes et modèles dans l'architecture du Saint-Empire, XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles

Piavaux, Mathieu / Presses universitaires de Namur  
430 p. ; ill. ; 23 x 25 cm – 70 €  
ISBN : 978-2-87037-571-6

Atelier du livre de Mariemont / Musée royal de Mariemont  
139 p. ; ill. ; 22 x 17 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-930469-52-2

**Remake. Le livre et la céramique en question**

Bruwier, Marie-Cécile ; Fauconnier, Françoise ;  
Noppe, Catherine et al. / Musée royal de Mariemont  
126 p. ; ill. ; 23 x 17 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-930469-51-5

**L'âge de l'éternité.  
La donation Yves & Yolande Boël.  
Trésors de Mariemont**

Depuis une décennie, BONOM a signé de nombreux graffiti et peintures sur les murs de Bruxelles et de Paris. Aujourd'hui ce nom n'est plus un pseudonyme ni même un nom d'artiste : BONOM, le singe boiteux, est un personnage fictif inventé par Vincent Glowinski. Esquisses et dessins préparatoires dialoguent avec les photographies de Ian Dykmans qui a suivi l'artiste dans ses parcours urbains. Une rencontre s'opère, mettant en exergue le mystère et la charge expressive des œuvres de BONOM.

**Bonom, le singe boiteux**  
Glowinski, Vincent ; Dykmans, Ian /  
CFC-Éditions – L'iselp  
Postface d'Adrien Grimmeau  
208 p. ; ill. ; 22 x 28 cm – 39 €  
ISBN : 978-2-87572-005-4

« dessins /// peintures /// photographies /// sculpture ///  
collages /// textes... »

**Jean-Pierre Ransonnet. Une biographie**  
Ransonnet, Jean-Pierre ; Bawin, Julie ;  
Turine, Roger Pierre / Yellow Now – Côté arts  
416 p. ; ill. ; 17 x 24 cm – 40 €  
ISBN : 978-2-87340-347-8

Qui était « René avant Magritte » ? Une énigme que personne, jusqu'ici, n'avait cherché à éclaircir. C'est ce qu'a voulu découvrir Jacques Roisin, en rencontrant, entre 1985 et 1998, les témoins encore vivants de la jeunesse du peintre et en fréquentant les lieux de ses vingt-huit premières années.

**René Magritte. La première vie de l'homme au chapeau melon**  
Roisin, Jacques / Les Impressions Nouvelles  
251 p. ; ill. ; 24 x 17 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-87449-191-7

Sefrioui, Anne / Hazan – Musées royaux  
des Beaux-Arts de Belgique  
160 p. ; ill. ; 31 x 24 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-7541-0746-4

**Musée fin-de-siècle museum.  
Guide du musée**

Hoex, Corinne / Éd. de la Margeride  
Peinture de Robert Lobet  
35 €

**Matin**

Nys-Mazure, Colette / Éd. de la Lune bleue  
Poèmes de Colette Nys-Mazure. Peintures de Jean-François  
Ramolino  
n. p. ; ill. ; 10,5 x 15 cm

**De seuil en seuil**

L'intégrale des textes de Jofroi de 1970 à 2013. Plus de deux cents chansons, histoires, contes, monologues, accompagnés d'anecdotes, de notes biographiques et de photos.

**De Champs la rivière à Cabiac sur terre**  
Jofroi / Éditions du soleil  
279 p. ; ill. ; 21 x 21 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-9545373-0-6



**LIVRES  
D'ARTISTES**

**MUSIQUE**

## LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE

## HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES

**Il y a un lapin dans ma tasse de thé.  
Une sélection de livres de jeunesse  
pour nourrir le dialogue interculturel**

Decuyper, Isabelle (coord.) / Fédération Wallonie-Bruxelles  
– Culture  
Illustrations de Mélanie Rutten  
112 p. ; ill. ; 16 x 24 cm – 5 €

**Dans les bras du monde**  
Libert, Béatrice / Soc & Foc  
Illustrations de Nancy Pierret  
n. p. ; ill. ; 15 x 21 cm – 12 €  
ISBN : 978-2-912360-88-5

« Chaque soir, chaque nuit, à Volonne, / La haute tour mur-  
mure encore / Les mots mouillés de la Durance / Qui ont poli  
ses blancs galets. »

**La poétique de l'espace dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar. Actes du  
colloque international de Cluj-Napoca  
(6-8 octobre 2010)**

Colloque / Société Internationale d'Études Yourcenariennes  
Textes réunis par Lucia Manea, Rémy Poignault et Rodica Pop,  
présentés par Lucia Manea  
480 p. ; 22 x 15 cm – 29 €  
ISBN : 978-2-9540515-0-5

**Une muse d'Apollinaire à Stavelot. Maria  
Dubois et ses sœurs en cartes postales**  
Daemers, Fanchon / Association internationale  
des amis de Guillaume Apollinaire  
ISBN : 978-2-9601458-0-9

Grâce à l'enquête exemplaire de Fanchon Daemers, il est  
enfin possible d'identifier à coup sûr le beau visage de Mareye  
Dubois, la première des femmes aimées par Apollinaire qui ait  
marqué son œuvre.



**De la belgitude à la belgité.  
Un débat qui fit date**

Domingues de Almeida, José / P.I.E. Peter Lang,  
Documents pour l'histoire des francophonies  
Préface de Marie-France Renard  
122 p. ; ill. ; 22 x 15 cm – 37,98 €  
ISBN : 978-2-87574-082-3

**Colette Nys-Mazure, accordée au vivant**  
Gimenez, Mathieu-Pierre / Luce Wilquin,  
L'œuvre en lumière

La première monographie sur l'œuvre de Colette Nys-Mazure.

**M. Töpffer invente la bande dessinée**  
Groensteen, Thierry / Les Impressions Nouvelles  
315 p. ; ill. ; 24 x 17 cm – 24 €  
ISBN : 978-2-87449-187-0

Jugés « éblouissants de verve et d'esprit » par Goethe, les  
albums de Rodolphe Töpffer sont aujourd'hui considérés  
comme les premières bandes dessinées. Publiées en pleine  
époque romantique, ces « histoires en estampes » jetaient les  
bases d'une nouvelle forme de littérature, vouée à la fiction  
satirique et fondée sur la coopération entre le texte et l'image.



**Francophonies d'Europe, du Maghreb  
et du Machrek. Littératures & libertés**

Quaghebeur, Marc (dir.) / P.I.E. Peter Lang,  
Documents pour l'histoire des francophonies  
250 p. ; ill. ; 22 x 15 cm – 46,42 €  
ISBN : 978-2-87574-096-0

**Violence et vérité dans  
les littératures francophones**

Quaghebeur, Marc, (dir.) / P.I.E. Peter Lang, Documents pour  
l'histoire des francophonies  
179 p. ; 22 x 15 cm – 42,20 €  
ISBN : 978-2-87574-089-2

Revue / Les Amis de Georges Simenon  
162 p. ; ill. ; 15 x 22 cm

**Cahiers Simenon 27.**  
**Maigret autrement**

*Gengis Khan* est la pièce qui fit réellement advenir Henry Bauchau à l'écriture. Ce numéro des Cahiers comprend des éléments importants sur la création de la pièce par Ariane Mnouchkine et des analyses du texte, notamment au regard des manuscrits de la pièce et des journaux conservés aux AML.

**Cahiers Henry Bauchau n°5. Gengis Khan**  
Revue / Société des lecteurs d'Henry Bauchau – Archives & Musée de la Littérature  
Sous la direction de Jean-François La Bouverie et Marc Quaghebeur  
208 p. ; ill. ; 15,5 x 21 cm – 25 €  
ISBN : 978-2-87168-073-4

Détournements du sens des mots et des slogans, détournements de toutes ces choses qu'on lit au quotidien dans les magazines ou sur les affiches, les *Exercices* d'Alexis Alvarez Barbosa veulent mettre à nu les multiples mécanismes par lesquels le langage peut être rendu inefficace à représenter, inefficace comme véhicule de vérité, inefficace comme lieu d'affirmation d'un ego.

**Exercices de chute**  
Alvarez Barbosa, Alexis / L'Arbre à paroles, IF  
89 p. ; 12 x 20 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-87406-579-8

La poésie comme matériau pour explorer les états du corps, le corps amoureux, le corps jouissant, le corps se donnant de nouvelles naissances, le corps rebelle à l'oppression, le corps soumis à la loi de l'éros, le corps se libérant, le corps s'abandonnant.

*Griffures* se tient sur les lignes où la chair, le désir, l'enfance cherchent à se phraser.

**Griffures, suivi de  
La nuit obstinée**  
Bergen, Véronique / Maelström, CompAct  
88 p. ; 12 x 16 cm – 8 €  
ISBN : 978-2-87505-166-0

En un récit choral où la voix intime du personnage se mêle à celle, collective, de tout un peuple, *Atomium* retrace la traversée initiatique d'un personnage aux prises avec l'ascension vertigineuse de cet atome, agrandi 165 milliards de fois.

**Atomium**  
Chlore, Constance / Atelier de l'Agneau  
69 p. ; 21 x 14 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-930440-71-2

Quand une rupture crée la faille dans le tourbillon des mots, l'existential s'approprié la syntaxe du dialogue. De ce substrat s'émaille un monologue exalté. Les phrases cognent à l'absence et résonnent de certitude. La diversité en est étonnante.

**D'après la poésie d'amour**  
Clémens, Éric / L'Âne qui butine  
Dessins d'Anne Leloup  
129 p. ; ill. ; 15 x 19,5 cm – 22 €  
ISBN : 978-2-919712-06-9

« Le désir nous fonde, ou la soif : sans elle, nous n'avancions pas, mais elle n'est plus avide. Nous affranchir du désir, le purifier, le transmuier jusqu'à ce que, dans la patience, "la patience aiguë", les mains s'ouvrent, qui nous rendent capables d'accueillir et d'offrir. » (Pierre Dhainaut)

**Ta seule fontaine est la mer**  
Clément, Thierry-Pierre / À bouche perdue, Sépia  
Préface de Pierre Dhainaut  
89 p. ; 14,5 x 20,5 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-9600953-2-6

« Ce texte m'a été inspiré par l'œuvre *Kapel van het niets* de Thierry De Cordier, installée au Centre psychiatrique Saint-Norbert à Duffel. À travers le caractère « troué », ouvert, de l'architecture de cette chapelle, j'ai tout de suite vu un lieu d'écriture, ou plutôt un non-lieu où pouvait circuler l'indiscible. » (Stéphane Lambert)

**Chapelle du rien**  
Lambert, Stéphane / L'Arbre à paroles  
63 p. ; 13 x 13 cm – 6,50 €  
ISBN : 978-2-87406-576-7

## POÉSIE



## POÉSIE RÉÉDITION

## THÉÂTRE



<b>Bruxelles ce con</b>	Lambo, Benoît / Maelström, Bruxelles se conte 36 p. ; 12 x 18 cm – 3 € ISBN : 978-2-87505-165-3
<b>Dix fragments de terre commune</b>	Leuckx, Philippe / La Porte 11 p. ; 14,5 x 10 cm – 3,75 €
<b>D'où le poème surgit</b>	Leuckx, Philippe / La Porte 11 p. ; 14,5 x 10 cm
<b>Sur un cahier perdu</b>	Noullez, Lucien / L'Âge d'Homme, La petite Belgique 74 p. ; 14 x 21 cm – 15 € ISBN : 978-2-8251-4372-8
<b>Piqués des vers ! 300 coups de cœur poétiques</b> Nys-Mazure, Colette ; Libens, Christian / Espace Nord Préface de Colette Nys-Mazure. Avec la collaboration de Pauline Cremers 416 p. ; 12 x 18,5 cm – 13 € ISBN : 978-2-930646-30-5	<i>Piqués des vers !</i> est un panorama du paysage poétique de la Belgique francophone. Un éventail de poèmes pour tous les goûts. Un choix éclectique d'auteurs connus, oubliés ou encore à découvrir. Une véritable anthologie. Cette édition revue et corrigée du 300 <sup>e</sup> livre de la collection Espace Nord rassemble pas moins de 300 coups de cœur poétiques de quelque 200 auteurs sélectionnés pour leur qualité, mais aussi pour leur accessibilité : la poésie doit être lisible par tous car elle porte un regard sur le quotidien, le monde, sur la vie, quoi !
<b>Éclipse totale</b> Delbecq, Céline / Lansman 51 p. ; 11,5 x 20,5 cm – 10 € ISBN : 978-2-87282-976-7	Tout commence par un suicide. Celui de Juliette, vingt ans. Son petit frère en fait la macabre découverte. Une tempête de neige empêche les pompes funèbres d'arriver et tout semble se figer autour de ce corps qui ne peut plus apporter de réponses aux inépuisables questions de ses proches.
<b>Suzy Falk, Gérard Vivane, Jacqueline Bir</b>	Falk, Suzy ; Vivane, Gérard ; Bir, Jacqueline / Lansman, Conversations d'arrière-scène Conversations transcrites par Régis Duqué. Souvenirs sonores captés par Guillaume Istace. Photographies de Michel Reuss 114 p. ; ill. ; 21 x 15 cm + 1 CD audio – 12 € ISBN : 978-2-87282-964-4
<b>Notre Saint Valentin</b> Faucer, Gaëtan / Brumerge 37 p. ; 21 x 15 cm – 9 € ISBN : 978-2-917745-72-4	Une jeune femme, Vania, attend son mari. Elle lui prépare une surprise pour fêter ensemble la Saint Valentin. Une date très importante pour eux, car ils se sont rencontrés ce fameux jour. Elle vous fera entrer à petits pas dans une intimité, la sienne...
<b>Le défouloir, suivi de L'or du chef</b> Laruelle, Janine / Éd. du Cerisier, Théâtre - Action 96 p. ; 12,5 x 21 cm – 9,20 € ISBN : 978-2-87267-170-0	N'avait-on pas annoncé, il y a bien longtemps déjà, que certaines firmes, au Japon, mettaient à la disposition de leur personnel une pièce où les gens pouvaient, en toute liberté, crier, hurler, frapper les murs, bref, se défouler, se défaire, donner une issue à leur agressivité, plutôt que de s'en décharger, à petites doses envers leurs supérieurs ou leurs collègues ?

L'histoire se passe dans le living room d'Auguste et Jenny, enfermés dans un cube de tulle (symbole de leur enfermement psychique), durant un gala intime. Cette pièce de théâtre est une tragédie et aussi un thriller psychologique qui passe par un langage poétique.

### Auguste ou Jenny la Rouge

Malmsten, Rodrigo M. / Maelström, CompAct  
56 p. ; 12 x 16 cm – 6 €  
ISBN : 978-2-87505-167-7

Comme son titre, *Ulysse Lumumba*, l'indique peut-être, ce livre mêle l'histoire, proprement historique, d'un homme politique congolais nommé Patrice Émery Lumumba et la légende grecque (et donc occidentale) d'Ulysse, telle que nous l'a rapportée Homère. Il invente pour ce faire une forme hybride et inclassable, mariant la prose et la poésie, le récit, la fable et la méditation, le lyrisme et l'humour, le pastiche, le détournement référentiel et le brassage intertextuel où Dante et Rimbaud rencontrent Aimé Césaire.

### Ulysse Lumumba

Demoulin, Laurent / Le Cormier  
96 p. ; 15 x 22cm – 18 €  
ISBN : 978-2-930231-98-3

Une femme fait un bilan, provisoire et amusé, de sa vie amoureuse. Aime-t-elle vraiment trop l'amour ? Ce que l'on comprend vite, c'est qu'elle se réjouit de ce goût peut-être immodéré. Et elle en parle avec une franchise et un humour aussi déconcertants que bienvenus.

### Soit dit entre nous... j'aime trop l'amour

Pujadas, Pilar ; Rutten, Mélanie /  
Le Castor Astral, Escales des Lettres  
Collages de Mélanie Rutten  
96 p. ; ill. ; 12 x 17cm – 10 €  
ISBN : 978-2-85920-977-3

Entre menue monnaie et billets doux, ces souvenirs intimes tissent avec tendresse le parcours sensible de nos rapports à la vie et, l'une après l'autre, les petites coupures se transforment en vif-argent.

### Petites coupures

Costermans, Dominique / Quadrature  
78 p. ; 10 x 19 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-930538-41-9

Douze nouvelles, douze trajectoires de vie, douze moments où des êtres atteignent leur point de rupture. L'occasion de regarder les choses en face et, pourquoi pas, de prendre une trajectoire inexplorée, d'affronter ce qui fait peur, de larguer les amarres. Tour à tour, les personnages prennent la parole, à leur manière, l'occasion de murmurer une vérité qui jamais n'a été dite.

### Benny, Samy, Lulu et autres nouvelles

Damas, Geneviève / Luce Wilquin, Euphémie  
160 p. ; 21 x 14 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-88253-478-1

Datso, Christo / Maelström, Bruxelles se conte  
32 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
ISBN : 978-2-87505-164-6

### Canal médium

Conséquence des mouvements sismiques de son âme, Georges Eekhoud est ce qu'on peut appeler un aubadinier, parce qu'il n'hésite pas, à jeun ou enlitré, à donner du long et du large à tous ceux qui lui cherchent des noises, bourgeois en tête. En termes courtois, donner l'aubade signifie « mettre une ringuée ». L'aubadinier est celui qui dispense la raclée, celui qui chiffonne, qui dessoude, qui ventile à tous vents.

### Une mauvaise rencontre et autres nouvelles d'anarchie

Eekhoud, Georges / Les âmes d'Atala  
Textes choisis, présentés et annotés par Mirande Lucien  
152 p. ; ill. ; 14 x 20,5 cm – 11 €  
ISBN : 978-2-914851-20-6

Engélinus, Jonathan Stone / Maelström, Bruxelles se conte  
36 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
ISBN : 978-2-87505-163-9

### Bruoc

## PROSE DIVERS



## CONTES ET NOUVELLES






---

**Osbert & autres historiettes**

Gérard, Christopher / L'Âge d'Homme  
112 p. ; 19 x 13 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-8251-4385-8

Bestiaire tour à tour tragique et loufoque, *Osbert & autres historiettes* présente une galerie d'animaux doués de la parole et d'un sens aigu de l'observation : un rongeur au regard plein d'ironie, un "gentlecat" raffiné, un bouledogue des services secrets anglais, un ours d'appartement et même un moineau des Deux Magots. De Paris à Londres, en passant par Oxford et Bruxelles, ces animaux nous font mieux connaître l'étrange tribu des « humains de compagnie ».

---

**Décollations**

Hoex, Corinne / L'Âge d'Homme,  
La petite Belgique  
96 p. ; 21 x 14 cm – 14 €  
ISBN : 978-2-8251-4378-0

Eugénia n'a pas de tête et cela lui convient très bien. Au moins, elle n'a pas la tête des autres, elle n'a pas l'air de famille. Eugénia est libre et sa tête, la tête qu'elle n'a pas, roule sa bosse où elle veut. Un livre impertinent à souhait qui entraîne dans un monde de fantômes, un univers insolite et extravagant. Le triomphe de la fantaisie.

---

**Les fées penchées**

Janzyk, Véronique / Onlit Books  
106 p. ; livre numérique – 5,99 €  
ISBN : 978-2-87560-036-3

Avec ces quinze nouvelles, Véronique Janzyk scrute l'esprit penché qui disjoncte doucement. Violence des mots, des gestes, frénésie sexuelle, démence psychiatrique, mais aussi amitié ou passion dévorante car du déséquilibre jaillit aussi le mouvement.

---

**Les fées penchées**

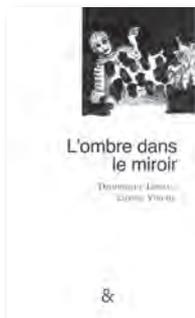
Janzyk, Véronique / Onlit Books  
106 p. ; format papier – 12 €  
ISBN : 978-2-87560-040-0

---

**Enfin mort**

Lamarche, Caroline / Le Cormier  
64 p. ; 14 x 20 cm – 16 €  
ISBN : 978-2-930231-97-6

Dans cette suite de courts textes en prose, un frère et une sœur s'expriment tour à tour. Querelle, fugue, drame ou retrouvailles ? Chacun a sa version des faits. La relation fusionnelle entre un frère et une sœur – deux adultes restés des enfants sauvages qui inventent en marge du monde leur propre règle du jeu –, Caroline Lamarche l'avait déjà explorée dans son roman Karl et Lola. Mais si elle reparait ici, c'est dans une tonalité plus ouvertement onirique. Il s'agit en effet, dans *Enfin mort*, moins de personnages que de voix opposées et complémentaires, l'animus et l'anima en quelque sorte – ou encore l'aigle et le condor du texte final –, dialoguant comme en songe.




---

**À l'école du débonheur**

Legge, Jacky ; Meyers, Denis / Les Déjeuners sur l'herbe  
Le livre est dessiné et lettré manuellement par Denis Meyers  
n. p. ; ill. ; 20 x 21 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-930433-22-1

---

**L'ombre dans le miroir**

Loreau, Dominique ; Vinche, Lionel / Esperluète  
Dessins de Lionel Vinche  
152 p. ; ill. ; 19 x 11 cm – 19,50 €  
ISBN : 978-2-35984-047-6

À 19 ans, Claire est à la recherche du monde et d'elle-même. En quête d'absolu, elle pense naïvement qu'elle pourra découvrir LA vérité, ou une sorte de formule qui lui permettrait d'appréhender le secret de l'univers. Elle la cherche dans ses rêves, puis dans les livres, puis dans des rencontres de hasard.

Lowie, Patrick / Maelström, Bruxelles se conte  
36 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
ISBN : 978-2-87505-162-2

**Amaroli Miracoli.**  
**Les chroniques de Mapueto**

Le regard d'Erich Maria Remarque était vers l'ouest, tourné vers nous. Nous qui avons tendance à regarder vers le sud. La France. L'Italie. Il était peut-être temps de tourner la tête à droite. Vers l'Est. Son passé. Son présent. Son avenir. Neuf nouvelles qui frôlent le fantastique pour mieux restituer la réalité.

**Nouvelles d'Est**  
Rigaux, Jean-Marc / Murmure des soirs  
186 p. ; 15 x 20 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-930657-19-6

Fabuleuse, onirique, étrange, historique, triste, allègre, ou, comme dans la vie, tout cela à la fois, la nouvelle voudrait, les soirs d'une semaine, alléger par le plaisir de son architecture narrative et de son peu de mots les peines réelles et pensées parasites qui sont notre lot d'humains.

**Passé simple**  
Sempoux, André / Luce Wilquin, Luciole  
60 p. ; 18 x 12 cm – 8 €  
ISBN : 978-2-88253-476-7

Thibeau, Roland / Audace  
123 p. ; 10,5 x 18,5 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-917453-40-7

**Merci Monsieur Roose  
et autres nouvelles**

Tout ce qu'une vie n'est pas, parce qu'on a pris d'autres routes, parce qu'on a fait d'autres choix... Les personnes avec lesquelles on n'a rien tissé, rien construit... Une déclaration d'amour qui ne se fera pas, le récit de l'absence, une stupéfaction majeure face à la mer du Nord, une voix qui parle pour deux, les traces matérielles du temps écoulé, la métrique des pas, le poids des lettres, les frontières du dialogue : l'exercice de la mélancolie, sans doute.

**La promenade d'Ostende**  
Van den Bogaerde, Michel /  
Murmure des soirs  
200 p. ; 17 x 11 cm – 9 €  
ISBN : 978-2-930657-18-9

L'écriture peut-elle combler ce qui manque, éponger ce qui déborde et étouffe ? Ou bien surgit-elle pour effacer et réinventer. Ces dix-huit nouvelles sont des moments d'écriture en terre d'accueil.

**Rives reines**  
Vilet, Michèle / Les Déjeuners sur l'herbe  
161 p. ; 21 x 13,5 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-930433-24-8

C'est un monde fait d'ours en peluche conducteurs d'automobiles et de souvenirs d'enfance mélancoliques. On y croise des personnages fantaisistes et émouvants souvent perdus dans la société actuelle. Ces huit nouvelles retracent le parcours d'adultes et d'enfants dont les idéaux sont souvent irréalisables dans la société dans laquelle ils vivent, mais qui tentent tout de même de les atteindre avec l'humour comme arme principale.

**Les ours n'ont pas de problème  
de parking, suivi de Le dortoir**  
Ancion, Nicolas / Espace Nord  
208 p. ; 19 x 12 cm – 8,50 €  
ISBN : 978-2-930646-83-1

Les difficultés d'une mère face à un adolescent rebelle. Quand les mythes familiaux contaminent plusieurs générations.

**Les notes de Jimmy H.**  
Barboni, Thilde / Luce Wilquin ; 231 p.

Le jeune Isookanga quitte sa forêt et son village pygmée pour faire du business à Kinshasa. Sur son chemin, de nombreux personnages – des plus pauvres aux plus puissants, des plus vils aux plus naïfs – composent un saisissant tableau du Congo contemporain aux prises avec la mondialisation.

**Congo Inc. Le testament de Bismarck**  
Bofane, In Koli Jean / Actes Sud  
272 p. ; 22 x 12 cm – 21,80 €  
ISBN : 978-2-330-03060-5



**CONTES  
ET NOUVELLES**  
RÉÉDITION

**ROMANS  
ET RÉCITS**




---

**Petra Castellana**

Bragard, Pierre / Audace  
140 p. ; 10,5 x 18,5 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-9600943-5-0

---

**Une symphonie or**

Cantraine, Philippe / Luce Wilquin  
315 p.

Les tribulations des réserves d'or de la Banque Nationale de Belgique après juin 1940.

---

**Faux témoignages**

Cecchi, Lorenzo / Onlit Books  
144 p. ; livre numérique – 5,99 €  
ISBN : 978-2-87560-037-0

Dans l'Italie d'après guerre durement frappée par le chômage, le jeune Osvaldo se voit contraint de quitter Morovalle, un petit village des Marches noyé de soleil. Il prend le train pour Charleroi où l'on engage dans les charbonnages. Le roman est une chronique qui retrace cinquante années d'immigration italienne, à travers le prisme d'une bouillonnante histoire familiale.

---

**Faux témoignages**

Cecchi, Lorenzo / Onlit Books  
144 p. ; format papier – 12 €  
ISBN : 978-2-87560-041-7

---

**Vues d'en bas**

Chanel, Frédéric / Murmure des soirs  
98 p. ; 7,5 x 10 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-930657-15-8

Après *Miraculeuse Maryllis* et *Grandes filles modèles*, *Vues d'en bas* peut se lire comme le début de la fin de cette tétralogie que Frédéric Chanel (1957-2009) projetait d'intituler *De chair et d'os*. Alors que le narrateur pouvait se croire à jamais installé dans le bonheur érotique que lui prodiguent et garantissent ses trois femmes attirées, voici qu'une fantasmagorie foncièrement bouleversante l'investit peu à peu, où les spectres d'amours antérieures entreprennent, lancinants, de corrompre sa jouissance.

---

**Alice et l'homme-perle**

Cohen, Valérie / Luce Wilquin, Sméraldine  
224 p. ; 21 x 14 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-88253-479-8

Alice, Juliette et Gisèle partagent leur quotidien dans une Résidence pour sexagénaires argentés de Saint-Germain-en-Laye. Lorsqu'elle commence à oublier la couleur des yeux d'un ancien amant, Alice sombre dans une profonde mélancolie. Hormis son époux décédé, Diego est le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Pourquoi vivre encore si l'essentiel lui échappe ? Ses amies lui organisent alors un voyage surprise à Séville avec l'objectif inavoué de retrouver Diego.

---

**La chasse au spectre**

Dartevelle, Alain / L'Âge d'Homme,  
La petite Belgique  
121 p. ; 14 x 21 cm – 14 €  
ISBN : 978-2-8251-4410-7

Un train chargé de ce qui reste d'une piteuse humanité. Un spectre qui, deus ex machina, y multiplie des meurtres annoncés à la presse... Ce fantôme sévira-t-il en toute impunité ? Ce serait sans compter sur le journaliste Zéphyrin Lux, qui se promet de lui faire rendre gorge.

---

**Les chemins du devoir**

De Ré, Paul / Murmure des soirs  
366 p. ; 20 x 15 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-930657-21-9

Brisant le mur du silence dressé autour de lui, Célestin est parvenu à retrouver la trace de ce « père inconnu » après lequel il courait depuis si longtemps. Mais il lui a fallu, pour cela, entrer en conflit avec sa tendre mère. Et le voici à la rue, avec, en poche – et pour seul trésor – le certificat de compagnon de son géniteur. Le roman est le deuxième tome de *La pierre au cœur*.

« Delperdange ? Je me demande comment il arrive encore à publier. Il n'a jamais eu de talent, à part celui de se vendre, bien sûr. » Un confrère. « Il dit les pires horreurs sur votre compte dès que vous avez le dos tourné. Et faites gaffe : il a l'art de partir sans régler l'addition. » Un ami.

**Patrick Delperdange est un sale type**

Delperdange, Patrick / Onlit Books  
126 p. ; livre numérique – 5,99 €  
ISBN : 978-2-87560-034-9

Delperdange, Patrick / Onlit Books  
126 p. ; format papier – 12 €  
ISBN : 978-2-87560-038-7

**Patrick Delperdange est un sale type**

Pourquoi un célèbre auteur parisien disparaît-il sans laisser de traces la veille de recevoir la récompense suprême pour les écrivains ? A-t-il un lien avec cet enseignant de français engagé dans l'alphabétisation au Sénégal ? La journaliste lancée à sa recherche arrivera-t-elle à sonder les cœurs et les âmes ?

**Je viendrai ce soir à neuf heures...**

Deweert, Willy / Mols, Autres sillons  
336 p. ; 23 x 16 cm – 19,90 €  
ISBN : 978-2-87402-164-0

Cheyenne et Abeille sont sœurs. Au gré des moments de la vie, elles s'éloignent, elles se retrouvent. Elles sont femmes. Leurs chemins se construisent en parallèle. Leur vie se nourrit au terreau de l'enfance... Avec beaucoup de douceur et un brin de mélancolie, Frédérique Dolphijn esquisse des personnages entiers et passionnés dont le corps et la sensualité affleurent.

**Comme un air de tendresse au bout des doigts**

Dolphijn, Frédérique / Esperluète  
Images d'Annabelle Guetatra  
120 p. ; ill. ; 19 x 11 cm – 18 €  
ISBN : 978-2-35984-046-9

Le récit donne la parole à une vieille dame recluse dans une maison de repos, vivant dans une grande solitude, confrontée aussi aux violences intrafamiliales.

**Au ciel de son lit**

Dujeu, Fideline / Ker éditions  
49 p.

Une nuit de juin, éclata un orage violent qui nous réveilla. Nus, nous nous sommes levés pour aller le voir sur la terrasse arrière et je l'ai pénétrée contre la balustrade ; fouettés par le vent et flagellés par la pluie, soudés par un coït venu des temps archaïques, où n'existaient que les hommes et les éléments. Nous avons crié ensemble comme deux loups en rut dans la nuit surchargée d'ozone.

**Transit uranien**

Durant, Ben ; Vinche, Lionel / Quadri  
Dessins de Lionel Vinche  
108 p. ; ill. ; 16,5 x 22 cm

*Son dernier saut* est une pure invention à partir d'un fait divers tragique qui a naguère impressionné l'opinion : une parachutiste a été condamnée à trente ans de prison pour meurtre, accusée d'avoir saboté le parachute de sa meilleure amie et rivale. Marie P, journaliste, reçoit un énigmatique courrier qui apporte une réponse totalement imprévisible à ce « sabotage amoureux ».

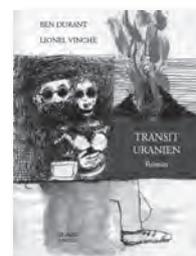
**Son dernier saut**

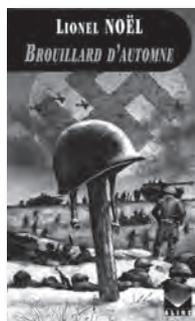
Eskénazi, Marie-Paule /  
Luce Wilquin, Noir Pastel  
160 p. ; 21 x 14 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-88253-477-4

Ces histoires parlent de la vie, le noir de la vie comme un tunnel sans fin... « jusqu'au jour où peut-être cette vie basculera bleue parce que quelqu'un la peindra bleue ? »

**Noire ou bleue ?**

Fable, Isabelle / Audace  
80 p. ; 10,5 x 18,5 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-917453-41-4





**Blue sun**  
Hory, Anne / Les Déjeuners sur l'herbe  
157 p. ; 21 x 13,5 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-930433-23-3

Louise a 17 ans : c'est l'âge de tous les possibles. Ce printemps-là, elle rencontre son destin auprès d'un bel américain. 23 ans plus tard, Florence, infirmière à domicile, est appelée au chevet de Louise.

**À rats qui rient,  
raies qui aiment**  
Lalot, Justine / Luce Wilquin  
256 p.

Quand la mort se rit de ceux qui lui courent après...

**Paris nécropole**  
Lambert, Stéphane / L'Âge d'Homme  
160 p. ; 21 x 13 cm – 17 €  
ISBN : 978-2-8251-4382-7

Après avoir appris le décès de son ex-compagnon Jude dans un accident d'avion, et être passé à côté d'une possible histoire d'amour avec Tom (un poète dont il admire le caractère lumineux) à Vilnius, l'écrivain Nathaniel Bodler s'installe à Paris, ville où Jude a vécu après leur rupture et qui représente à ses yeux la scène de la réussite littéraire. Reprendre son destin en main, se défaire des passions tristes, se reconstruire, telles sont ses motivations en ces temps où le monde donne tous les signaux d'une désintégration généralisée.

**Le diable et moi**  
Lauwers, Michel /  
Murmure des soirs,  
Soirs noirs  
326 p. ; 17 x 11 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-930657-22-6

Un soir de l'été 1938 à Greenwood, Mississippi, quelqu'un a réglé son compte au bluesman Robert Johnson. Ignorant son décès, Alan Malox s'est lancé sur les traces de Johnson. Illustrateur pour une compagnie de disques, Malox est chargé de dessiner le portrait du bluesman. Apprenant que le chanteur a été assassiné et qu'aucune enquête n'a été ouverte, il décide alors de partir lui-même à la recherche de son assassin.

**Son parfum**  
Mercier, Jacques / Onlit Books  
118 p. ; libre numérique – 5,99 €  
ISBN : 978-2-87560-035-6

Émile rencontre Cécile. Leurs métiers travestissent la réalité : il est publicitaire, elle est maquilleuse. Vont-ils aussi se mentir dans leur relation ? Au milieu de la Fashion Week, des castings, du lancement d'un nouveau parfum, des voyages, peuvent-ils s'écouter, se parler, se comprendre ?

**Son parfum**  
Mercier, Jacques / Onlit Books  
118 p. ; format papier – 12 €  
ISBN : 978-2-87560-039-4

**Brouillard d'automne**  
Noël, Lionel / Alire  
613 p. ; 22,9 x 13,3 cm – 21 €  
ISBN : 978-2-89615-084-7

Septembre 1944. Dans le giron de l'armée américaine dont l'avancée est irrésistible, Gabriel Saint-Onge, un correspondant de guerre montréalais, rend compte avec son appareil photo et sa caméra de la Libération de la Belgique. Quand il rencontre Norma Percy-Beaulieu, une artiste peintre qui accomplit, dans les zones de combat et à l'aide de ses pinceaux, le même travail que lui, il décide de la suivre.

**La déesse et le pingouin**  
Richter, Florence / Avant-propos  
Préface de François Ost

« Est-elle folle ou visionnaire ? » se dit Carl, quand Rose le réveille en racontant qu'elle doit sauver le monde. Elle lui décrit un rêve obsédé par le crime et par l'amour. *(suite page suivante)*

Elle parle d'une destruction symbolique très ancienne, celle de l'éradication du Féminin sacré, cette spiritualité qui remonte au Paléolithique, vingt mille ans avant Jésus-Christ, et qui resurgit dans la société, en ce début du III<sup>e</sup> millénaire. Mais sous les yeux de Carl, Rose va commettre un meurtre bien réel.

176 p. – 19,95 €  
ISBN : 978-2-930627-80-9

C'est un rêve, sans faits ni récit historiques. Un rêve où la beauté des mots et des images emporte le lecteur dans une réécriture de son propre temps subjectif. La sonorité du nom de la danseuse « Pina Bausch » répercute à travers le rêve le nom de l'enfant de la Thiérache, Louna Bausch. Ce récit imaginaire est marqué par la brièveté, par la fuite d'un présent au tempo de la danse : rapide, léger, évanescent.

**Dehors, l'ombre blanche...  
j'ai rêvé de Pina Bausch**

Rousseaux, Bernarde /  
Éd. de la main fleurie  
n. p. ; 23,5 x 19 cm  
ISBN : 978-2-9600493-2-2

Le livre évoque la disparition sans laisser de traces d'un vieil homme. Sa fille Mina entreprend un double récit. Celui de la recherche sur le terrain, au jour le jour, pour retrouver ce père au comportement incertain. Celui, un an plus tard, de la quête du sens à donner à l'événement à travers sa propre affirmation identitaire.

**Un père cerf-volant**

Trekker, Annemarie / L'Harmattan, Écritures  
157 p. ; 22 x 14 cm – 16,50 €  
ISBN : 978-2-343-01851-5

Magnus, un écrivain proche de la soixantaine, fait un aller-retour inattendu entre deux provinces qui restent à la fois étranges et étrangères : le bizarre pays natal d'Europe centrale qu'il a quitté il y a plus de trente ans et la Pampa du Sud argentine où il mène une vie d'ermite et de moine copiste. Il se sent investi de la mission de participer au sauvetage sinon à la renaissance d'une langue et d'une culture en voie de disparition.

**En étrange province**

van Crugten, Alain / L'Âge d'Homme,  
La petite Belgique  
144 p. ; 21 x 14 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-8251-4379-7



Peter, un adolescent sans histoire, échappe de justesse à un attentat et découvre que l'attaque le visait personnellement. Emmené dans la résidence d'un mystérieux Noble, il fait connaissance avec les membres d'une société secrète, les Outrepasseurs.

**Les Outrepasseurs.  
Volume 1, Les héritiers**

Van Wilder, Cindy / Gulf Stream  
352 p. ; 22 x 15 cm – 18 €  
ISBN : 978-2-35488-224-2



Vernes, Henri / La Pierre d'Alun, La Petite Pierre  
Préface de Jean-Baptiste Baronian  
107 p. ; ill. ; 23 x 17 cm – 27 €  
ISBN : 978-2-87429-094-7

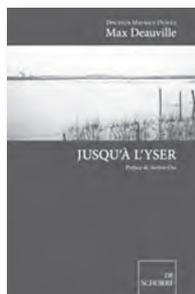
**Façon série noire**

Ce livre bref, fulgurant, raconte l'histoire d'une femme, volée à elle-même par son enfance, qui est un jour ramenée de force à ses souvenirs, qu'elle va arpenter comme une équilibriste qui marche sur un fil tendu entre le vide de son présent et le gouffre de son passé. Une histoire traversée par quatre femmes, incarnant quatre figures féminines : la fragilité de la narratrice, la cruauté de sa sœur, l'innocence joyeuse et bondissante de sa fille et la clairvoyance de la vieille femme. Peut-être sont-elles d'ailleurs les facettes d'un seul et même personnage ?

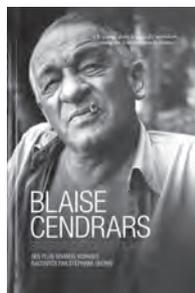
**Viola**

Versailles, Anne / L'Arbre à paroles, IF  
80 p. – 10 €  
ISBN : 978-2-87406-577-4

## ROMANS ET RÉCITS RÉÉDITIONS



## ESSAIS



**L'arme blanche**  
Vilbajo, Nancy / Murmure des soirs, Soirs noirs  
300 p. ; 17 x 11 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-930657-20-2

Histoire assassine teintée de mystère, d'humour cruel et de suspense, *L'Arme blanche* est une intrigue qui se dénoue à la façon d'une poupée russe.

**Jusqu'à l'Yser**  
Deauville, Max / De Schorre  
Préface de Norton Cru  
320 p. ; ill. ; 15,5 x 23,5 cm – 21 €  
ISBN : 978-2-9601152-1-5

Ce récit, édité en 1917, est considéré comme un des textes majeurs sur la guerre de 14-18. Le médecin qu'est Deauville décrit, avec beaucoup de pudeur mais sans concessions, les combats tels que les vivent les combattants de l'armée belge, dans la guerre de mouvement comme dans les tranchées de l'Yser.

**Circuit**  
Delwart, Charly / Espace Nord  
Postface d'Isabelle Ost  
352 p. ; 12 x 18,5 cm – 9 €  
ISBN : 978-2-930646-78-7

Il est Darius dans la peau de Darius nouvel élément autorisé à pénétrer dans le bâtiment de Focus Ltd, à avancer maintenant dans le couloir du premier étage vers le bureau 144, où il s'assied. Désormais et jusqu'à nouvel ordre, ce bureau est son nouveau bureau, qu'importe le fait que personne ne l'a engagé. Un horizon s'ouvre.

**Les conquêtes véritables**  
Marchal, Nicolas / Éd. Diagonale  
157 p. – 15,50 €

Un jeune homme qui travaille à un roman occupe le bureau de son grand-père, spécialiste de Napoléon. La figure du vieil homme et de l'empereur vont contaminer le projet de roman. Le texte de Nicolas Marchal fait alterner diverses voix narratives.

**La vieille qui voulait tuer  
le bon dieu**

Monfils, Nadine / Pocket  
18 x 11 cm – 6,10 €  
ISBN : 978-2-266-24410-7

**Blaise Cendrars.  
Brasier d'étoiles filantes**  
Georis, Stéphane / Transboréal  
187 p. ; 20 x 13 cm – 14,90 €  
ISBN : 978-2-36157-048-4

Éternel vagabond, écrivain et poète avant-gardiste, Blaise Cendrars fut un voyageur d'exception et demeure un compagnon de route fantasque.

**À l'ombre du gngnan**

Javeau, Claude / La Lettre volée ; 4 vol. sous coffret ;  
15 x 21 cm – 39 € – ISBN : 978-2-87317-409-5

**Image verbale, image visible**  
Jones, Philippe / Le Taillis Pré  
169 p. ; ill. ; 15 x 20,5 cm – 18 €  
ISBN : 978-2-87450-074-9

Hommage aux artistes qui ont accompagné l'auteur durant soixante-cinq ans d'écriture poétique, le livre est aussi, et peut-être d'abord, un tribut rendu à l'amitié. C'est enfin l'occasion de mener une réflexion sur les rapports à la fois évidents et mystérieux entre image poétique et image plastique.

**La traversée des plaisirs.  
Escapade littéraire**  
Roegiers, Patrick / Grasset  
247 p. ; 21 x 14 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-246-81128-2

La première partie du livre, intitulée « Le corps des mots », n'est pas un essai critique, mais un exercice d'admiration et une profession de foi dans les livres et l'écriture. La seconde partie, « Le corps des écrivains », est un voyage ludique dans la bibliothèque de Patrick Roegiers, composant un portrait inattendu de Perec, Beckett, Céline, Dubillard, Leiris, Barthes, Michaux, Robbe-Grillet, Claude Simon.

Un homme s'adresse à une petite fille de Mè Linh, une ville du nord du Viêt Nam. Il l'a rencontrée chez elle. Elle s'appelle Liên et le temps n'est rien pour elle. Elle vit une existence saccagée. Son père contaminé par l'Agent Orange pendant la guerre américaine lui a transmis la maladie. Jean-Marc Turine a rencontré ces familles victimes de la dioxine. Son livre allie la forme documentaire à la poésie du récit.

### Liên de Mè Linh

Turine, Jean-Marc / Esperluète  
160 p. ; ill. ; 19 x 11 cm – 18 €  
ISBN : 978-2-35984-045-2

Damas, Geneviève / Joker  
Traduction en italien d'Elena Cavallera  
93 p. ; 13 x 20,5 cm – 12 €  
ISBN : 978-8-87536-327-7

### Se attraversi il fiume [Si tu passes la rivière]

Libert, Béatrice / Paso de Barca  
Sélection des poèmes et traduction en espagnol  
par Myriam Montoya  
67 p. ; 13,5 x 21 cm  
Édition bilingue espagnol-français  
ISBN : 978-0-9852790-9-7

### Pan a los gorriones

Michaux, Henri / Bozothegy Kiado  
Traduction en hongrois de Juhasz Katalin  
n. p. ; ill. ; 17,5 x 25 cm  
ISBN : 978-963-89055-6-7

### Megragadni [Saisir]

Michaux, Henri / Bozothegy Kiado  
Traduction en hongrois de Juhasz Katalin  
n. p. ; ill. ; 17 x 24 cm  
ISBN : 978-963-89055-7-4

### Vonasokkal [Par des traits]

Verhaeren, Émile / Arc publications  
Poèmes choisis, traduits et présentés par Will Stone.  
Préface de Patrick McGuinness  
142 p. ; ill. ; 14 x 21,5 cm  
ISBN : 978-1-904614-69-2

### Poems

Dujardin, Vincent (dir.) ; Tilly, Pierre (dir.) / P.I.E. Peter Lang  
651 p. ; ill. ; 22 x 15 cm – 68,58 €  
ISBN : 978-2-87574-094-6

### Hommes et réseaux : Belgique, Europe et outre-mers. Liber amicorum Michel Dumoulin

Stevens, Fred ; Tixhon, Axel / First Éditions  
272 p. ; ill. ; 19 x 13 cm – 12,50 €  
ISBN : 978-2-7540-5027-2

### L'histoire de la Belgique pour les nuls. Volume 1

Weber, Patrick / Racine  
Préface de Mark Eyskens  
204 p. ; ill., cartes ; 22 x 20 cm – 24,95 €  
ISBN : 978-2-87386-836-9

### De Jules César au roi Philippe. Souverains de Belgique

## TRADUCTIONS



## HISTOIRE

Armel <b>JOB</b> , <i>Dans la gueule de la bête</i>	40
Geneviève <b>DAMAS</b> , <i>Histoire d'un bonheur</i>	41
Geneviève <b>DAMAS</b> , Benny, Samy, Lulu et autres nouvelles	41
Caroline <b>LAMARCHE</b> , <i>La mémoire de l'air</i>	42
Caroline <b>LAMARCHE</b> , <i>Enfin mort</i>	42
Valérie <b>COHEN</b> , <i>Alice et l'homme-perle</i>	43
Stéphane <b>LAMBERT</b> , <i>Paris Nécropole</i>	44
Stéphane <b>LAMBERT</b> , <i>Chapelle du rien</i>	44
Frédérique <b>DOLPHIJN</b> et Annabelle <b>GUETATRA</b> , <i>Comme un air de tendresse au bout des doigts</i>	45
Jean Marc <b>TURINE</b> , <i>Liên de Mê Linh</i>	46
Frédéric <b>BAAL</b> , <i>Chronique de l'ère mortifère</i>	47
Frédéric <b>SAENEN</b> , <i>Stay behind</i>	48
Alain <b>DANTINNE</b> , <i>La promesse d'Almache</i>	49
Denis <b>RIGUELLE</b> , <i>Rue des Brasseurs</i>	50
Thilde <b>BARBONI</b> , <i>Les notes de Jimmy H.</i>	51
Marie-Paul <b>ESKÉNAZI</b> , <i>Son dernier saut. Une enquête de Marie P.</i>	52
Nadine <b>MONFILS</b> , <i>Mémé goes to Hollywood</i>	53
Patrick <b>DELPÉRDANGE</b> , <i>Patrick Delperdange est un sale type</i>	53
Philippe <b>CANTRAINE</b> , <i>Une symphonie or</i>	54
Lorenzo <b>CECCHI</b> , <i>Faux témoignages. Chroniques 1947-1974</i>	54
Fideline <b>DUJEU</b> , <i>Au ciel de son lit</i>	55
Justine <b>LALOT</b> , <i>À rats qui rient, raies qui aiment</i>	55
Anne <b>VERSAILLES</b> , <i>Viola</i>	56
Véronique <b>JANZYK</b> , <i>Les fées penchées</i>	56
André <b>SEMPOUX</b> , <i>Passé simple</i>	57
Corinne <b>HOEX</b> , <i>Décollations</i>	58
Jacques <b>RICHARD</b> , <i>L'homme, peut-être</i>	58
Charly <b>DELWART</b> , <i>Circuit</i>	59
<i>Piqués des vers ! 300 coups de cœur poétiques</i> , sous la direction de Colette <b>NYS-MAZURE</b> et Christian <b>LIBENS</b>	60
Éric <b>CLÉMENS</b> , <i>D'après la poésie d'amour</i>	61
Philippe <b>LEKEUCHE</b> , <i>Le jour avant le jour</i>	62
Pierre <b>WARRANT</b> , <i>Altitudes</i>	62
Alexis <b>ALVAREZ BARBOSA</b> , <i>Exercices de chute</i>	63
Constance <b>CHLORE</b> , <i>Atomium</i>	63
<b>JOFROI</b> , <i>De champs la rivière à Cabiac sur terre</i>	64
Céline <b>DELBECQ</b> , <i>Seuls avec l'hiver</i>	64
Stanislas <b>COTTON</b> , <i>La Princesse, l'Ailleurs et les Sioux</i>	65
Jean <b>LOUVET</b> , <i>Comme un secret inavoué</i>	66
Éric-Emmanuel <b>SCHMITT</b> , <i>La trahison d'Einstein</i>	66
Kenan <b>GÖRGÜN</b> , <i>Anatolia Rhapsody</i>	67
Paul <b>ARON</b> et Cécile <b>VANDERPELEN-DIAGRE</b> , <i>Edmond Picard. Un bourgeois socialiste belge à la fin du dix-neuvième siècle</i>	68
Jacqueline <b>BLANCART-CASSOU</b> , <i>Ghelderode</i>	69
Olivier <b>DARD</b> , Étienne <b>DESCHAMPS</b> et Geneviève <b>DUCHENNE</b> (dir.), <i>Raymond De Becker (1912-1969), itinéraire et facettes d'un intellectuel réprouvé</i>	70
Danièle <b>de TEMMERMAN</b> , <i>Urvater, histoire d'une collection</i>	71
Élisa <b>BRUNE</b> , <i>Le salon des confidences. Le désir des femmes et le corps de l'homme</i>	72
Michel <b>CARLY</b> , <i>La Belgique de Magritte</i>	72



# CRITIQUES



Michel Torrekens

## Job face à la bête

Avec le talent qu'on lui connaît pour construire une intrigue et une narration, Armel Job affronte dans ce onzième roman publié chez Robert Laffont, *Dans la gueule de la bête*, une période dramatique de l'histoire mondiale telle qu'elle s'est déclinée à Liège.

*Dans la gueule de la bête* est un roman historique de la meilleure veine, un de ces romans qui retracent avec précision des événements vécus, mais tels qu'ils ont été vécus par des individus de chair et de cœur, parfois entraînés dans une tourmente qu'ils n'imaginaient pas devoir affronter. Des individus confrontés à leur humanité la plus profonde, amenés à devoir poser des choix de vie ou de mort. Le genre de situations où vos qualités et vos faiblesses se révèlent sans concession. Cette histoire, c'est celle de la ville de Liège sous l'Occupation allemande au cours de la Deuxième Guerre mondiale et, dans un avertissement préliminaire, l'auteur reconnaît sa dette à l'ouvrage historique de Thierry Rozenblum, *Une cité si ardente*, publié en 2010 aux éditions Luc Pire. Cela étant posé, Armel Job nous entraîne bien vite dans le quotidien sombre des protagonistes de son roman.

En premier lieu, une famille juive éclatée, obligée de vivre dans la clandestinité. Le père, Volko Goldman, alias Grégoire Demarteau, caché par une veuve. La mère, Fannia, réfugiée sous le nom de Nicole Piedboeuf chez un notaire et sa femme, laquelle considère la jeune femme avec circonspection avant de lui prodiguer toute la chaleur féminine possible. Et leur fillette Hanna, laquelle ouvre le roman sous son faux prénom d'Annette, celui qu'ont choisi pour elle les sœurs de la communauté religieuse qui l'ont accueillie.

Parallèlement à cette famille juive, nous suivons une autre destinée, celle de Laja Krandel, devenue Léa Dumoulin et mariée à José Kaiser, qui espère que leur union la protégera de la fureur nazie et de ses sbires.

Nous découvrons autour de ces deux destinées parallèles tout le travail clandestin organisé par des membres du Réseau catholique liégeois du secours des Juifs, qu'il s'agisse de notables locaux comme les notaires Desnoyer et Vandenberg ou d'un personnage plus modeste comme Oscar Lambeau, célibataire et clerc, entraîné dans une tourmente qui va le submerger. D'autres ont choisi le camp de l'ennemi et monnaient leurs chasses à l'homme contre des primes somme toute dérisoires au regard des souffrances qui en résulteraient. Tel ce Pierre Baumann, collaborateur belge sans l'once de la moindre empathie pour autrui. Ou, dans un autre registre, Angèle, femme aveuglée par l'amour et l'égoïsme, qui vendrait sa mère pour réaliser son rêve.

Ces personnages, généreux ou maléfiques, sont campés avec un art consommé du portrait. On pense notamment à l'affection toute maternelle d'une Sœur Thérèse, à la veuve Guignard, logeuse avec la main sur le cœur ou Oscar, l'ancien séminariste devenu clerc de notaire. Les ressorts psychologiques qui animent les personnages complètent leur portrait comme la jalousie de Sœur Claire, le conflit de loyauté qui anime la gamine prise dans la tourmente, les tourments d'Oscar soumis à la question, etc. L'écrivain complète ces profils en dépeignant avec un rare souci du détail et des atmosphères les décors où ils évoluent. Les mises en scène sont dignes de

séquences cinématographiques. Par exemple, lors des prières en mémoire de la grand-mère Desnoyer, vues sous le regard un brin effrayé des enfants, occasion de nous faire découvrir l'oraison ambiguë prononcée à l'intention de « nos frères, les Juifs ». Les scènes qui se tiennent au café *Les Mimosas* auraient aussi leur poids de chaleur humaine, si elles ne devaient se révéler le théâtre d'un terrible guet-apens.

De sorte qu'Armel Job nous restitue cette page sombre de notre histoire sans aligner des statistiques, des dates, des faits, mais en faisant revivre telle personne taradée par la peur au ventre, telle animée par la haine de l'autre et peut-être de soi, haines qui n'en font bien souvent qu'une, une troisième encore que régit le sens du devoir, etc. Pas de théorie ou d'intellectualisation dans ce nécessaire travail de mémoire qui nous est proposé, mais une confrontation à l'homme nu, cet homme qui pourrait être nous et qui nous tend un miroir sur ce que pourrait être notre propre humanité.

Au-delà des faits, des rebondissements, des intrigues qu'Armel Job organise avec le talent qui a fait le succès de ses premiers romans, il y ajoute cette fois plus encore que dans ses fictions précédentes un regard sur l'homme capable du meilleur comme du pire. Il place en exergue de son roman cette citation d'Hannah Arendt, tirée de ses *Considérations morales* : « Il n'est nullement nécessaire d'avoir un cœur mauvais – phénomène assez rare – pour causer de grands maux. »

Armel **JOB**, *Dans la gueule de la bête*, Paris, Robert Laffont, 2014, 310 p., 19,50 €



## Si tous les gars du monde...

Michel Zumkir

Quand vous refermez un livre de Geneviève Damas, ô joie, vous vous sentez moins seul(e) au monde, vous avez partagé des instants de votre vie avec des personnages véritablement incarnés – peut-être est-ce parce que l'écrivaine vient du théâtre, de la scène, le lieu même de la personnification ? Ô nostalgie, ils ne sont plus là, disparus dans les pages du livre clos, avec leur destin suspendu. Ô surprise, vous retrouvez un peu de l'espoir que le cynisme du monde vous a fait perdre. Et si quelque chose s'avérait encore possible ? Par le collectif, l'amitié.

Dans le cours habituel de vos jours, vous ne les auriez probablement pas rencontrés, ces rois et reines de pacotilles, ces bourgeois, petits et grands, ces fils de rien ou de personne – ces derniers recevant tout particulièrement l'empathie de l'écrivaine, quel que soit le désordre qu'ils sèment, les actes répréhensibles qu'ils commettent, comme arracher un collier à une vieille dame en la bousculant, la déstabilisant, lui enlevant le goût à tout, jusqu'à celui de vivre. Ne cherchez pas de morale dans les textes de Geneviève Damas, elle y raconte la vie telle qu'elle la perçoit, lui donnant un relief inédit par la grâce de la fiction.

Pour Geneviève Damas, la solution à vos failles, vos blessures, vos accidents, n'est pas qu'en vous ; elle naît aussi (surtout ?) de la rencontre avec les autres. L'autre. Celui qui donne un éclairage différent à votre être fêlé. Après quoi, il est vrai qu'il faut parvenir à le transformer, cet événement de la rencontre, comme on transforme un essai au rugby. Sans

les gens du village, François, le très attachant personnage de son premier roman, serait resté avec les blancs à son histoire et n'aurait jamais désobéi au père ; il n'aurait jamais passé la rivière. Il en est de même dans *Histoire d'un bonheur*. Si on ignore, le roman fini, ce qu'il arrivera à Nouredine, adolescent turbulent, né et grandi dans une famille habitant un grand ensemble de la banlieue lyonnaise – une famille bousillée par le suicide du père et l'emprisonnement du grand frère –, on sait qu'il aura saisi sa chance. Qu'il aura tenté et réussi quelque chose, en s'imposant tout entier à Anita Beauthier, bourgeoise réactionnaire et bipolaire en phase dépressive depuis qu'elle a appris l'identité de la personne avec qui son fils partage sa vie... En voulant la sauver elle, il entrouvre la porte vers une autre vie possible, pour lui et les deux autres personnages qu'il embarque dans cette aventure de bienfaisance intempestive : Nathalie, la voisine trompée par son mari et Simon, le beau-frère à la gueule cassée.

De tels personnages – des personnages qui trébuchent, se redressent, veulent tenir debout encore –, il y en a également dans le recueil de douze nouvelles qui paraît aux éditions Luce Wilquin. De tels personnages avec de telles histoires. Des histoires de bonheur, ou pas. Des histoires qui ne sont pas exemptes de trahisons, de coups bas ou de coups durs. Des histoires parfois surprenantes et pourtant si ordinaires. Où l'on va chercher des pots de confitures à la poste, acheter du wasabi chez le japonais du coin comme d'autres des

cigarettes, où l'on se laisse séduire par un artificier, vendeur d'armes au demeurant. Des histoires de (dés)amour, de solitude, des histoires d'hommes, de femmes et de chats, quelquefois. Des histoires de famille aussi. Évidemment. Des familles *je vous hais* plus que des familles en or.

Tous ces personnages, tous ces Benny, Samy, Lulu, Anita, Nouredine, etc. sont à un point de rupture de leur existence, un moment où ils prennent conscience de ce qui les fragilisent. Et ils le verbalisent. Le disent. Se le disent. Avec une voix unique qui n'appartient qu'à eux seuls. Une voix faite des mots qui sont la chair et le sang des êtres de papier et d'encre. L'invention de cette voix par laquelle ils se confient est au cœur du travail d'écriture de Geneviève Damas, ainsi qu'elle nous l'explique dans l'entretien qu'elle nous a accordé à l'occasion de la sortie de ces deux livres. Des voix qui pourraient s'unir et chanter ensemble : Si tous les gars du monde / Décidaient d'être copains / Et partageaient un beau matin / Leurs espoirs et leurs chagrins / Si tous les gars du monde / Devenaient de bons copains / Et marchaient la main dans la main / Le bonheur serait pour demain...

Geneviève **DAMAS**, *Histoire d'un bonheur*, Paris, Arléa, coll. « 1<sup>er</sup> Mille », 2014, 203 p., 20 € ; *Benny, Samy, Lulu et autres nouvelles*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 96 p., 10 €



## À chacun sa vérité

Nausicaa Dewez

Tandis que Gallimard publie *La mémoire de l'air* – un texte qui avait tout d'abord fait l'objet d'une mise en voix par Dominique Blanc lors du festival d'Avignon en 2012 –, un autre ouvrage de Caroline Lamarche, *Enfin mort*, paraît chez Le Cormier. Dans ces deux brefs textes, l'auteure met en scène, sur des modes divers, l'écart, le jeu, entre le récit et les faits qu'il rapporte, entre l'événement et sa relation. Dans *La mémoire de l'air*, une femme raconte sa liaison amoureuse passionnée, orageuse, physique, avec « l'homme d'avant », que « pour plus de facilité » elle n'appelle jamais autrement que Davant. Jusqu'à leur rupture. Davant l'accuse d'avoir mal « digéré » le viol qu'elle a subi plusieurs années plus tôt : cette inaptitude à la résilience, affirme l'homme, la conduirait à réagir inadéquatement dans leur vie de couple et serait la cause première de sa violence, à lui. Le viol hante *La mémoire de l'air* ; le rêve récurrent de la femme, qui ouvre le livre et scande la narration, n'est rien d'autre (on le comprend plus tard) qu'une reconfiguration de cette scène traumatique. Pourtant, le récit de l'événement proprement dit ne survient que plusieurs années après les faits, et seulement parce que Davant s'autorise à invoquer le viol pour justifier « un certain fait » : le coup qu'il porte à sa compagne et l'hématome qui s'ensuit. Il faut la confiscation de l'événement par le discours de l'homme, par les mots de celui qui n'était pas même présent sur les lieux, pour qu'enfin la femme raconte ce viol, pour qu'elle donne une existence verbale à des faits qui n'eurent aucun témoin et à propos desquels les policiers lui avaient conseillé de se taire,

au motif qu'elle avait éprouvé du plaisir dans les bras de son agresseur. Il faut cette intrusion de Davant dans son douloureux passé pour qu'elle livre sa version de l'histoire, en un monologue que nul – ni les policiers qui avaient recueilli sa déposition avec scepticisme, ni Davant – ne vient interrompre ou mettre en doute. Encore le récit de l'événement ne surgit-il qu'après un détour par l'histoire du couple formé par la narratrice et Davant. Comme si la femme voulait différer le temps d'un aveu difficile. Comme si, aussi, ce récit ne pouvait advenir que préalablement justifié (excusé, peut-être) par le contexte. Avec *Enfin mort*, Lamarche interroge à nouveau le rapport entre la narration et la réalité des faits. Le récit prend cette fois la forme d'une succession de trois monologues (celui de la sœur, celui du frère, puis à nouveau celui de la sœur), eux-mêmes composés de courts textes en prose poétique. Les intervenants y expriment tour à tour leur regard sur ce curieux couple formé d'un frère et d'une sœur « pas [...] de la prime jeunesse », qui ne se sont jamais quittés et se débattent dans cette relation fusionnelle, intime et pourtant toujours au bord de l'éclatement. L'explication fournie par la sœur, passionnée, inquiète, se trouve contestée par le discours du frère, plus rationnel, sans que jamais l'on sache qui des deux dit le vrai (à supposer que la vérité soit une). En narrant son histoire, le personnage féminin de *La mémoire de l'air* s'achemine vers l'assomption du viol qu'elle a subi et vers une compréhension des sentiments que cette agression suscite en sa victime. *Enfin mort*, par contre, n'emprunte nullement le chemin de l'éluca-

tion, la coexistence des deux voix baignant le livre dans une atmosphère onirique. Entre les deux derniers livres de Caroline Lamarche se noue un dense réseau d'échos. Les deux ouvrages déclinent d'ailleurs plusieurs motifs qui innervent l'ensemble de l'œuvre de l'auteure de *La nuit l'après-midi*. De l'un à l'autre, on retrouve ainsi des scènes où la lecture partagée est l'un des ciments du couple : à la « chambre aux livres et à l'amour » de *La mémoire de l'air*, *Enfin mort* répond par le livre que le frère « avait offert » et que la sœur « lui lisai[t] parfois à haute voix ». Dans l'un et l'autre, aussi, la mort, fantasmée, rêvée, souhaitée, rode et « fai[t] son chemin brillant et net ». Surtout, tant les deux amants de *La mémoire de l'air* que le couple adelphique d'*Enfin mort* illustrent une relation qui repose sur un rapport de soumission consentie à une domination qui va, dans le premier cas, jusqu'à la violence physique. Soumission du personnage féminin vis-à-vis de l'homme, toujours. Ainsi Davant attend-il de sa maîtresse qu'elle soit, telle « une morte souriante », une « chose muette posée sur le divan », tandis que la sœur se sent attachée à son frère « comme une chèvre à un pieu, un chien à sa niche, un faucon au poignet ganté de celui qui décide, selon son bon plaisir, de le lancer vers le ciel ou de l'aveugler d'un capuchon de cuir ». Dans un précédent numéro du *Carnet*, Francine Ghysen notait que le « consentement à l'emprise de l'autre, à sa domination, sa brutalité<sup>1</sup> » est un thème récurrent de l'œuvre de Caroline Lamarche : les deux plus récents ouvrages de l'écrivaine ne démentiront pas ce constat. Si ce



n'est, toutefois, que les deux femmes quittent (plus ou moins) volontairement leur alter ego masculin, en un acte de contestation de la domination qui s'exerce sur elles.

On ne saurait toutefois réduire *La mémoire de l'air* et *Enfin mort* à leurs traits communs sans nier la part certaine de singularité de chacun de ces livres.

Pour les éditions Gallimard, Caroline Lamarche propose une plongée pudique, dénuée de pathos, dans la psyché d'une femme amoureuse, par ailleurs mère de famille, entretenant des relations difficiles avec sa propre mère, violée par un inconnu puis brutalisée par son amant. Tant le bandeau (« Si tu cries, je te tue ») que la quatrième de couverture érigent le viol en théma-

tique nodale de *La mémoire de l'air*. Si le livre met en effet en mots l'impression de la victime de se sentir soudain un « être sur lequel on a tout pouvoir », et les séquelles qui toujours subsistent, il dépasse néanmoins largement cette problématique pour toucher à des thèmes éternels tels que l'amour et le rapport de force qu'il induit.

Loin de cette analyse quasi-clinique des sentiments d'une femme, *Enfin mort* propose, en cohérence avec les orientations des éditions Le Cormier, un récit poétique troué d'ellipses, de silences, où l'évocation l'emporte sur la précision du détail, où le couple formé par cette sœur et ce frère invite plus à la rêverie qu'à l'identification. Avec ces deux livres, Caroline Lamarche prouve à nouveau que bien qu'elle soit surtout consi-

dérée comme une romancière, elle s'illustre en réalité dans des genres littéraires divers. Concise, précise, toujours juste, son écriture s'épanouit autant dans un projet poétique que dans un récit de forme plus traditionnelle. Ses lecteurs lui en savent doublement gré.

<sup>1</sup> Francine GHYSEN, « Un conte rouge et noir », *Le Carnet et les Instants* n°149, décembre 2007 – janvier 2008 (à propos de Caroline LAMARCHE et Charlotte MOLLET, *La Barbière*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Traverses », 2007).

Caroline LAMARCHE, *La mémoire de l'air*, Paris, Gallimard, 2014, 100 p., 11,50 € ; *Enfin mort*, Bruxelles, Le Cormier, 2014, 57 p., 16 €

## Comme dans un roman anglais

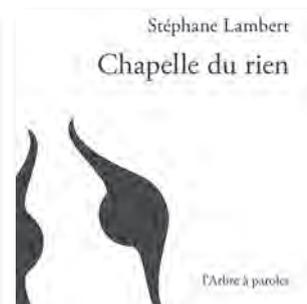
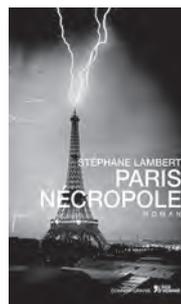
Michel Zumkir

Si le *so touching Alice et l'homme-perle* ne se déroulait pas en Île-de-France (avec une échappée belle en Espagne), nous aurions pu penser qu'il était né de la plume feutrée d'une écrivaine anglaise, une qui met en intrigue des sexagénaires excentriques dans des villages ou des banlieues cossues de l'Angleterre pré-thatchérienne (et les fait voyager en Italie)... Car excentriques, elles le sont, ces dames de Saint-Germain-en-Laye, d'une excentricité discrète mais bien réelle : chaque jeudi, derrière les baies vitrées qui la sépare du tarmac de l'aéroport Paris-Charles-de-Gaule, Alice regarde les voyageurs débarquer, Juliette écrit des nouvelles d'un genre particulier, Gisèle est obsédée par la ponctualité et la pro-

preté. Toutes les trois vivent dans une résidence conçue pour cette « génération nouvelle, un peu perdue, à cheval entre la vieillesse et l'épanouissement de la quarantaine » ; elles y ont leurs appartements, leurs habitudes, des activités organisées par la direction ; elles y cachent leurs secrets. Un secret sous-tend principalement le roman et l'organise : l'amour qu'Alice a vécu avec Diego Silva, neurochirurgien, alter ego professionnel de son époux. Amour-passion sacrifié à l'amour-union. Amour inoubliable qui commence pourtant à s'effacer de sa mémoire. Inévitable séquelle de l'âge ? Un jour, cette histoire va être découverte par Juliette, qui va fomentier un plan, dans l'espoir que se réalise la sentence de Paul Éluard,

« Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous ». Ce rendez-vous aura-t-il lieu après tant d'années ? Il faudra attendre l'ultime dénouement du troisième roman d'Annie Cohen pour le savoir. Un roman d'une belle tendresse où l'amitié a autant d'importance que l'amour, les petits plaisirs de la vie que les grandes douleurs ; où l'espoir l'emporte sur le désespoir ; où les effets du vieillissement sur le corps et la mémoire ne sont pas occultés mais où ils n'anéantissent pas tout sur leur passage. On aurait presque envie de vieillir...

Valérie COHEN, *Alice et l'homme-perle*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014, 192 p., 19 €



## Un héros balzacien

Jeannine Paque

À la lecture du dernier roman de Stéphane Lambert, *Paris Nécropole*, on ne peut s'empêcher de penser à Rubempré plutôt qu'à Rastignac, le titre du premier chapitre « Les deux poètes », nous y invite explicitement, en se référant au début des *Illusions perdues*. Les illusions, Stéphane Lambert, sans les détailler encore, en parle tout de suite au passé. Elles sont déjà anciennes et son personnage semble, en effet, destiné à les perdre, habitué à rater une marche ou à manquer une occasion, nous dit-on dès les premiers mots. Comme le fait de résister à un attrait, à un désir, à l'envie d'une étreinte soudaine, irrésistible pourtant. Pourquoi ne pas y céder ? la question ne se pose au narrateur que quand il est trop tard et ne se résout pas pour autant. Faut-il certaines dispositions, des circonstances favorables, une désinhibition inespérée ou un emportement plus fort, sinon la certitude de plaire et de devenir soi-même l'objet du désir ? Le héros qui est au centre de cette problématique, nous le connaissons déjà, c'est ce Nathaniel Bodler, présent dans *Les couleurs de la nuit*, premier volume de ce qui deviendra une trilogie. Sensible, fragile, sombrement perclus d'angoisse, alors, malheureux et peut-être même malade. Le voici aujourd'hui plus mûr, sinon moins anxieux, capable d'analyser son état avec lucidité. Ce regard sur soi, que porte soit le narrateur soit le romancier quand il *prend les rênes*, comme il le souligne, est maintenant maîtrisé. Vue d'en haut ou de l'intérieur, l'exploration intime est remarquablement organisée et confère au texte une unité impression-

nante. Le constat n'est pas joyeux, on l'aura compris dès le titre emblématique, et dès le premier chapitre qui fait le compte de tous les déboires vécus et accumule les désespérances. Matière à broyer du noir, à se torturer, certes, mais aussi à rêver et surtout à écrire : « du pain bénit pour les romanciers de mon espèce », déclare le narrateur. Du marasme dans lequel il se décrit, sans complaisance, il tire le meilleur parti. À la manière d'un poète, ou d'un héros romantique. Tel Lucien de Rubempré, notre héros réalise un rêve ancien lorsqu'il s'installe dans la ville qui lui est toujours apparue comme le lieu de toutes ses aspirations. Paris, contourné autrefois, mais à portée de vie aujourd'hui, est la scène où il va se déployer, se donner toutes les libertés, les licences, et surtout écrire, créer. Or rien ne se passe de ce qu'il espérait. À contempler les poutres au plafond de son studio, il reste comme pétrifié, frappé d'inertie, en quelque sorte. Syndrome de Stendhal au cœur de la ville aux merveilles ? Peut-être bien. Il va tout de même s'en faire le chantre, à l'écart des touristes qui constituent la moitié de la population qu'il côtoie. S'il accomplit des parcours obligés, c'est en les réinterprétant : croisière sur la Seine, visite des grandes galeries du Louvre, promenades le long des quais ou des avenues, avec l'enthousiasme ou le mépris qui sied au poète ou à l'intellectuel blasé. Il est vrai qu'il poursuit aussi ses propres fantômes, des poètes, figures tutélaires qu'il entoure d'un cercle familier et qu'il visite dans des voies moins fréquentées : musées, mais aussi cimetières, chapelles, fêtes

nocturnes. Paris est une nécropole où reposent tant de figures disparues et des plus chères, où s'enfouiront aussi les illusions. Mais les couloirs de la mort se visitent comme d'autres vestiges, et même en compagnie, en vie donc, et vont se révéler des lieux de départs inattendus. Je ne dévoilerai pas davantage d'éléments de ce qui s'avère un récit compact, dense, plein, le plus accompli des romans de Stéphane Lambert à ce jour. Le voyage intérieur qu'il relate se déporte en tous sens tant il est peuplé d'images, de paysages aimés ou auxquels on aspire, d'œuvres d'art qu'il faut décrire, d'impressions profondes, de réminiscences de lectures, de biens inaccessibles et enfin de ces « choses » que l'on peut convoiter et qui témoignent du pouvoir de l'argent autant que du désir de personnes contemplées à distance, car on n'est pas de « l'aristocratie naturelle des félins ». Des symboles de toutes sortes, enfin. Tout cela est l'occasion, non ratée, cette fois, de somptueux inventaires où l'auteur déploie une pratique nouvelle de l'énonciation qu'on pourrait appeler le simultanésisme dans une syntaxe infinie qui s'enroule sur elle-même. Il faut que tout explose à la fois, dans de tels moments, le vécu et l'allusion qu'il appelle ou qui s'impose, le haut et le bas. Comme dans cette évocation remarquable des chiottes du musée Carnavalet lorsque le narrateur expulse dans une monstrueuse colique ses rêves, les grands écrivains, l'Olympe révérend, les morts légendaires et Paris tout entier. Morceaux de bravoure, sans doute, qui se répètent à des moments divers et toujours à



point nommé, sous haute tension, et en compagnie de ce « poète incurablement solitaire » qu'est notre héros.

Est-il encore, solitaire, le poète qui arpente cette *Chapelle du rien*, complément fortuit, involontaire au roman : un poème, cette fois, qui ose en commençant cette phrase programmatique que l'on prendrait plaisir à commenter : « Il se pourrait bien que l'on n'ait pas besoin d'œuvre. » Jouer cette chapelle vide contre le Paris nécropole de tant de richesses est tentant. Ici ou là, c'est le regard qui importe. On se contentera des yeux, se rendant disponible, se complaisant dans un état d'absorption totale, une sorte de noyade très consciente. Comment dire alors le poème

sinon l'emporter, s'en imprégner. En suivre les volutes, variations nombreuses, inattendues, en saisir les apparitions syncopées ou suivies. Se fondre dans la masse sombre ou dans les clartés froides, s'étourdir des sons, du chant. Y repérer la présence de celui qui regarde, cherche et trouve les rythmes secrets. Lieu vide en apparence, cette « chapelle du rien », un texte inspiré par l'œuvre bien réelle de Thierry De Cordier, *Kapel van het niets*, installée dans un centre psychiatrique de la province d'Anvers, va progressivement symboliser la mer, la terre entière, le monde et surtout révéler à celui qui la regarde ou simplement la voit sa propre sa raison d'exister. Il va céder à l'assaut de tous ses sens et à la saine indigna-

tion de son silence pour retrouver la parole : « Il se peut alors que les mots aient été mon refuge. » On remarquera le changement de régime en regard du début, le cheminement vers une quasi certitude. Le poète dans un lieu solitaire se révèle ici *incurablement* réceptif et lyrique.

---

Stéphane **LAMBERT**, *Paris Nécropole*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2014, 216 p., 17 € ; *Chapelle du rien*, Amay, L'Arbre à Paroles, 2014, 63 p., 6,50 €

## Vers l'éclaircie

Ghislain Cotton

Deux sœurs. Elles s'appellent Abeille et Cheyenne. Elles ont vécu ensemble une enfance complice, égayée de rebellions modestes et fantasques, sous les regards privilégiés de leur grand-mère. (« Petite Abeille et Petite Cheyenne portent l'une leur deux chaussures droites au look identique, l'autre leurs deux chaussures gauches au look identique. ») Elles sont maintenant adultes, vivent seules, chacune de son côté, mais toujours liées par cette enfance. Leur mère vient de mourir et elles s'apprentent à vider ensemble sa maison. Cheyenne est infirmière de nuit dans un hôpital pour grands brûlés et Abeille apprend à lire aux aveugles. Elle a été violée

par un homme important auquel elle donnait des cours et se voit devenue « une femme cabossée » qui se sent « coupable de ne plus s'aimer ». Cheyenne soigne les patients avec douceur et savoir-faire. Elle se voit aussi la « fiancée blanche » qui attend la venue de l'homme qui l'aimera. Toutes deux trouvent enfin l'épanouissement : Cheyenne dans les bras de Dragon de feu, l'homme masqué rencontré dans le labyrinthe d'Internet et Abeille dans ceux de Claire, la lumineuse aveugle à qui elle enseigne. Mais l'histoire n'est pas en elle-même la moelle de ce livre gorgé de poésie et de sensualité. Où les choses de la vie, les gestes les plus banals, retentissent de tous les

sentiments et de toutes les émotions de l'être intérieur – solitude, tendresse, tristesse – sans être pour autant explicites. Comme si un voile léger les recouvrait d'un beau mystère livré à l'intuition du lecteur. Au reste les illustrations d'Annabelle Guetatra et leurs nus édeniques accompagnent avec une grâce mutine ce livre enraciné dans l'éternité de l'enfance.

---

Frédérique **DOLPHIJN** (texte) et Annabelle **GUETATRA** (illustrations), *Comme un air de tendresse au bout des doigts*, Noville-sur-Mehaigne, Esperluète éditions, 2014, 120 p., 18 €



## Mélopie pour un crime sans pardon

Ghislain Cotton

On se rappelle *Foudrol*, le roman dont le « héros » est pris de folie face aux horreurs et aux absurdités de la Première Guerre mondiale. C'est une autre sale guerre, celle du Viêt Nam, que Jean Marc Turine évoque cette fois, dans un livre bouleversant qui fait écho au reportage radio et au film documentaire qu'il a réalisés. Il ne s'agit en rien d'un commentaire en chambre ou d'une macération d'historien, mais d'un livre de terrain où l'on touche des yeux et du cœur la réalité atroce des plaies laissées par une guerre menée sans états d'âme par des stratèges et des hommes politiques ne reculant devant aucun moyen pour imposer (en vain) leur loi. Et ce, avec la complicité lucrative de grandes firmes qui ont toujours pignon sur rue et affectent une compassion décorative. En cause, au premier rang, l'Agent Orange (appellation elle aussi très décorative) utilisé à profusion pour une défoliation à grande échelle et dont les effets sur la population restent aujourd'hui dramatiques, de génération en génération. C'est de ces victimes, directes ou génétiques, de la dioxine que Jean Marc Turine dresse un martyrologe à l'enseigne de l'adresse à Liên, petite fille de la ville de Mê Linh deux fois rencontrée à trois ans de distance : « j'écris sur toi qui ne liras pas / j'écris pour toi qui ne peux que te taire / et subir ton existence naufragée / en un éternel exil / aphasique ». À dix-huit ans, infirme, mutique, sourde, incontinent, contrefaite « inaccessible / si seule : / dans une damnation sans fin », Liên ne vit que dans le sourire indéchiffrable de ses

grands yeux « ouverts / sur une ligne d'horizon hors d'atteinte » Mais bien d'autres rencontres de l'auteur avec ces martyrs de l'ingénierie humaine émaillent d'horreurs son parcours. Des enfants pour la plupart, affectés, au gré d'une loterie génétique imparable, de malformations « monstrueuses ». Un mot qui pointe davantage les responsables que les victimes. Mais ce qui frappe aussi dans ce réquisitoire en forme de poignante mélopie, c'est l'immense amour ainsi que les trésors de patience dont les proches, souvent diminués eux-mêmes par la dioxine, entourent à tout instant ces êtres dépourvus d'autonomie et leur sacrifient leur propre vie. Avec aussi, chez les géniteurs, le sentiment, tout aussi horrible qu'injuste d'être responsables de ces aberrations programmées de la nature : enfants phocomèles, anophthalmes (nés sans yeux), sans peau et dévorés de démangeaisons, sans cerveau, bicéphales, hydrocéphales, siamois... Le martyrologe est aussi long que déchirant...

Toutefois, l'auteur ne s'en tient pas à exprimer l'émotion suscitée par ces rencontres personnelles. À grand renfort d'ajouts documentés, précis, et accablants, il détaille les préludes et montre du doigt les divers responsables de l'utilisation de cet Agent Orange contenu à raison de 41 635 000 litres dans 72 millions de litres d'herbicides répandus sur un cinquième de l'immense forêt vietnamienne. En cause, des hommes dont le cynisme a pu d'ailleurs clairement s'exprimer (la vieille histoire de l'omelette et des œufs cassés) : militaires, chefs d'État, conseillers politiques, mais

aussi les grandes multinationales de la chimie. Selon les annexes jointes au livre de Turine, pas moins de trente-deux d'entre elles – dont les plus connues et très actives aujourd'hui – ont été mises en accusation et citées à comparaître par le Tribunal International d'Opinion en Soutien aux Victimes Vietnamiennes de l'Agent Orange qui s'est tenu à Paris en mai 2009 avec la participation de juristes venus du monde entier. L'auteur rappelle aussi qu'en 1967, le Tribunal Russell sur les crimes au Viêt Nam (présidé par Sartre et réuni à Stockholm suite à l'interdiction gaullienne de le voir siéger à Paris) avait déjà évoqué un génocide commis à l'encontre des populations vietnamiennes et condamné l'utilisation d'armes interdites par les traités internationaux. Mais au-delà même de ces rappels utiles et éclairants, ce que l'on oubliera pas de ce livre, de ce poème écrit avec toute la force de la révolte et toute l'émotion d'une empathie nourrie de vécu, c'est le regard profond, limpide, énigmatique, d'une adolescente nommée Liên. Un regard qui, fixé sur l'horizon du monde, semble exprimer moins de rancune qu'un indicible questionnement.

Jean Marc **TURINE**, *Liên de Mê Linh*,  
Noville-sur-Mehaigne, Esperluète éditions,  
2014, 160 p, 18 €



## Vaincre le mal par la verve

Nicolas Marchal

Elle fait mal, notre époque. Elle broie les hommes, elle les humilie, elle invente chaque jour de nouvelles formes à la vulgarité, et elle en jouit. Frédéric Baal, dans sa *Chronique de l'ère mortifère*, nous plonge au cœur de cette douleur et de cette jouissance. Les premières pages prennent le lecteur par la main et le promènent dans un monde qui ressemble au nôtre après l'apocalypse – une errance presque nostalgique, au milieu des débris, des traces putrescentes d'une humanité qu'une voix se charge de faire revivre.

Car le titre ne ment pas : il s'agit bien d'une chronique. Peu à peu des lumières s'allument – de forts néons, bien entendu – et l'on entend le vacarme d'une fête. C'est le « grand bal carnavalesque du Cabaret de la Belle-Poule », où s'avancent d'étranges et pourtant très familiers personnages. Ils prennent la parole, s'en emparent comme les truands qu'ils ont toujours été. Il y a « Madame Tasse-fer », qui part dans un long et torrentiel monologue, une tempête lyrico-bouffe vomissant une vision cynique, explosée et explosive, de l'histoire contemporaine, de l'économie, de la psychologie des masses, de l'écologie et de la politique en général : « N'est-il pas naturel aux misérables de consentir des sacrifices ? » Elle ne se laissera arracher la parole que par le « président-directeur général d'une société multinationale », qui lui aussi crachera ses vérités crues, ses fielleux conseils pour arnaquer son prochain, pour dominer, écraser, flatter, pour faire, encore et toujours, du fric. Il y a du Machiavel échevelé chez Baal, « c'est peu

dire que nous établissons notre fortune sur la ruine d'autrui » ; il y a du Céline en grande forme et en colère, à la langue éruptive et libérée, souvent poétique, toujours agressive ; il y a du Verheggen, un plaisir des jeux de mots qui font sens et montrent que la réalité est une jeune fille faible qu'on peut pervertir comme on veut, « et qu'on ne me parle plus de Salman Rugir ! » ; il y a du Jérôme Bosch, une galerie jubilatoire et inquiétante de tout ce qui pourrait notre monde, des déguisements qu'on retourne, des rictus qui se déforment jusqu'à dévorer le lecteur dompté par cette « chronique de l'ère postrétrodermiste... le nouvel obscurantisme... en avant, machine arrière toute ! »

Et puis il y a le coup de grâce : non contents de salir tout ce qui fait la société humaine, nos narrateurs délirants s'attaquent à ce qu'on espérait sauf : « j'ai formé le dessein d'être un artiste ». À travers leur voix, l'art et la littérature ne servent plus qu'à imposer la vanité des puissants et des rusés : « ne suffit-il pas de prendre la pose ? et surtout qu'on se le dise ? » Les chefs d'œuvres sont revisités, réécrits, et bientôt on perçoit les gains qu'on pourrait tirer à traîner « Marcel Prose » en justice pour plagiat, ou à simuler « un malaise au cours d'un vernissage... on m'emporterait inanimé sur une civière... une performance médicale... » Rien n'est épargné.

Frédéric Baal est bien connu dans le monde du théâtre. Il a fondé en 1970 le Théâtre Laboratoire Vicinal, avec son frère Frédéric Flamand. On le savait spécialiste de l'œuvre de

Reinhold. On le découvre romancier avec sa *Chronique de l'ère mortifère*, un chant d'amour en creux à tout ce que l'homme a réussi de beau, une leçon d'ironie et de verve, qui laisse son lecteur décoiffé et un peu moins sûr de lui qu'avant – les devoirs de tout bon livre.

---

Frédéric **BAAL**, *Chronique de l'ère mortifère*, Paris, La Différence, 2014, 224 p., 18 €



Samia Hammami

## « Land of Confusion »

Les Plumes du coq – la collection de Lettres belges fondée aux éditions Weyrich en 2011 – étoffe, petit à petit, son ramage aux couleurs d'une certaine Wallonie. Dans leur catalogue, il est loisible d'épingler, au *vogelpik*, des noms qui ne sont plus à lustrer : Alain Bertrand, Bernard Gheur, Armel Job, Christian Libens, André-Joseph Dubois pour ne citer qu'eux. Pour cette couvée hivernale, les Namurois Alain Dantinne et Denis Riguelle se parent de leurs plus belles plumes, à l'instar du Liégeois Frédéric Saenen qui signe là son deuxième roman : *Stay behind*. La publication du second roman s'avère toujours un moment périlleux pour un auteur, d'autant plus quand le premier fut une réussite. Le lecteur espère une surprise tout en désirant une continuité ; il souhaite retrouver la « voix » qui l'avait séduit, portée par la même harmonie mais variant sur des accords originaux ; il nourrit un horizon d'attente(s). En un mot, il se révèle plus exigeant. La découverte n'est plus vierge et doit néanmoins être aussi percutante, ce qui se ressent inmanquablement dans la manière dont est abordé le nouvel opus. Frédéric Saenen, après *La danse de Pluton*, offre le privilège de ce plaisir réitéré. Avec *Stay behind* est interrogé, par l'arrière, un fait divers qui a durablement impressionné la Belgique : les tueries du Brabant. Histoire trouble, énigme non cicatrisée, boîte de Pandore fascinante pour les imaginaires débridés : « Les cœurs ne peuvent décoller du sol, les larmes, le sang, le temps coulent doucement, et la vie reste groggy. Les portes ont claqué derrière en se refermant, le froid

s'engouffre dans les interstices entre les vêtements et la peau, dans les orifices béants des masques, Mitterrand, le Vieux et Ronald Reagan, à peine dehors, pivotent dans un mouvement synchrone, armes au poing ou à la hanche, et scrutent le parking [...] »

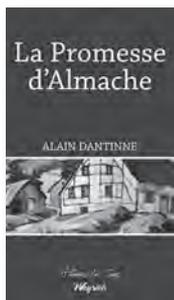
Sous cette chape de plomb typique des *eighties*, des choix se posaient, des drames personnels se nouaient, des idéologies subjuguèrent, des destinées se jouaient. Dont celle de « Parrain », un malade hospitalisé au sixième étage d'un hôpital sérésien en 2016. Ses journées sont rythmées par les allées et venues des infirmières, ses quintes de toux et la visite quotidienne de Mickaël, son pupille désormais trentenaire et père. Arrivé à cet inéluctable point de bascule qu'est l'approche de la mort, « Parrain » décide d'instaurer un dialogue, ou plutôt un monologue assisté, avec celui dont il a été le tuteur. Ainsi, par des confidences souvent remuantes, Mickaël va pénétrer les recoins tortueux (voire glauques) de la mémoire de son « bâton de jeunesse ». Du moins ceux qu'il accepte de mettre en lumière.

Pas de doute : *Stay behind* est bel et bien une fiction puissante aux ancrages réels forts où sont évoqués, par la bande, des questions aussi prégnantes que l'immigration, la filiation, la loyauté, l'imposture, l'extrême droite, les doubles discours. Frédéric Saenen n'est pas un écrivain de la contemplation, mais de la tension. Son style brosse dans le détail. Formule certes antinomique, qui traduit pourtant le mouvement particulier qui anime, depuis ses débuts, une œuvre où tout fait sens. Ici, aucune descrip-

tion physique ; à peine quelques traits qui, sans artifice, sans effort, presque « naturellement », donnent corps et vie aux protagonistes qui se mettent alors à « exister ». Aucun étalement de sentiments non plus ; juste des touches émotionnelles, dépourvues de mièvrerie. Comme dans ce passage où l'on perçoit le lien profond unissant le narrateur à Parrain : « J'ai soudain une sensation de déjà-vu et je me rends compte que je reproduis, comme mû par un réflexe instinctif, les gestes protecteurs que Parrain posait jadis envers moi. La poigne solide de sa paume reposait sur mes épaules d'enfant [...] Quand j'ai eu douze ans, il a arrêté de me tenir comme ça, si fréquemment, en public ou en présence de mes copains. Parrain préférait rester en retrait et me laissait même prendre un peu de champ, devant lui. Je sentais sa présence, puissante. J'étais couvert et libre en même temps. Certains ont cette impression-là, difficile à décrire, voire impossible, avec leurs vrais parents ; d'autres peut-être avec Dieu ou l'un de ses saints. Moi, c'était avec Parrain. »

Roman aux multiples échos qui se répondent, à la trame éclatée qui s'inscrit dans une toile narrative finement tissée, à la construction qui déstabilise le lecteur sans jamais le perdre grâce à une étonnante cohérence et à un phrasé serré comme un poing. L'on ressort courbaturé de cette prose, dense *uppercut* décoché sans concession. Étourdi par ce « *land of confusion* ».

Frédéric SAENEN, *Stay behind*, Neufchâteau, Weyrich Édition, coll. « Plumes du coq », 2013, 176 pages, 14 €



## Une étrange promesse

Primaëlle Vertenoël

Les ouvrages de la collection « Plumes du coq » (Weyrich Édition) ont ceci de particulier qu'ils présentent tous une homogénéité non pas tant dans l'intrigue ou dans le thème, mais bien dans leur ton. Chaque livre, en effet, contribue à créer un tableau particulier et inédit de sa « Wallonie ». C'est encore le cas avec ce dernier titre, *La promesse d'Almache* du namurois Alain Dantinne, une bouffée d'air entre la bruyante Bruxelles et la campagne ardennaise.

*La promesse d'Almache* s'ouvre sur une fin douloureuse, celle de Pierre : « Pierre était mort, elle venait d'apprendre la nouvelle, appela son neveu. Dans la nuit, il avait roulé à folle allure pour la rejoindre, ne pas la laisser seule, là, au milieu des forêts de l'Ardenne, entre Paliseul et Bouillon. Il devait être minuit quand le jeune professeur arriva dans l'ancienne auberge. Il la prit sans ses bras, la serra contre lui sans dire un mot. Dydie ne voulait prévenir personne de la disparition de son mari, seulement lui. » Les chapitres s'enchaînent par la suite et posent le décor de l'intrigue, en remontant plusieurs années plus tôt, quand Pierre et Dydie n'étaient pas encore amants, mais des jeunes adolescents marqués par la Seconde Guerre mondiale. Leur union se construit pendant les études de droit de Pierre. Le jeune couple décide alors de s'installer à Bruxelles et d'y vivre pleinement leur vie. Une existence citadine marquée par l'aisance financière, par les soirées à la brasserie du Maçon, par les allers et venues d'amis s'installant durablement parfois dans la bâtisse bruxelloise ou

encore par l'éducation, l'initiation d'Arthur, le fils de la sœur de Dydie. Un caprice vient, bien des années plus tard, troubler cette quiétude : l'achat d'une maison de campagne : « [Dydie] scrutait chaque semaine les petites annonces immobilières dans *L'Avenir du Luxembourg*. Arthur, pendant des années, les avait conduits tous les deux visiter différentes villas et fermettes perdues dans les campagnes. Jamais ils ne se décideraient. [...] Mais quand elle découvrit l'improbable Hostellerie d'Almache, vieil hôtel à restaurer, [...] elle voulut acheter le bâtiment illico. Rien ne ressemblait à ce point à son caprice d'enfant que cette bâtisse en moellons, sans style, de la fin du dix-neuvième. Pierre versa les arrhes. »

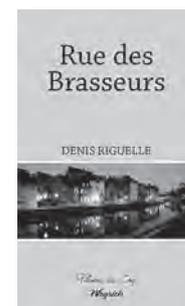
Disons-le d'emblée : l'intérêt de l'ouvrage se situe principalement dans le jeu de rôle des deux personnages centraux, Dydie et Arthur, dont l'auberge d'Almache est leur principal théâtre. Au fil des chapitres, relativement courts et narratifs, la personnalité d'Arthur se construit, passant de l'adolescent fougueux découvrant, grâce à la générosité de sa tante, la vie citadine à Bruxelles au jeune professeur de lettres, féru de théâtre. Si la construction du personnage n'évite pas quelques stéréotypes classiques, il n'en reste pas moins qu'il apporte un vrai dynamisme au texte, de par sa complexité, notamment dans la relation qu'il entretient avec sa tante et qui aboutira à cette fin, étrange et inattendue, qu'on ne relèvera pas. Si les liens entre les deux protagonistes n'ont rien d'ambigus, ils produisent pourtant une certaine confusion, une allusion secrète

qui laisse présager un drame. Entre ces deux protagonistes va apparaître également une nouvelle thématique : la littérature, dont on perçoit l'importance pour Arthur, dans le final – très réussi – du roman : « Tout se mêlait dans sa tête. La honte et la colère. Verlaine, Baudelaire ! Ah ces vers de Baudelaire qu'il a tant de fois clamés, la nuit, quand plus givré que Neva en hiver, il charriait la solitude dans les estaminets de la capitale et beuglait *Le vin de l'assassin* à des potes embués. » Notons encore que ce discours littéraire, parfaitement imbriqué dans la narration, contribue à imprégner l'ouvrage – dont Alain Dantinne maîtrise brillamment tous les codes – d'un style profondément singulier et où l'on reconnaît un peu le *pasticheur* d'autant.

*La promesse d'Almache* est donc, finalement, un roman comme on n'en trouve plus beaucoup. Un roman qui ne cherche plus à délaïser l'intrigue romanesque pour un pseudo jeu de style souvent inefficace. Avec ce titre, Alain Dantinne offre à son lecteur une histoire singulière dans une famille recomposée, avec ses faiblesses et ses surprises, au cœur de la campagne ardennaise. Alain Dantinne n'a pas oublié qu'être romancier, c'est avant tout savoir raconter de belles et étranges histoires. Celle-ci en est une. Et une promesse qu'il y en aura d'autres ?

---

Alain DANTINNE, *La promesse d'Almache*, Neufchâteau, Weyrich Édition, coll. « Plumes du coq », 2014, 196 p., 15 €



Nicolas Marchal

## Les fleuves démontés

*Rue des Brasseurs* raconte une histoire de destins croisés. Il y a Franz Racine, prof de français un peu désabusé qui tente de recoller les morceaux de sa vie. Il y a Marc Barbot, qui espionne Racine parce qu'il le soupçonne de se livrer à des actes pervers, et qui s'enfoncé dans son délire paranoïaque. Et puis il y a tout un monde de personnages secondaires qui n'en sont pas, qui ont leurs douleurs et leurs espoirs, leurs failles, leurs mesquineries et leur beauté. Il y a la jeune fille qui se demande : « Que vais-je devenir dans la vie [...] si je suis incapable d'aligner trois phrases ? » Il y a le commissaire sur le retour qui ne sait pas comment montrer son amour à ceux qu'il aime. Il y a la belle flic qui s'impose avec sa machine à café. Il y a la directrice anorexique, l'enseignante qui grignote un peu de liberté sur un bateau de plaisance. Il y a les disparues qui prennent tant de place. Il y a une foule de personnages dont les chemins parallèles et convergents forment une topographie mobile, l'essence du récit. Tous luttent à leur manière pour exister, tous revendiquent leur part de bonheur. Le lecteur se surprend à tous les aimer, ces personnages, du plus flamboyant au plus ridicule, tant l'auteur en nuance les traits, équilibrant avec naturel et bienveillance ses pointes d'ironie, nous montrant qu'il n'est pas de défaut sans histoire.

Denis Riguelle a d'abord publié du théâtre et des nouvelles. À l'école du premier, il puise le talent de la mise en scène, la vie, le « présent » du dialogue, la force des personnages. Les secondes lui ont appris l'efficacité narrative, la

rigueur et l'économie de ses jeux d'emboîtement, un scénario au cordeau. C'est peu dire que Riguelle sait raconter, et jouer des effets de suspense, d'accélération, de dispersion et de détours, qui font les machines littéraires bien huilées. Et au fil de son récit, des personnages eux-mêmes ressentent le besoin de raconter des histoires. Pour tisser des liens avec leurs enfants. Pour faire comprendre leurs inquiétudes à leur père. Pour dire leur vérité.

Dans un livre de Denis Riguelle, la vie n'est pas un long fleuve tranquille. Le lecteur est emporté dans un réseau de torrents qui s'entrecroisent, se brisent en chutes vertigineuses, serpentent le long de paisibles méandres pour mieux soudain s'arquer, tourbillonnent, se fracassent et jaillissent hors de leur lit, confluent enfin, mais pas pour achever leur cours, non : pour commencer une nouvelle aventure. Mais Denis Riguelle fait bien plus qu'entrecroiser des existences de personnages. Il mêle et dose savamment des émotions. Son livre est drôle, mordant, haletant, mais il est aussi tragique, et non exempt d'un certain romantisme. Il peut se lire comme un thriller finement orchestré, mais encore comme un roman d'amour, une charge contre la bêtise des jugements faciles, un chant du cygne et une ode à la jeunesse qui est en chacun de nous. L'auteur signe ici son premier roman. Gageons qu'il y en aura d'autres, et que cet écrivain n'a pas fini de nous mener en bateau sur ses fleuves démontés.

Denis **RIGUELLE**, *Rue des Brasseurs*, Neufchâteau, Weyrich Édition, coll. « Plumes du coq », 196 p., 15 €



## Recherche Manu désespérément

René Begon

Employée dans une galerie d'antiquités, Roxane, la narratrice du dernier roman de Thilde Barboni, a un fils de dix-huit ans, Neil, ainsi prénommé en souvenir de l'homme qui mit le premier le pied sur la Lune et dont le fils se moque dès la première page du roman. Car Neil entretient avec sa mère des rapports conflictuels, propres à l'adolescence.

Incommunicabilité quasi-totale : d'un côté, des reproches concernant les résultats scolaires ; de l'autre, l'affirmation que l'école est nulle, que les profs sont incompetents et, que, de toute façon, il n'y a pas d'avenir. « *No future* » ou plutôt « *Fuck the universe* », la devise de l'ado. Hurlements de part et d'autre, portes qui claquent. Facebook et un casque sur les oreilles comme refuge pour l'ado. Interrogations et culpabilité pour la mère : « Mon dieu, se dit Roxane, C'est vraiment moi, cette femme ? D'où vient ce démon tordu par la rage qui s'exprime par ma bouche ? »

Roxane est séparée du père de Neil, François, et envisage de s'éloigner de son amant, Louis, qu'elle trouve trop indifférent vis-à-vis de son fils. Elle a également un ami proche, Mark, ancien batteur d'un groupe des années soixante, *The Struggle*, dont le leader, Manu, a subitement disparu quarante ans auparavant. Roxane était très proche de ce cousin, malgré leur différence d'âge. Elle ne s'est jamais remise de sa disparition, lui vouant une sorte de culte, s'adressant tous les matins à sa photo, conservant de précieuses reliques de sa carrière musicale avortée.

Dès le titre, *Les notes de Jimmy H.*, on peut deviner que le rock va jouer un rôle important

dans l'ouvrage. Mais ce n'est que progressivement qu'on découvrira que ce Jimmy H. n'est pas Jimmy Hendrix et qu'il n'est pas question de traces écrites, mais de quelques notes d'une chanson au dos d'une vieille photo que Neil chipe à sa mère pour la vendre à un antiquaire. Cependant, le roman qui aurait pu n'être que la chronique des difficultés d'une mère avec son ado de fils bifurque soudain vers le thriller, quand Neil disparaît sans explication après avoir effacé ses traces récentes sur Facebook. Roxane est sous le choc, d'autant plus qu'elle ne tarde pas à découvrir une foule de choses qu'elle ignorait sur son fils : il chante dans un groupe rock, son départ n'est pas une fugue, mais quelque chose de minutieusement préparé, il a correspondu sur Facebook avec un homme qui avait besoin de médicaments.

Cette disparition fait tomber d'anciennes écailles des yeux de Roxane. Réactivée par la disparition, la puissance paralysante du passé s'impose à elle : « J'ai de plus en plus la sensation qu'une immense parenthèse dans mon évolution m'a empêchée de vivre normalement de mes treize ans à aujourd'hui », observe-t-elle. Ce dont son fils est la première victime : « Au lieu de penser à Manu, de flotter dans la nostalgie, j'aurais pu dialoguer avec mon fils, j'aurais pu vivre ma vie à moi, ne pas toujours penser à un rêve qui n'existait que dans ma tête ».

Cependant, sous prétexte qu'il est majeur, la police rechigne à s'intéresser à la disparition de Neil, ni à établir le moindre parallèle entre celle-ci et celle de Manu. Roxane contacte la copine de son fils, qui refuse de partager

les informations qu'elle possède et l'accuse bientôt de harcèlement. Finalement, la mère s'adresse à un détective privé qui découvre que Neil vient en aide dans la rue à un SDF.

De manière de plus en plus évidente, la recherche de son fils est l'occasion pour Roxane de redécouvrir son passé débarrassé des illusions de l'enfance. Elle va ainsi apprendre que Manu était un *junkie* homosexuel, qu'il s'était mué en passeur de drogue pour aller aux USA rencontrer Andy Warhol et que c'est à l'issue de ce voyage qu'il a disparu totalement de la circulation.

L'enquête se concentre sur le mystérieux SDF avec lequel Neil est en contact : le détective privé découvre que, venu récemment de Chicago, l'homme s'appelle Sat Heyman et a perdu la mémoire. Plusieurs questions se posent : Sat serait-il la même personne que Manu ? Comment et pourquoi Neil a-t-il réussi à entrer en contact avec ce personnage que toute la famille croyait mort depuis longtemps ?

On ne va pas répondre ici à ces questions : il faut lire ce roman passionnant pour découvrir la complexité de l'histoire. Cependant, on soulignera qu'avec ce livre, Thilde Barboni offre à son lecteur une étonnante enquête où se rejoignent, dans le cadre de relations intenses entre un fils et sa mère, l'histoire des origines du rock et la fidélité inattendue des jeunes d'aujourd'hui vis-à-vis d'un certain héritage musical et familial.

Thilde **BARBONI**, *Les notes de Jimmy H.*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014, 231 p.



## Retour sur un sabotage amoureux

René Begon

« La Belgique a été tenue en haleine par un fait divers digne d'un roman policier », lisait-on dans *Le Figaro* le 22 octobre 2010. « Au centre de l'affaire : deux femmes, Els Clottemans et Els Van Doren. Avec beaucoup de similitudes : même prénom, même passion pour le parachute et surtout même amant. Et une fin tragique : le décès d'Els Van Doren lors d'un saut en chute libre. Sabotage ou accident ? C'était tout l'enjeu du procès d'Els Clottemans, une institutrice flamande de 26 ans, que le jury populaire a finalement déclarée coupable d'avoir assassiné sa rivale amoureuse, en coupant les sangles de son parachute. La jeune femme a été condamnée jeudi à trente ans de prison<sup>1</sup>. »

Marie-Paule Eskénazi a pris très au sérieux la première phrase de l'article, présente dans toutes les nouvelles consacrées à l'affaire. Son roman *Son dernier saut* revisite l'histoire et tient son lecteur en haleine en introduisant des éléments inattendus dans une trame déjà bien balisée, même si cette « enquête de Marie P. » n'est pas à proprement parler un polar, Marie étant journaliste.

L'auteure est une sorte de baroudeuse de la communication, d'abord secrétaire à Paris à dix-huit ans, puis journaliste à la RTB, ensuite éditrice (propriétaire des défunctes Éditions Labor de 1998 à 2005), créatrice d'une agence de tourisme alternatif et d'un Salon du tourisme durable et, finalement, romancière. Et, ce qui n'est pas indifférent à notre propos, aimant l'aviation et les polars : « Je suis une passionnée d'aviation », confiait-elle en 2010

au journal *Le Soir*. « J'ai mon brevet de pilote de planeur, d'avion de plaisance et de montgolfigère [...] Je me vois bien aussi écrire des romans policiers<sup>2</sup>. »

Rien d'étonnant, dès lors, qu'elle se soit emparée de cet inquiétant fait divers, en le transposant en Wallonie et en situant le drame en 1992 au lieu de 2006. Chez elle, la victime s'appelle Anne, sa rivale Kate, diminutif de Kathleen D., et leur amant commun, Luc. Dix ans après les faits, sa journaliste trouve sur son bureau une enveloppe qui contient un récit se rapportant à la mort tragique d'Anne, daté du 13 avril 1992 (la veille de son décès). Novice en investigation criminelle, Marie décide de faire appel à ses proches, enfants et amis, pour l'aider à pénétrer dans les arcanes de la procédure judiciaire, de l'enquête policière et des règles de sécurité en usage dans les clubs de parachutisme. Cela nous vaut quelques épisodes bon enfant où tantôt la famille, tantôt les amis se retrouvent avec l'enquêtrice autour d'un bon repas, dans un petit restaurant ou dans un bistrot, pour déchiffrer la lettre mystérieuse, se répartir les portraits des différents protagonistes, recueillir des informations de la part d'un ancien pilote, déjeuner avec un ami policier ayant recueilli les confidences d'un des enquêteurs, rapidement écarté pour cause d'indépendance intellectuelle, etc.

Tout ce travail d'approche est mené tambour battant, dans une chronologie resserrée, sous la houlette de Marie P., que ses différents interlocuteurs ont progressivement amenée à douter de la qualité de l'enquête policière et de

l'objectivité du procès qui a condamné Kate. Des lacunes s'accumulent : pièces à conviction non étudiées, absence d'autopsie de la victime, impasses sur les interrogatoires de plusieurs témoins proches, dont le mari et l'amant de la victime.

Interprétation de Michel, l'ami policier : « C'est ahurissant, me dit-il, mais j'ai constaté que les enquêteurs avaient très vite choisi leur coupable. Dans ce milieu provincial, une maîtresse jeune et jalouse fait un coupable idéal [...] Ce que nous appelons dans notre jargon l'effet tunnel, l'orientation d'une enquête en fonction d'une idée préconçue. » À ce stade de l'enquête, Facebook, convoqué à l'initiative de la fille de Marie, permettra d'entrer en contact avec l'auteure de la lettre, la sœur d'Anne, qui aidera la journaliste à donner un autre éclairage au drame en mettant en lumière les impasses dans lesquelles se débattait la victime.

<sup>1</sup> Joseph (Marion), « Coupable d'avoir tué sa rivale en sabotant son parachute », in *Le Figaro*, 22 octobre 2010.

<sup>2</sup> « Mon premier emploi : Marie-Paule Eskénazi, directrice de l'asbl Tourisme autrement », propos recueillis par Nathalie Cobbaut, in *Le Soir*, supplément « Références » du 28 août 2010.

Marie-Paule **ESKÉNAZI**, *Son dernier saut. Une enquête de Marie P.*, Avin, Éditions Luce Wilquin, coll. « Noir Pastel », 2014, 157 p., 15 €



## Vieille hard

Thierry Detienne

Mémé Cornemuse s'est imposée comme un personnage à part entière dans les derniers romans de Nadine Monfils. Téméraire, elle mène son monde par le bout du nez et prend ce qu'il y a de bon à prendre. Cette fois, elle est décidée à rejoindre Jean-Claude Van Damme dont le portrait punaisé éclaire sa vie. Pour atteindre cet objectif, elle est prête à tout : elle participe à un jeu télévisé où sa gouaille fait exploser l'audimat et elle se fait adopter par une famille où elle sème la panique avant de déguerpir avec l'oseille. Puis elle s'improvise vendeuse de frites. Embarquée sur un bateau pour rejoindre les States, elle élimine le cuisinier et prend la direction des cuisines où elle

impose son style décoiffant. Pour approcher son héros, elle ne lésinera sur aucun moyen, quitte à le contraindre à tout quitter pour elle. Elle se faufile jusqu'à Cannes parmi les vedettes jusqu'à ce que... Plus déjantée que jamais, la vieille bique continue de surprendre par son audace sans limite. Branchée sexe et fringues bariolées, elle affole et déconcerte, le flingue prêt à sortir. Mais c'est sa dégaine verbale qui fait le plus de ravages. Sa répartie est redoutable et ses improvisations argotiques qu'elle mêle aux emprunts du bruxellois le plus fleuri désarçonnent ses interlocuteurs tout autant qu'ils charment le lecteur. Car ce clip qui n'en finit pas fait la fête aux mots et à

l'imaginaire au point que l'intrigue devient un prétexte pour rire de tout et secouer le cocotier des convenances. San Antonia en plus drôle et délicieusement belge, Nadine Monfils joue hors catégories et elle prend un plaisir fou à aller au bout de son personnage. Ce style fait mouche et il a séduit de nombreux jeunes lecteurs qui trouvent en Mémé Cornemuse une vitalité salutaire qui fait oublier son âge.

Nadine **MONFILS**, *Mémé goes to Hollywood*, Paris, Belfond, 2014, 228 p., 19 €

## Delperdange n'est pas un ange

Michel Torrekens

Patrick Delperdange joue un double jeu dans... *Patrick Delperdange est un sale type*, roman publié chez Onlit Books. Éditeur 100 % numérique jusqu'ici, Onlit Books, avait inauguré son catalogue avec un certain... Patrick Delperdange et son roman *Mirador*, suivi de *Toison d'or* et *Apparitions*, écrit avec Michel Clair. Cette maison propose désormais ses titres également en version papier. Double jeu, disions-nous, car son héros est son homonyme, qu'il n'hésite pas à placer en fâcheuse posture. Et va même jusqu'à mettre sa femme à contribution, au point de l'imaginer, la pauvre, en zombie. Face à lui, un personnage de Dickens, Barnabé Rudge, au rire comme un bruissement de papier, avec

lequel il va nouer une étrange relation. Pour le meilleur, selon Rudge, qui lui offre Porsche, carte de crédit et revolver, ou pour le pire, se demande Delperdange. Le lecteur est complètement pris dans une succession de rebondissements où l'auteur souffle joyeusement le chaud et le froid. Le suspens capte notre attention et l'on sent bien que quelqu'un tire les ficelles de ce labyrinthe de miroirs et faux semblants placés dans l'univers familier de Delperdange. Sa carrière littéraire est évoquée. Quelques quartiers bien typiques de Bruxelles sont visités, comme le Parvis de Saint-Gilles ou la place du Châtelain, au gré d'une course poursuite digne du meilleur polar. Et si le narrateur a l'impression que tous les gens qu'il

rencontre se paient sa tête, on n'est pas loin de penser que l'auteur fait de même avec nous, d'où peut-être le titre du roman qui est une belle provocation. Manifestement, Patrick Delperdange s'est bien amusé à écrire cette histoire où l'humour se mêle à l'autodérision et son plaisir est communicatif. En trente-huit chapitres courts, rythmés, il nous prend au piège de cette fausse intrigue policière et de cette désopilante mystification narrative.

Patrick **DELPERDANGE**, *Patrick Delperdange est un sale type*, Bruxelles, ONLIT Éditions, 2014, 143 p., 12 € format papier 12 € ; 5,99 € format numérique



## La guerre de l'or

Ghislain Cotton

On ne résume pas le livre de Philippe Cantraine. Il évoque – ou plutôt accompagne avec un grand luxe de détails – une odyssée saturée de ruse et d'opportunisme politique, mais qui s'attache aussi à plusieurs destins particuliers. Au centre de la toile : l'or des banques, notamment française et belge, planqué en Afrique-Orientale française en 1940 après des péripéties franco-britanniques rocambolesques, pactole revendiqué par l'Allemagne avec la bénédiction du gouvernement de Vichy. Le récit débute à Kayes, ville maritime de l'actuel Mali, où l'or, ou du moins une partie importante, est entreposé dans un hangar. C'est là que le Hauptmann Paul Hauff,

pilote chevronné de la Luftwaffe, atterrit discrètement avec son Messerschmitt et, parvient, après quelque temps, de nuit et tout aussi discrètement, à faire transporter les lingots à bord d'un hydravion. Et cela avec la benoîte complicité de l'autorité française locale, inféodée à Vichy. Ce n'est que le tout début de cette extraordinaire aventure qui prendra des proportions tragiquement ubuesques sur ce sol africain. Et qui mobilise (entre autres personnages dont Cantraine sonde les reins et les cœurs avec subtilité) Georges Cartuyvels, prospecteur de sites archéologiques et volontiers philosophe. Il est venu du Congo belge, mandé par le Gouverneur Ryckmans pour

exécuter une mission plutôt vague concernant le sauvetage de ce trésor national. Mission qui s'avèrera une mystification tactique dans un contexte où l'on ne se faisait plus guère d'illusions sur le sort de cet or. On découvre avec un rien d'effarement cet épisode complexe et mal connu de la guerre où, comme toujours, duplicité et cynisme vont de pair avec courage et loyauté. Récit prenant, même si sa membrane tentaculaire requiert une attention soutenue parfois distraite par l'élégance chantournée de l'écriture.

Philippe **CANTRAINÉ**, *Une symphonie or*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014, 315 p.

## « C'est moi, c'est l'Italien... »

Samia Hammami

En 2012, Lorenzo Cecchi a commis *Nature morte aux papillons*, un premier roman sorti au Castor Astral et qui a connu un succès critique indéniable. Ce texte était la suite d'un recueil de chroniques, à l'époque non publié. Cette « préquelle » est maintenant disponible aux éditions virtuelles Onlit Books sous le titre *Faux témoignages*.

Osvado, bouillonnant jeune homme enlgué dans la pauvreté des Marches, quitte un soir la « Villa des Roses », antre (au nom ironique) où croupissent l'irascible Gédéon et sa kyrielle d'enfants. Son existence prend alors un tour inattendu : il entame, flanqué de son ami Giovanni, l'aventure de l'immigration, celle qu'ont vécue des milliers d'autres Italiens en

partance pour notre Royaume : train, visite médicale, établissement en Belgique, travail à la mine, fondation d'une famille...

« La Belgique recrutait des mineurs pour ses charbonnages. L'affiche promettait des salaires alléchants, allocations familiales, pensions et congé. » L'histoire a montré que la réalité ne fut pas aussi douce qu'annoncé ; pourtant, chez Cecchi, la fiction – fortement mâtinée d'aspects biographiques – ne sacrifie à aucun dolorisme : sont mis en scène, par touches contrastées et des souvenirs parfois cocasses. Les « retours au pays », eux aussi, sont en demi-teinte : « Il me fallut des années [...] pour être plus ou moins accepté par les gens

de là-bas [...]. Que ce fut laborieux pour en arriver là ! Ils nous accueillent à présent, les miens et moi-même, par un "Ben tornati ?" » Une ombre au tableau : le soin porté à l'édition du texte. Outre les nombreuses répétitions lexicales, de trop fréquentes erreurs – qui ne relèvent ni de la coquille ni de la maladresse vénielle – émaillent la prose de Cecchi qui s'en trouve sans conteste affaiblie. Quand l'œil a choppe, le plaisir du lecteur s'échappe... et ce, quelle que soit la véracité du témoignage.

Lorenzo **CECCHI**, *Faux témoignages. Chroniques 1947-1974*, Bruxelles, ONLIT Éditions, 174 p., 12 € format papier ; 5,99 € format numérique



## Madame Bertin, Madame Bertin...

Michel Torrekens

Malgré un titre, *Au ciel de son lit*, coloré par une certaine tendresse, voici un livre coup-de-poing sur les violences intrafamiliales qui en dit long dans sa brièveté.

Ce récit d'une petite cinquantaine de pages, au texte resserré et finement construit, où les non-dits en disent, comme souvent, bien davantage que les mots inscrits, donne la parole à une vieille dame recluse dans une maison de repos.

C'est l'histoire d'une extrême solitude, d'une détresse sans nom, d'un malheur inscrit au cœur d'un trio infernal : la mère, alias Madame Bertin, le père, la fille. Un triangle qui explosera par la violence de l'un et l'im-

puissance des autres, qui les conduiront tous à la détestation, voire la haine de soi. C'est aussi le récit haletant d'amours brisés, d'innocences fracassées. « Tu n'avais pas le droit aux enfantillages et moi non plus. »

Roman-songe, dit la couverture pour qualifier ce texte hors normes, effectivement entre songes et mensonges. Lesquels s'expriment à travers trois niveaux de narration, visualisés dans un choix de caractères différents. À chaque graphie, son émetteur : Madame Bertin, d'abord, *Au ciel de son lit*, comme le dit le titre, qui dit ses affres, ses cauchemars, ses remords, ses douleurs, et revisite son passé avec beaucoup plus de lucidité qu'il n'y paraît. Un

chœur d'infirmières ensuite, tantôt dans l'empathie, tantôt dans la moquerie ou la brusquerie, pour circonscrire celle qu'il prenne pour une folle. La fille, enfin, l'absente, l'effacée, détruite et réduite au silence. Il y a d'ailleurs beaucoup de silences dans ce texte et c'est souvent ceux-ci qui font la densité d'un récit, lui donnent son relief, permettent de rester dans la pudeur et d'atteindre la profondeur.

---

Fideline **DUJEU**, *Au ciel de son lit*, Héவில், Ker éditions, 2014, 49 p.

## Les caprices de Jeanine

Ghislain Cotton

« En conséquence de quoi Simon Faucher se mit à écrire des histoires dans lesquelles les sauveteurs et autres emmerdeurs de cette espèce seraient les cibles préférées de Jeanine. » Voilà qui donne le ton du second roman de Justine Lalot, au titre en forme de jeu de mots holorimes parfaitement déjanté. Côté décodage, il faut préciser que le veuf Simon Faucher est un écrivain à insuccès, âgé de 103 ans et dont toutes les tentatives pour en finir avec la vie ont échoué. À cause de l'indifférence crasse que Jeanine (ainsi a-t-il baptisé la mort) manifeste à son égard. Pour se venger de ce manque d'attentions, il reprend donc la plume pour concocter des récits où son imaginaire fantasque met en scène les inter-

ventions toujours surprenantes d'une Jeanine volontiers complice de l'ironie du sort. Et c'est à l'enseigne de titres liturgiques mozartiens que se succèdent ces mortelles tranches de vie assorties de propos intercalaires – et lardés d'adresses au lecteur – sur les comportements de Simon Faucher (qui, dans ce jeu de poupées russes, pourrait d'ailleurs n'être lui-même que l'émanation d'un autre Simon). Si l'on passe, entre autres personnages, d'un lanceur de couteaux à une miss Belgique, ou d'un roi cinglé à une terroriste explosive, on entend aussi, au gré de ce « Requiem jeanineque en treize fumisteries » la basse continue d'un catalogue de morts imbéciles et, plus largement, d'un procès de la bêtise humaine

truffé d'allusions évidentes aux ravages qu'elle opère aujourd'hui dans nos rangs (cherchez des noms). Et qui, tout comme Jeanine, jouit du statut d'immortalité. Ce qui n'est pas le cas de l'intelligence qui, selon la dédicace du roman, « meurt un peu plus chaque jour dans le monde ». De quoi s'offrir le sourire piégé du Franquin des « idées noires » gratifié au passage d'un légitime éloge.

---

Justine **LALOT**, *À rats qui rient, raies qui aiment*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014, 256 p.



## Déracinement

Mélanie Godin

Viola est un court roman où les femmes occupent une place de choix. Au centre, celle qui conduit seule dans la nuit vers la maison familiale où sa sœur Elsa est morte depuis peu. Réminiscences d'une relation douloureuse l'empêchant de vivre malgré les années passées et la distance qui les sépare. Un rayon de soleil, sa fille, Nelle, celle qui n'est pas l'autre, Nelle, celle pour qui tout reste encore à vivre et dont la présence rappelle à la mère ce qui compte vraiment. Il y a aussi une vieille dame, peut-être est-ce une chimère, chaussée de souliers rouges, et qui joue d'une harpe gigantesque pour la calmer et la soutenir dans l'affrontement de ses démons. La patronne de l'Hôtel de la Plage veille sur elle avec un regard

bienveillant. L'histoire est scandée par l'image d'une poupée sans jambe se noyant. Peut-être Elsa et elle-même réunies une dernière fois dans leur histoire d'enfants. Parmi les figures masculines, on devine un père injuste et maltraitant, le mari, Paul, dépassé par la tournure des événements, et Lary D., l'homme au béret, l'homme discret et attentif. Le retour vers cette maison lui fait peur, mais il est nécessaire pour sa délivrance. Emprisonnée dans ce qu'elle fut, ce voyage lui permet d'aller au bout d'elle-même et de s'affirmer telle qu'elle est devenue. Il s'agit d'un roman initiatique et aquatique, nous baignant dans le lac de l'enfance, à l'écoute de l'eau de la fontaine ou bien celle de la baignoire. Surtout, il y a la force

et le mouvement de la mer, du vent soufflant violemment, de la marée, du ciel qui l'étouffe. Il a un combat à mener. Elle observe « Viola » ou « une petite fleur au milieu des herbes sèches », dans une jardinière. Et cela nous rappelle la magnifique couverture<sup>1</sup> du livre. Trouver ses racines. Les arracher. Ou plutôt trouver la force de s'arracher à soi-même, à la terre de son histoire. Pour se libérer, et voler de ses propres ailes.

<sup>1</sup> Benjamin Monti, <http://benjaminmonti.blogspot.be>

Anne **VERSAILLES**, *Viola*, Amay, L'Arbre à Paroles, 2014, 79 p., 10 €

## Debout les fées !

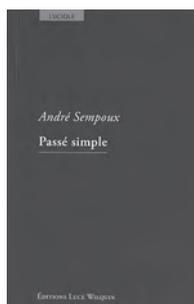
Rony Demaeseneer

Véronique Janzyk est une auteure discrète qui prend le temps. Donc, on l'attend et c'est souvent, comme ici, une belle surprise. On se souvient peut-être de *La maison*, sorti au Fram en 2008. Le récit d'une relation avortée et le déménagement d'une vie qui s'était installée. Elle revient aujourd'hui avec un recueil de nouvelles, disponible aux éditions numériques Onlit qui avaient déjà publié un de ses textes (*On est encore aujourd'hui*). *Les fées penchées*, ce sont quinze récits au féminin, aux titres secs et tranchants comme des scalpels. *Maîtresse*, *Sanguinaire*, *Hermétique*, *Doléances*, quelques intitulés courts, cinglants que l'auteure fait claquer comme un fouet sous la plume. Ils résonnent à l'image de son écriture, rigoureuse,

parfois clinique et qui file à l'essentiel sans fioritures ni mots superflus. Dense, le style sert, avec une exigence précise, le propos de ces fées qui battent de l'aile sans toutefois renoncer à leur destin. La destinée de vies avec l'autre, pour l'autre, vécues dans un corps à corps souvent âpre même si parfois sensuel. Des vies entravées à l'image de *Nénette*, une guenon qui s'interroge sur l'épaisseur de la vitre qui la sépare des visiteurs ou le corps androgyne d'une culturiste dans la nouvelle *Muslée*. Mais derrière ces chairs enchevêtrées, « derrière les sexes, il y a de la peau, des organes, des yeux, des voix, à chaque fois bien plus différents que les sexes, et des rires aussi pour couronner la peau, les organes et les yeux ». On se laisse vite

happer par les cris de révolte que Véronique Janzyk arrive à faire entendre, à demi-voix. Les gorges des personnages sont gonflées, toujours sur le point d'exploser. Mais elles tiennent. Une violence contenue donc dans le quotidien de ces fées dont on aurait limé les élytres mais qui continuent de se battre en silence. Même enchaînées, les fées de Janzyk restent debout !

Véronique **JANZYK**, *Les fées penchées*, Bruxelles, ONLIT Éditions, 2014, 106 p., 12 € format papier : 5,99 € format numérique



## Pas si simple...

Daniel Laroche

Avec *Torquato* (2012) et *Dévoration* (2013), le recueil *Passé simple*, composé de sept nouvelles, vient former un triptyque tout en sensibilité, où quelques inédits côtoient des textes soigneusement choisis et remaniés. Disons-le sans ambages : André Sempoux nous offre aujourd'hui la quintessence de son art, tant de conteur que de poète. Renouvelant avec aisance situations romanesques et personnages, même quand il recourt au « je », il se tient cependant à quelques constantes thématiques et stylistiques qui donnent à la triade sa discrète mais forte unité. Ainsi, le lecteur découvre que, chacun à sa manière, tous les récits mettent en jeu le rapport du présent au passé par le biais du souvenir ou de la nostalgie, et que ce rapport est marqué par un sentiment de souffrance ou de culpabilité : le héros vieillissant de *L'Archipel* regrette la réaction d'agacement « irréparable » qu'il eut enfant envers sa mère ; dans *Jazz au Travers*, un musicien tente de renouer avec l'amie saxophoniste qu'il traita injustement trente ans plus tôt ; quant au veuf inconsolé de *La route circulaire*, il rêve à celle qui « avait attendu longtemps qu'il se décide à l'épouser », et avait soutenu sa carrière avec dévouement avant de succomber au cancer.

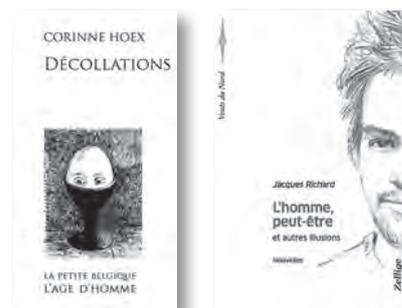
Contrairement à ce qu'on pourrait craindre, la récurrence de ce schème narratif n'engendre nulle monotonie : il est suffisamment général et riche en potentialités fabulatrices pour permettre à l'auteur d'inventer avec brio. Pensons aux architectes Hoyo et Kaichi hantés par leurs amours de jeunesse, sa fiancée assassi-

née pour le premier, une passion incestueuse pour le second (*Voix revenues*). Dans *L'Italien*, Angelo se remémore son enfance toscane, son embrigadement fasciste, l'exil vers Herstal décidé par le père ; non seulement sa faute d'adolescent est excusable (« il n'appartenait plus à lui-même ; comme les autres, il avait juré d'exécuter les ordres du Duce »), mais il la rachètera amplement par sa conduite durant la guerre. Questionné sur sa vie tourmentée, mais sans cesse interrompu par son épouse infirme, le romancier B. que campe *Envoyé spécial* ne révèle rien d'intéressant ; le lendemain seulement, après une scène dramatique, il avoue à l'enquêteur ses écarts conjugaux répétés, l'indulgence de sa femme et l'irrémissible besoin qu'il a d'elle pour pouvoir écrire. Ces deux dernières nouvelles, notons-le, recourent au procédé du récit enchâssé : Angelo s'improvise conférencier pour la famille qui l'héberge, et l'écoute de la jeune Gilberte se fait bientôt amoureuse ; quant à l'interview du romancier B., elle est relatée à un narrateur curieux par celui qui en fut l'acteur autrefois. Autre personnage d'orateur captivant, la patronne de la parfumerie *L'Archipel*, diserte en anecdotes parisiennes qui égaient un peu, pour ses auditeurs, la grisaille de l'Occupation. Mais le procédé est aussi utilisé, de façon plus retorse, dans *Rixensart !*, où une dame d'allure séduisante croit reconnaître dans le narrateur un ancien condisciple : loin de la détromper, il la conforte dans son erreur et empoche sa carte de visite. Le lendemain, toutefois, il lui envoie une lettre où il relate

une anecdote historique d'usurpation d'identité. Le sens de la manœuvre est donc triple : avouer sa « goujaterie », tâcher de se faire pardonner, et surtout obtenir un rendez-vous... Bref, le récit enchâssé n'est pas un simple artifice narratif : monnaie d'échange ou présent désintéressé, qu'il reflète ou non le passé personnel du conteur, il occupe une place tacticienne dans la vaste et complexe transaction que constitue la vie des humains.

Comme *Torquato* et *Dévoration*, *Passé simple* (titre ô combien malicieux) fait une place éminente à l'évocation impressionniste des paysages. De nombreuses notations visuelles accompagnent le récit, le colorent, lui donnent son épaisseur imaginaire, élargissant l'événementiel jusqu'au poétique. Ici, c'est une ancienne gare dont seule subsiste la « décalcomanie » de la façade ; plus loin, un rêve éveillé où le héros voit sa mère « petite fille, assise, il y a un siècle, sur sa tombe future » ; ailleurs, l'auberge de jeunesse dans un voilier amarré à un quai tranquille sous les tilleuls. *La route circulaire* porte à son acmé ce pouvoir évocateur et affectif de l'image, avec les paysages qui renvoient le voyageur au bonheur perdu, c'est-à-dire à une autre réalité. Les sites sauvages et minéraux de l'Islande en tirent un statut étrangement virtuel : ils furent naguère regardés ensemble, et cette conjonction passée résonne encore en eux. « Enfin, il pleure. Sans doute à cause de ce bleu qu'elle aimait. »

André **SEMPoux**, *Passé simple*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014, 63 p., 8 €



## La bride sur le cou

Jeannine Paque

Corinne Hoex s'est abandonnée à la fantaisie la plus totale dans ces *Décollations* hilarantes : poème, pochade, exercice de style et de haute voltige. Invention à multiples voix, de toute évidence, cet opus atypique exhibe une maîtrise réjouissante de la langue et des jeux lexico-sémantiques qu'elle permet à qui la connaît et la manipule à plaisir comme cette auteure. S'abandonner, dans son cas, n'est qu'une métaphore de plus pour tenter de caractériser sa démarche dans ce recueil très organisé d'une courte centaine de variations sur un thème unique. C'est bien de *perdre la tête* qu'il s'agit dans ces *décollations* diverses. Voilà une expression toute faite que Corinne Hoex prend au mot, d'où le titre de son texte. De même qu'elle

va inventorier toutes les occurrences du terme dans toutes sortes de contextes, les énonçant en séries lexicales ou, pour varier les plaisirs, en jouant sur les variations sémantiques d'un même lexème selon différents emplois, différents niveaux de langue, différents registres sociaux et poétiques. L'auteure relève aussi les dérives amusantes qu'entraîne *ce cou coupé*, de haut lignage, bride sur le cou, bien sûr. Soient la longue histoire des décapités les plus fameux et le cortège animé des céphalophores connus : infortune ou béatitude. Ne boudons pas notre plaisir à cette lecture. Corinne a le don des listes et grâce à une documentation étonnante peut nous énumérer tous les couvre-chefs que sans tête on ne portera pas, tous les plats auxquels on ne goûtera

plus et les privations de tous ordres. Mais aussi comptabiliser les avantages de ce nouvel état, ce que l'on gagne finalement en perdant la tête, du temps, par exemple, pour vivre. Pour mieux vivre, car l'esprit demeure, lui qui est chevillé au corps, selon elle. C'est donc à une jouissance de tous les sens qu'elle nous invite dans cette suite virtuose de têtes manquantes en paroles gourmandes. Elle nous apprend que le peintre Lucian Freud peint la tête de ses personnages en dernier lieu. Il l'ajoute, en quelque sorte. Elle, en revanche, la sublime en l'envoyant se promener dans les nuages.

Corinne **HOEX**, *Décollations*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2014, 90 p., 14 €

## Intimes solitudes

Francine Ghysen

*L'homme, peut-être* : un titre étrange, troublant, pour un livre qui ne l'est pas moins. Jacques Richard, dont le récit *Petit traître* est toujours présent dans notre mémoire, nous donne trente variations sur la solitude, présentées comme des nouvelles, mais qui ressemblent plutôt à de petits tableaux insolites, instants suspendus entre rêve et réalité, au bord du vertige, au seuil de l'inexplicable. Silhouette improbable d'un visiteur qui se mêle à un groupe, sans que personne ne l'ait vu entrer, raconte une histoire, toujours la même et toujours nouvelle, distillant un sourd malaise parmi ceux qui l'écoutent, et qui, soudain, n'est plus là. (*Histoire simple*)

Pas légers, dansants, d'une femme heureuse, que la robe tout juste achetée, le cœur en fête, transforme en « une magnifique flamme verte » qui pétille, virevolte sur les pavés gris, devant son compagnon, puis de plus en plus loin (« attends-moi s'il te plaît »), jusqu'à ce qu'il n'aperçoive plus qu'un bref éclat vert. (*Dans la ville*)  
L'énigmatique photographie d'un homme, qui a toujours fait partie du décor familial, immuablement posée sur la cheminée dans son cadre d'argent, sans que l'on sache exactement qui elle représente, mais qui, un jour, mystérieusement, prend vie. (*Le cadre en argent noirci*)

Le désarroi du lecteur passionné, qui n'a jamais séparé les livres de la vie, et découvre qu'ils ont perdu leur magie, leur pouvoir, leur sens même. Sous ses yeux incrédules, les textes se désagrègent, leurs lignes mortes tombent en poussière. Quelques mots « lançaient encore un son, une couleur, splendide et inutile comme une colonne ancienne dressée dans le ciel nu. » (*Vestiges*)  
*L'homme, peut-être* est sous-titré *et autres illusions*. Ou désillusions ? Qui, le livre refermé, rôdent encore...

Jacques **RICHARD**, *L'homme, peut-être*, Léchelle, Zellige, 2014, coll. « Vents du Nord », 152 p., 16,50 €



## Circuit ouvert

Frédéric Saenen

On ne lâche pas facilement un roman de Charly Delwart. Bien sûr, il faut se faire à cette langue peu commune, d'un tranchant qui oscille entre hachoir et scalpel. Mais une fois installé dans une oralité qui n'a rien d'une esbroufe ludique ni gratuite, qui se révèle voix intérieure, petite musique, le lecteur se trouve fermement engagé sur les rails d'un authentique style, pour un voyage qui va le mener loin. En somme, jusqu'à un aboutissement qui ressemble à s'y méprendre au point de départ ! Pourtant, quelque chose a bel et bien changé, du point A au point B. Inutile de chercher les sept erreurs dans le paysage ou les physionomies ; c'est *en dedans* du texte et de la conscience que cela a bougé, et *en simultanéité*.

À maints égards, le premier opus de Delwart, *Circuit*, constitue une expérience aussi déconcertante qu'elliptique. Dans cette fable noire, menée à un rythme obsédant, sur notre société de l'événementiel et de l'information en flux continu, le sens se dessine au fil d'une gradation subtile, et les nombreux leitmotifs qui l'émaillent confèrent à la prose un pouvoir quasi hypnotique. Aucun ressassement nau-séeux comme on en rencontre dans maints avatars du Nouveau Roman, mais un emballement qui correspond à la fuite en avant du protagoniste.

Parlons-en, de ce Darius Brissen. Un type sans traits physiques précis (mais Delwart n'a-t-il pas aussi signé *L'homme de profil même de face* ?) ni épaisseur, malgré son prénom de conquérant antique. Un parfait anti-héros

dont l'exploit initial consiste à démissionner de la boîte où il fonctionne depuis trop longtemps à son goût. En route vers... quelque chose qui reste à définir. La vacance totale où il se trouve plongé reconfigure en tout cas de fond en comble la personnalité de Darius. Elle lui permet d'entrevoir les possibles d'une autre existence, choisie celle-là, et auto-poétique. Voilà sans doute pourquoi, à l'occasion d'une conférence sur le conflit irakien donnée au siège de l'agence de presse Focus, notre désoccupé en attente de destin pénètre dans un local à l'abandon, le bureau 144, et l'investit d'autor. « Il y a des portes que l'on n'avait pas vues qui sont finalement plus essentielles que celles qu'on avait franchies auparavant. » Une charmante secrétaire, le confondant avec un nouvel engagé, entérine sans le savoir la démarche de l'imposteur. Et le système Darius se met en branle. Quelques repérages erratiques, de vagues discussions avec des collègues interchangeables près de la machine à café et une observation attentive du travail mené par ces fourmis proactives, suffisent à persuader Darius qu'il est à sa place. Il lui est enfin loisible de mener, comme il l'entend, « une activité intégrée mais autonome » au sein d'une structure pour devenir « un lui-même plus juste ». Le premier grain de sel qu'il introduit dans la rubrique des faits divers aura les dimensions d'une pseudo-valise contenant des archives inédites d'Elvis. Un mensonge vénial, passé d'ailleurs inaperçu. Puis les bobards se font plus élaborés, voire exponentiels, ce qui contraint Darius à commanditer, auprès

de marginaux stipendiés, l'exécution de ses « créations » afin qu'elles restent crédibles. Darius, formant à lui seul un groupuscule, se mue dès lors en activiste *a posteriori*, pratiquant un terrorisme démocratique, sans victimes collatérales, mais censé s'adresser à tous les Darius qui s'ignorent. Jusqu'à ce que le vrai comme le faux volent en éclats.

L'idée de scénarios éthiques vus comme moteurs de changement effectif du monde rappelleront peut-être l'imaginaire d'un Antoine Bello. À la nuance près qu'ici, il y a le style en plus, qui adhère aux moindres gestes et initiatives du personnage, et contribue à mailler la toile narrative. Aussi froide qu'elle puisse apparaître de prime abord, la prose de Delwart est organique. Rien d'artificiel dans l'allure de ses phrases, dont même les plus rêches conservent un naturel d'une redoutable efficacité. Une cohérence du propos doublée d'une cohésion formelle que l'on retrouvera dans le très ambitieux *Citoyen Park*, en 2012. Alors, la fin, est-ce le début ? Le circuit est-il clos, l'anneau scellé ? Ce serait oublier la subversion suprême de l'écrivain, affirmant sa liberté avec finesse : d'itérations en redites, il suggère que l'éternel retour existe, certes, mais nécessairement retouché en chacune de ses résurgences. Là réside en fait la cruelle magie du temps qui passe. Delwart : un éclaircisseur autant qu'un inquieteur.

Charly DELWART, *Circuit*, postface d'Isabelle Ost, Bruxelles, Espace Nord, 350 p., 9 €



## La poésie au fil des jours

Francine Ghysen

« Une proposition d'amour » : c'est par ces mots que Colette Nys-Mazure présente, dans sa préface, l'anthologie de notre poésie francophone *Piqués des vers ! 300 coups de cœur poétiques*, publiée en 2010 dans la collection « Espace Nord » dont elle marquait le trois centième numéro, et qui reparait ce printemps, revue et corrigée.

Trois cents « coups de cœur » d'un groupe de lecteurs passionnés, se réclamant d'un double critère, la qualité et l'accessibilité. Animés par le désir de faire chanter, palpiter la poésie au cœur de la vie quotidienne, de partager leurs goûts, leurs émotions avec un large public, parfois réticent, enclin à penser la poésie distante, voire hermétique, confinée dans une tour d'ivoire.

Colette Nys-Mazure a l'heureuse idée d'évoquer l'attachant film italien *Le facteur*, qui contait la découverte bouleversante de la poésie par le jeune Mario, chargé d'apporter son courrier à Pablo Neruda, qui, à travers l'amitié nouée entre eux, s'ouvrait à un monde dont il ne soupçonnait pas la présence, à portée de regard, d'attention, de sensibilité. Une histoire vraie, variation du « tout est possible », qui défie intrépidement le scepticisme frileux.

Point d'anthologie qui fasse l'unanimité. Un bref préambule devance certaines critiques. Pour faire entendre des voix récentes, cette réédition a été du même coup – chiffre de 300 oblige ! – quelque peu élargie. Par ailleurs, en raison de « la charge des droits d'édition », des figures majeures n'ont pas l'importance requise. On sera plus ou moins convaincu par le premier argument, d'autant que le choix parmi

les poètes contemporains laisse perplexe, certains noms, pourtant reconnus, manquant à l'appel.

D'un autre côté, on perçoit mal ce qu'apportent à l'aura de beaux écrivains, aimés et admirés, telle Marie Gevers, des vers simplement charmants.

Reste que les « coups de cœur » échappent par essence à la logique et se passent allégrement de justification ! Au demeurant, il ne s'agit pas ici d'un palmarès. Et chacun cueillera, au détour des pages, plaisir, surprise, émoi ; retrouvera des musiques, des images qui n'attendaient que d'être réveillées.

En avant-goût de ce vaste panorama, qui s'étend de Verhaeren (1855) à Maxime Coton (1986), nous proposons, à notre tour, un petit florilège.

« Et puis, enfin, un midi et à jeun,  
La pensée se fend et s'ouvre »  
(Jean de Boschère)

« Ma sœur aînée, Mélancolie,  
Pourquoi m'avez-vous tant aimé ?  
Somme faite de notre vie,  
J'ai songé trop, et vous pleuré »  
(Max Elskamp)

« Si je meurs, dites-vous que c'est par habitude... »

Prise dans chaque mot que je n'ai pu garder.  
Si je meurs, dites-vous que c'est par lassitude... »

Le feu se couche ainsi sur ce qu'il a brûlé. »  
(Andrée Sodenkamp)

« Voulez-vous bien me recueillir / pour une nuit / le temps de recharger / soigneusement / mes armes / celles de la colère de la révolte et de l'amour »  
(Achille Chavée)

« La poésie, elle la passante inouïe  
que je prie en silence de réchauffer ma vie. »  
(André Schmitz)

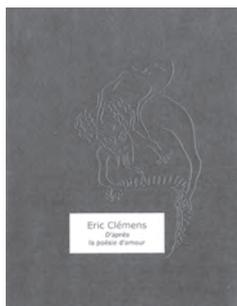
« Tu ne me connais pas encor. Je suis capable  
D'ouvrir des portes verrouillées depuis mille ans,  
De rallumer les feux d'étoiles presque mortes. »  
(Liliane Wouters)

« Brûler l'arrière-pays du poème. À feu vif.  
Qu'il ne reste qu'un tracé net déjà rétracté vers une autre saison. »  
(Jean-Marie Corbusier)

« Je vis très en dessous  
du seuil de poésie,  
je fais le tour du vide  
en me donnant la main,  
je n'arrive nulle part  
pour n'être pas parti »  
(Karel Logist)

« On a commencé de mourir  
au commencement d'aimer  
ce qui nous fonde nous achève »  
(Véronique Daine)

*Piqués des vers ! 300 coups de cœur poétiques*,  
sous la direction de Colette **NYS-MAZURE** et  
Christian **LIBENS**, Bruxelles, Espace Nord,  
2014, 416 p., 13 €



## Du chant, des chansons et des apparitions d'amour

Vincent Tholomé

La collection « Xylophage », à L'Âne qui butine se spécialise décidément dans les textes et auteurs singuliers, les francs-tireurs littéraires. Après Jérôme Bertin, Antoine Boute, Charles Pennequin et d'autres, voilà qu'elle nous propose un Éric Clémens pas piqué des vers !

Clémens est quelqu'un comme vous et moi : il rencontre, tombe en pâmoison, suit ses élans et désirs, se laisse guider par « le plaisir sensuel et mental » qui, selon ses mots, rayonne directement en celle, jeune nana, ou autre, qui le suscite, le pénètre « par le reflet de son beau visage ». Au fond, on pourrait lire *D'après la poésie d'amour* comme une tentative de redire cet élan, cette chose qui nous pousse parfois, irrésistiblement et de façon fascinante, vers un autre corps, une autre lumière. Avec tous les chamboulements, troubles, dérives, doutes, menaces et dépit, tourments et tiraillements que cela entraîne.

Mais s'il nous parle de ces désirs-là, de ces errances, Clémens n'écrit pas, ne « dit » pas, comme tout le monde.

Éric Clémens est philosophe. Poète. A fait partie de l'aventure TXT, avec entre autres Jean-Pierre Verheggen et Christian Prigent. Pour concevoir ce qu'est écrire, Clémens part d'un constat : dès avant notre naissance, nous baignons dans de la langue. Des grappes de mots, langages tout faits, nous enveloppent. Pour ce qui est de la « poésie d'amour », des chansons, rengaines, comptines, images toutes faites de fusion, attentes, désillusions, nous peuplent, tournent dans nos têtes et s'imposent à nous avant même d'avoir écrit un seul mot.

Comment dès lors écrire l'élan singulier qui nous porte vers l'autre si l'on se borne à répéter mille et mille fois ces ritournelles connues et archiconnues ?

*D'après la poésie d'amour* a cette ambition-là, énorme, démesurée : traverser ces langages tout faits et moisissés, écrire depuis un autre côté de ces mots et images trop attendus.

L'écriture de Clémens est précise. Économe. Savante. Elle dévide devant nous un fil en plusieurs « chants », « mé-chant », « de sans chanté ». Elle défile en rythmes, truffée de jeux de langues, de références : *et c'est reparti le cycle les détours les tourments tout autour le vide le vortex l'œil du si clown le pas dernier mot oh pas la mort trop facile encore moins de soi non non pas même la fin du monde ou l'extinction de l'univers l'intégrale désintégration non pas pas le néant mais le non oui le non [...]*.

Mais lire Clémens ce n'est pas que suivre un long fleuve de mots s'enchaînant l'un à l'autre. C'est tout le contraire même. Clémens écrit par éclats. Sa traversée des images et des langages cuits est aussi une traversée des genres : un coup de slam par ci, un coup de comptine par là, un coup de vers « savants » (la partie « en quarantaine » en vers rimés est excellente), un coup de vers de « mirliton ». Ou de questionnement philosophique. Ou de dialogue théâtral.

J'imagine que toute cette « fatrasie », comme on disait jadis, doit désarçonner plus d'un lecteur, plus d'une lectrice. Je crois que Clémens le sait et s'en fiche complètement ! Compte, pour lui, sa fidélité à cette conception radicale

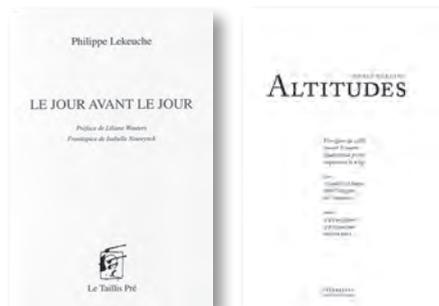
de l'écriture. La nécessité aussi de ne pas tomber dans le piège de créer, à force de vouloir aller « par delà », un nouveau « modèle », un langage « mécanique » se reproduisant à l'infini. L'écriture de Clémens est ce qu'elle est, diverse, rythmée, inattendue, par souci, grand souci, de ne pas se duper elle-même. Du coup, Clémens a toujours cette élégance : par delà le sérieux – grand sérieux – de l'affaire, exercer vis-à-vis de soi l'ironie, la moquerie, la plus grande dérision.

Cela donne aussi de superbes passages. Très émouvants. Me restera personnellement en mémoire, au « chant 2 », l'apparition, l'irruption d'un corps timide et lumineux, prenant vie et sens à mesure qu'il prend la parole : *Ou / je te vois / en corps de voix / deux corps deux voix deux corps / l'un volubile timide et rit / l'autre criant poignant et piratant [...] Sursaut passage du souffle chair / sa langue prise à la gorge de son engorgement / dans la diction scandée 'clamée crachée 'scrimée calmée / courtes haltes de coupes [...]*.

Splendide chant d'amour tout entier consacré à elle, la femme inattendue qui surgit et qui aimante.

---

Éric CLÉMENS, *D'après la poésie d'amour*, Mouscron, L'Âne qui butine, 2014, 129 p., 22 €



## Le combat du poète

Francine Ghysen

Comme Jean Tordeur, « grand détecteur de poésie, sourcier parmi les sourciers », Liliane Wouters a reconnu d'emblée en Philippe Lekeuche une voix libre, authentique. Un ton personnel.

Attentive depuis près de trente ans à sa démarche poétique, qu'elle place dans la lignée d'Hölderlin, à son chemin qui s'ouvrirait par *Le chant du destin* (Cadex Éditions, 1987), elle préface aujourd'hui son dernier recueil, *Le jour avant le jour*, dont elle salue l'équilibre tendu, l'accent de vérité, et surtout le courage du combat spirituel. Ce combat du poète pour atteindre, faire jaillir la poésie du creux de la vie profonde, celle du « jour d'avant le

jour, d'avant le commencement du monde ». Nous le suivons, entre ombres et lumière.

D'une méditation sur le visage de Virginia Woolf où il pressent « les séparations inouïes d'où naissent les livres » à l'espérance, la grâce qui veillent sous les affres du doute, au cœur de la nuit, quand la poésie se dérobe, que « Tout devient prose ». Car « Le poète aussi / Naît de sa faillite. » Et « seul le poème / Traverse le mur ».

De « l'éclat noir du désir » à l'interrogation déchirante :

« Si revient l'apaisement, le calme, est-ce ma fin ?

Si je guéris de l'existence où donc irai-je ? »

De la nostalgie de l'enfance, ces images chaotiques, d'une fraîcheur intacte, couleur d'été et de vacances, qui scintillent dans la mémoire et gardent vive la lumineuse innocence de ce temps-là : « Comme si tout drame était absent, seule une joie, bonheur d'être là » à la vibrante certitude :

« Poésie, ô mon seul vocable  
Seul mot où je puis être  
Habiter, y puiser mon être »

Philippe **LEKEUCHE**, *Le jour avant le jour*, Châtelaineau, Le Taillis Pré, 2013, 100 p., 10 €

## Dans les hautes cimes

Vincent Tholomé

Un écrivain est quelqu'un qui y est allé, disait William Burroughs. Où ça ? Sur le terrain, pardi ! Un écrivain : personne qui fait corps avec ce dont elle parle.

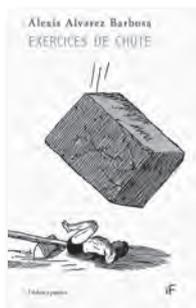
Pierre Warrant est un poète de cette trempe. *Altitudes*, son premier recueil, se lit comme un journal, carnet de bord d'une expédition jusqu'à l'Everest. Journal qui dit magistralement l'expérience du dépouillement. Les sensations, états d'esprit, qui naissent là-haut, quand les corps se confrontent à la roche, au vent, au manque d'oxygène. Ces poèmes, réduits comme il se doit à l'essentiel, à quelques vers sur la page, réussissent un tour de force : dire tout le concret de cette expérience et nous faire sentir son poids. Son impact intime et spirituel.

Si on y est sensible, on le sait : se frotter aux éléments, à la terre brute, c'est laisser au vestiaire les scories. Les surplus de pensées. Les surcroûts d'informations. Écrans ou paravents qui distraient. Blablas humains qui nous tiennent éloignés du seul fait d'importance : nous sommes nés sur un caillou immense. Énigmes dans une énigme qui nous dépasse. Là-haut, une seule chose à faire : mesurer l'énigme. « S'irriguer au reflet / écouter la source / s'habiller de pierre / emprunter la neige ». Être à l'affût des impacts considérables d'un « bruissement qui respire / caresse la terre ». Donner aux herbes fraîches, aux écorces, aux rayons du soleil, toute la place. Les laisser creuser en soi un chemin. Arriver

ainsi à s'apaiser. Laisser ses yeux « s'embraser », « recueillir » peu à peu l'« invisible présence » du monde.

*Altitudes* dessine ainsi une trajectoire. Commencée à hauteur de nos vies encombrées, à 50 m d'altitude. À Bruxelles. Se poursuivant jusqu'aux hautes cimes, jusqu'à la légèreté. De retour à la maison, une question lancinante : avec le temps, que restera-t-il de l'expérience ? Des poèmes sans doute. La parole d'un homme. De petites pierres dans la marée des jours.

Pierre **WARRANT**, *Altitudes*, Bruxelles, Éditions Tétrasyre, coll. « Lyre sans bornes », 2013, 75 p., 16 €



## Poésie rock and roll

Mélanie Godin

Les « exercices de chute » sont une succession de courts poèmes décalés, délurés, désabusés avec des fragments de prose poétique tout aussi allumés. Le poète se fait plaisir, il ose tout, ou presque. Il s'oppose clairement à une poésie trop « classique » et ce qu'elle déclenche : « attention / vous lisez / de la poésie / vos paupières / sont lourdes / les mots / sont / soporifiques / mais vous êtes / soporifiques ». Désenchanté, il s'interroge sur le sens de la vie quotidienne avec un penchant affirmé pour le nihilisme. Il bouscule le lecteur, les mots choisis étant souvent triviaux. C'est une poésie de la contradiction, l'auteur oscillant sans cesse entre des moments plus

profonds : « je passe souvent tout près du langage » et un cynisme drôle et cinglant « mes yeux / ne regardent / que moi / mes limites / mes lunettes ». Sa langue peut être méchante « viens / on sera / juste toi / et moi / et tous les voyeurs / assis dans le sofa ». Mais, ses textes sont aussi fragiles, délicats, blessés « N'oublie pas que les rêves, pour la plupart, finissent par éclater tout doucement, comme des cochenilles sous le pouce ». Sans vernis, le monde du poète n'est ni beau ni gentil. Il n'est pas lisse. Il n'est pas doux. Il s'écaille et il l'écrit : « Je me suis levé pour frapper le mur et qu'en sortent les lézards ». L'écriture d'Alexis Alvarez Barbosa, c'est un ton singulier, des mots justes

et percutants à la lecture. Des mots glauques qui secouent. Qui font mal. C'est rock and roll, ça sonne. Ça choque. Ça rentre dans la tête. C'est un auteur avec une vraie sensibilité, et c'est son premier livre. Apprêtez-vous à avoir le vertige. Au creux de la noirceur, il y a cette question sans réponse et qui appelle, peut-être, d'autres textes à venir : « Qui décrit des cercles / au-dessus de nos têtes ? »

Alexis **ALVAREZ BARBOSA**, *Exercices de chute*, L'arbre à paroles, Amay, 2014, 85 p., 10 €

## L'anatomie de l'Atomium

Primaëlle Verteneuil

Si l'on a beaucoup représenté l'Atomium sur des cartes postales comme sur des t-shirts, on n'en a rarement fait l'objet de poèmes. Aujourd'hui, c'est chose faite avec ce texte, intitulé *Atomium* et paru aux éditions de l'Atelier de l'agneau. Son auteure, Constance Chlore, y évoque le symbole de la nation belge, et donc l'Exposition universelle de 1958, dans divers fragments poétiques, principalement nourris de sources historiques. Le résultat est plutôt surprenant et à la hauteur du sujet choisi. Divisé en trois parties, ce recueil présente une certaine cohérence formelle, qu'une première lecture ne rend pas forcément évidente, tronquée notamment par l'exploitation de ces « faux poèmes » qui encadrent les écrits plus personnels : « durant l'exposition

et sur le site / Nombre d'accouchements : 8 / Nombre de malades : 31 000 / Nombre de morts : 5 / Nombre d'enfants perdus : 200 / Nombre de suicides ratés : 27 / Et plus de 42 millions de visiteurs / » Si ces fragments antipoétiques sont présents dans le recueil, ils ne forment pas son objet principal, à l'inverse des souvenirs de la poétesse : « Je me souviens : Les Boules de l'Atomium, je les ai quasiment vues sortir de terre Mes parents habitaient en face Par nos fenêtres, je voyais passer les tuyaux sur de gros camions Durant les travaux il y avait beaucoup d'accidents, des ouvriers tombaient, mouraient : on entendait filer les gyrophares Toutes ces ambulances ». On le constate : la poésie de Constance Chlore est principalement narrative,

elle raconte plutôt qu'elle ne décrit. Elle exploite l'Atomium pour en faire un lieu, celui du souvenir et de la création artistique. Dans sa forme, la poésie de Constance Chlore est principalement prosaïque trouvant son rythme dans l'exploitation toute personnelle de la majuscule. Avec *Atomium*, Constance Chlore réussit un étrange pari : celui de parler d'elle en parlant d'autre chose. Elle développe ainsi une poésie non plus du quotidien comme le ferait un Francis Ponge mais une poésie de l'histoire, personnelle et commune. Une belle découverte !

Constance **CHLORE**, *Atomium*, Saint-Quentin-de-Caplong, Atelier de l'agneau éditeur, 69 p., 15 €



## Jofroi se livre

Primaëlle Vertenoeil

« Je n'ai de carte d'identité que citoyen, que citoyen de l'univers, et s'il faut être de quelque part, ça m'indiffère mais je choisis ce coin de terre, ces entrelacs de murs de pierre, ce cul-de-sac où j'ai hier posé mon sac Cabiac sur terre... » Ces paroles, ces mots, ce sont ceux de Jofroi, une figure atypique du paysage artistique belge. Il publie aux éditions du Soleil, *De champs la rivière à Cabiac sur terre*, une belle somme biographique, regroupant dans un livre « grand format » l'intégrale de ses textes de 1970 à 2013. Ce sont, rassemblés dans cet imposant livre, pas moins de deux cents chansons, histoires, contes, monologues, accompagnés d'anecdotes, de notes biographiques et de photos.

De prime abord, à la lecture de ce texte, on est surpris par la diversité des thématiques présentes dans l'œuvre poétique. Si la vie et ses aléas occupent une place principale, on trouve également des références à l'actualité, celle d'hier et d'aujourd'hui. Et certains textes ne sont pas non plus sans rappeler une certaine forme de « surréalisme à la belge », notamment dans les jeux sonores qu'ils proposent. C'est donc un recueil très riche et varié que nous proposent les éditions du Soleil et dont on peut repérer un double intérêt. Pour « les plus de vingt ans », cette monographie exhaustive est une manne à souvenirs, extrêmement complète et détaillée, une plongée vers un passé collectif pas si lointain que cela. Pour

d'autres, c'est une immersion dans un univers totalement surprenant qui commence à Ath, en 1949 et qui se terminerait – mais la route est encore longue – quelque part dans la campagne de Cabiac.

On notera également le beau travail éditorial dont le livre a été l'objet, aussi bien dans sa mise en page très soignée que dans l'impression, en quadrichromie. *De champs la rivière à Cabiac sur terre* est un recueil dont il faut lire quelques poèmes ou chansons, le temps que le feu d'hiver s'éteigne...

**JOFROI**, *De champs la rivière à Cabiac sur terre*, Saint-Privat de Champclos, Éditions du Soleil, 2013, 278 p., 20 €

## Et les étourneaux s'envolent...

Primaëlle Vertenoeil

Figure féminine du théâtre contemporain, Céline Delbecq revient avec un dernier texte – toujours paru chez Lansman – *Seuls avec l'hiver*. La pièce met en scène les derniers instants de Carl-Hadrien De Jonghe, 65 ans, en phase terminale d'un cancer. Il est seul sur son lit, son langage n'est qu'une alternance de cris et de râles. Le récit se déroule au mois d'octobre, dans le salon de la famille, transformé en chambre d'hôpital. La fenêtre, qui donne sur l'extérieur, laisse entrapercevoir des milliers d'étourneaux. Son épouse, Sonia, est présente à ses côtés. La pièce est d'ailleurs composée principalement de son monologue, tantôt agressif, tantôt humoristique, ou mêlant les deux tons : « Et c'est ce

maudit lit que tu choisis pour finir notre histoire ! Tu auras encore réussi à découcher avant de partir ! Ça ne va pas se passer comme ça ! [...] Non, non, non, à partir d'aujourd'hui je vais dormir avec toi ! Je vais m'accrocher à ton CORPS, Carl, m'enrouler tes baxters et ta sonde urinaire autour des cuisses, je ne vais plus te lâcher d'une semelle ! »

Différents symboles apportent au récit une certaine densité : le puzzle que compose Sonia, les étourneaux, qui se multiplient près de la fenêtre jusqu'à disparaître en fin de récit et les trois spectres – Priscilla, Lucie et Germaine, respectivement la fille, la sœur et la mère de Carl-Hadrien – qui commentent les différents

faits de Sonia. Ce qui rend la pièce attrayante – même à la simple lecture –, c'est le balancement du récit entre deux mondes : celui des vivants et celui des morts, représenté par les trois urnes/spectres.

*Seuls avec l'hiver* est une pièce à la croisée de différents textes : le monologue, celui de Sonia ; le récit réaliste-fantaisiste. Le rythme est bien soutenu et le ton du texte, ce subtil mélange entre l'humour noir et l'empathie, rend l'ensemble très agréable.

Céline **DELBECQ**, *Seuls avec l'hiver*, Bruxelles, Lansman Éditeur et Rideau de Bruxelles, 2013, 52 p., 10 €



## « Hau Anpa o wicanhpi »

Émilie Gäbele

Madame Pimprenelle et Monsieur Sigismond forment un très très vieux couple. Par pudeur, leur âge n'est pas donné, mais on comprend que la centaine effleure leur peau. Depuis quelques temps, Madame Pimprenelle perd la mémoire. Son bon sens s'évapore peu à peu. Elle s'égaré dans un monde désordonné, dans un Ailleurs, dans un univers imaginaire où elle est la jeune Princesse Pimprenelle de Falbala. Le grand tiroir de l'oubli s'ouvre chaque jour un peu plus et tout s'y engouffre : elle ne reconnaît plus ses enfants et prend son mari pour un valet. Les souvenirs d'une vie entière disparaissent l'un après l'autre. Tout s'embrouille. Le langage se perd également. Monsieur Sigismond, en tendre époux, n'entend pas abandonner la partie si facilement. Comme l'apprentissage des langues favorise le bon fonctionnement de l'esprit et stimule la mémoire, il décide de lui apprendre le sioux. Il s'attelle à la tâche, mais Pimprenelle ne l'entend pas de la même oreille et ne prête aucune attention à ses leçons. Sigismond ne perd jamais patience et continue à mener un semblant de vie normale : faire les courses, préparer à manger, s'occuper de sa femme... Il entre dans ses jeux et accepte de se faire bien mal traiter quand elle le prend pour son valet. De cruels moments de lucidité ponctuent les journées de Madame Pimprenelle. En sortant de sa torpeur, elle ne se souvient de rien de cet Ailleurs où elle s'est perdue. Seul Sigismond reste un visage familier. Elle comprend que l'étau se resserre chaque jour un peu plus, que la mort viendra bientôt la cueillir. Mais après

tout, ne vaut-il pas mieux s'en aller ? Y a-t-il encore une raison de vivre quand on ne se souvient plus de son passé, du goût de l'eau, de son propre prénom, de sa langue maternelle ? Avec beaucoup de tendresse, de respect et de poésie, sans pour autant tomber dans le pathos, Stanislas Cotton nous parle d'un amour inconditionnel, des ravages de la vieillesse et de l'oubli. La mémoire s'effiloche et on ne peut lutter contre. La mécanique de l'esprit a des ratés, mais pas celle du cœur. « Le printemps C'est joli pour se parler d'amour. » Cette dévotion qui unit un couple, les sacrifices qu'un homme est prêt à accomplir pour ensoleiller le quotidien de sa moitié rappellent le récent film *Amour* de Michael Haneke. Quelle lutte entreprendre quand l'amour de sa vie tire peu à peu sa révérence ? Chaque jour, de nombreux couples vivent ce terrible quotidien. Des familles voient un être cher devenir un étranger. Des personnes se rendent compte de leur dégradation, avant de perdre pied dans un Ailleurs inaccessible de tous. En véritable conteur, Stanislas Cotton transporte ses personnages et ses lecteurs dans des univers fictionnels où les princesses attendent leur prince charmant, où l'imaginaire prend le pas sur la réalité. Le monde de l'enfance est constamment convoqué, par des comptines ou autres Petit Chaperon rouge, loup et sorcière. À croire qu'à force de vieillir, nous bouclons la boucle et nous retournons à l'âge de l'innocence. L'auteur fait appel à une langue amérindienne et son peuple « des sept feux », ce qui ouvre la voie aux esprits et aux rêves.

L'usage de cet idiome est un artifice dramatique qui stimule encore plus l'imaginaire du lecteur. Fidèle à son écriture poétique dépourvue de toute ponctuation, Stanislas Cotton use également de prénoms démodés et d'un vocabulaire quelques fois désuet. Assurément, un grand âge caractérise les protagonistes. Primé lors des Journées de Lyon des auteurs de théâtre, le texte est publié par les éditions Théâtrales. Ce concours français d'écriture dramatique, organisé depuis 1989, distribue des prix, publie les œuvres lauréates et les accompagne jusqu'à leur passage à la scène. Dans ce cadre, *La Princesse, l'Ailleurs et les Sioux* a été mis en espace à la médiathèque de Vaise, à Lyon en novembre 2013, par Christian Taponard. Notons que Stanislas Cotton reçoit ce prix pour la seconde fois de sa carrière, sa pièce *Everybody Wants to Leave Las Vegas* ayant été primée en 1999. Pour les plus curieux, l'édition est richement complétée par un petit guide de prononciation du sioux, une biographie de l'auteur, ainsi qu'un mot sur les Journées de Lyon et la liste des textes primés.

Stanislas COTTON, *La Princesse, l'Ailleurs et les Sioux*, Montreuil-sous-Bois, Éditions Théâtrales, 2013, 48 p., 11 €



## Le rendez-vous de la dernière chance

Émilie Gäbele

Un homme. Une femme. Une chambre d'hôtel. Qui sont-ils ? Pourquoi se retrouvent-ils dans ce lieu, l'ancre de l'adultère ? Il n'est pourtant pas question d'une rencontre extra-conjugale. Cette dernière est plus improbable, compliquée, futile, mais tout aussi intense que n'importe quelle autre. Un huis clos atypique où chacun exprime sa difficulté d'être au monde.

Dans la foule d'un bureau de poste, Jacques a posé la main sur celle d'Édith. Un mouvement anodin, un geste de solidarité, un besoin subit d'aider. La femme n'a opposé aucune résistance. Pourquoi a-t-il jeté son dévolu sur elle ? Deux êtres, en apparence heureux, mais en vérité profondément désespérés, joignent

leur solitude, s'épanchent un court instant avant que l'anonymat ne les rattrape. Les naufrages passés vont-ils faire place à un nouveau départ ?

Jean Louvet, l'un des plus grands dramaturges belges, décrit avec finesse ce rapport à l'Autre et ce besoin profond de contact humain. Cette mystérieuse rencontre lui permet d'évoquer l'isolement dans lequel la ville, énorme fourmilière, plonge chaque individu. Dans cette humanité en perdition, les êtres recherchent inexorablement un semblant de lien social. La modernité a détruit les espaces sociaux et entraîné la perte de tous les repères. La solitude avale tout sur son passage. On vit, on tombe, on se relève continuellement. Cette

courte pièce nous parle du vide de l'existence, du manque, d'un désert relationnel. On aurait aimé partager plus longuement le destin et le désarroi de ces personnages, mais il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Roi de l'ellipse, l'auteur suggère avant tout. Les mots deviennent presque inutiles et font place aux silences qui en disent long. La pièce a été créée en novembre 2013 au Rideau de Bruxelles, dans une mise en scène de Frédéric Dussenne.

Jean LOUVET, *Comme un secret inavoué*, Manage, Lansman Éditeur, 2013, 36 p., 9 €

## L'idéaliste confronté à la réalité

Émilie Gäbele

Sur la rive d'un lac du New Jersey, un vagabond rencontre Albert Einstein. Après quelques moqueries bon enfant, les deux hommes s'apprivoisent. Une amitié voit le jour entre ces deux hommes que tout sépare, si ce n'est un humour à toute épreuve. L'un est un pacifiste militant, l'autre pense que la guerre est un mal nécessaire. Le vagabond, dont le fils est mort au combat en 1918, a beaucoup d'estime pour les soldats. Einstein, quant à lui, ne voit pas la guerre comme un moyen de résoudre les conflits.

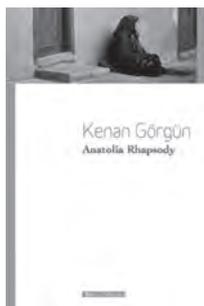
Nous sommes en 1934, les nazis sont depuis peu au pouvoir. Einstein a fui ce régime de la terreur et s'est réfugié aux États-Unis. Ses opinions politiques amènent les Américains à se

méfier de lui. Ils voient en lui un Rouge... ou peut-être est-il un traître ? Un agent du FBI ordonne au vagabond de rapporter les dires du savant. Va-t-il trahir son ami ? La Seconde Guerre mondiale éclate. Einstein est face à un dilemme. De sa célèbre équation va naître la bombe nucléaire. Il faut arrêter les Allemands et armer les Américains en premier. La paix n'est plus possible. Doit-il trahir ses propres convictions pour sauver l'humanité ?

À l'aide de généreuses descriptions, Eric-Emmanuel Schmitt nous dresse le portrait d'un homme torturé. À quelles fins doit servir la science ? Les avancées technologiques nous rapprochent-elles inéluctablement de l'apocalypse ?

Tout un pan de l'Histoire est retracé. On perçoit le travail de recherche de l'auteur, amoureux du mot juste et de l'exactitude des faits. Nous voyageons de l'arrivée au pouvoir d'Hitler aux débuts de la Guerre froide. L'écriture théâtrale, assez romanesque, donne des indications très précises sur la scénographie qui se décline entre ambiance de fin d'après-midi, voûte céleste et imagerie de guerre. La pièce a été créée au Théâtre Rive-Gauche le 30 janvier 2014, dans une mise en scène de Steve Suissa, avec Francis Huster et Jean-Claude Dreyfus.

Éric-Emmanuel SCHMITT, *La trahison d'Einstein*, Paris, Albin Michel, 2014, 162 p., 12 €



## Rhapsodie pour les « travailleurs invités » de Turquie

Alain Delaunois

Romancier, scénariste pour des séries télé, réalisateur d'un court-métrage (*Yadel*, 2011), Kenan Görgün a plus d'une corde à son arc. Entre autres publications de théâtre, nouvelles, ou poésies, ce jeune Belgo-Turc, né à Gand en 1977, avait notamment publié en 2007, chez Fayard, *Fosse commune* : un polar halluciné et inquiétant où un jeune cocaïnomanne déroulait son « bad trip » spatio-temporel, entre 1961 et 2016, dans une cité perdue des États-Unis. Remarqué aussi bien en France que chez nous (relire le compte-rendu de Laurence Ghigny dans *Le Carnet et les Instants* n° 148), l'ouvrage s'était retrouvé sélectionné pour le prix Rossel. Avec *Anatolia Rhapsody*, Kenan Görgün entame une trilogie qui tient à la fois de la quête identitaire personnelle et de la chronique collective sur l'immigration turque en Belgique. Un ouvrage qui tombe à pic, alors que diverses manifestations commémorent dans notre pays le cinquantenaire des deux accords signés, en 1964, par le gouvernement belge avec les gouvernements turc et marocain. Accords qui, comme dans d'autres pays européens (Allemagne, Pays-Bas, France, Angleterre...), ouvraient les portes du royaume à plusieurs dizaines de milliers de « travailleurs invités », que l'on allait retrouver essentiellement dans les exploitations industrielles belges, charbonnages ou sidérurgie. Ce recrutement de masse, pour des travaux durs et lourds, généralement mal rémunérés, laissant de sérieuses séquelles sur la santé, allait de pair avec une forme de ghettoïsation des populations étrangères, souvent confinées

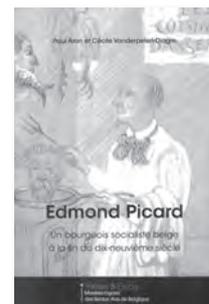
dans les quartiers les plus défavorisés de nos villes. Ces « travailleurs invités seront nos pères et nos mères », écrit Kenan Görgün. « Vos petites mains dociles, vos ouvriers, vos nettoyeuses, puis vos bouchers, vos épiciers, vos voisins, parfois vos amis. [...] Nous autres, enfants de cet exil, avons autant hérité de nos parents que de vous, nos concitoyens belges, français, hollandais, allemands. Et en même temps de quelque chose que ni nos parents ni vous n'avez connu. » C'est cette zone incertaine, fuyante, constituée de manière indéfinissable à partir des langues (le turc, le néerlandais, le français), des cultures turque et européennes, et des coutumes ancestrales, parfois très violemment enracinées dans le patriarcat rural d'Anatolie, et répétées à Molenbeek ou Anderlecht, qu'explore, avec autant de sensibilité que de lucidité, Kenan Görgün.

Chronique de l'immigration turque depuis les années 1960, et l'arrivée du père en Belgique, mais aussi recherche identitaire. L'enfant qui voit le jour dans une clinique de Gand reçoit dès ses premiers instants hors du ventre maternel un prénom qui est celui de son frère aîné, mort en bas âge : Kenan. Un acte manqué de la mère qui, en l'absence du père, n'a pas pu/su donner au nouveau-né le prénom choisi par son mari : Özgür. Fureur du père, désarroi de la mère qui ne connaît pas le français et ne peut réparer son erreur à temps, la vie de Kenan/Özgür commence donc déjà sous le signe du dédoublement, avec ces deux prénoms également utilisés, selon les groupes ou les circonstances familiales... Görgün a d'ail-

leurs fait de ce début de vie chahuté le nœud de son court-métrage *Yadel*, où un jeune homme se trouve fort embarrassé par l'omniprésence de son frère mort, qui portait le même prénom que lui. Rien d'étonnant si la mémoire de l'enfant est encombrée d'histoires d'hôpitaux, où le conduisent régulièrement malaises et maladies, et où il éprouve de manière répétée le sentiment si désespérant de l'abandon. « Je crois bien, confie-t-il aujourd'hui, qu'il se trouve un hôpital dans à peu près tout ce que j'ai écrit à ce jour. »

Observations, constatations, anecdotes, l'écrivain qu'est devenu Kenan Görgün les enchaîne les unes aux autres, retraçant à la fois son parcours personnel, celui de ses frères et cousins, mais aussi celui de la génération précédente : comment vécurent ces hommes d'Anatolie, entre tradition et modernité, découvrant un monde qui était aux antipodes de celui qu'ils avaient quitté ? Entre le Turc d'ici et de là-bas, s'étend un « no man's land », et aussi bien les parents que leurs enfants en sont venus « à chérir une *idée* de la Turquie plus que la Turquie elle-même ». Voici un livre qui non seulement vient pour l'auteur à son heure, mais qui, aussi, apportera un éclairage, à la fois bienveillant et sans concessions, à beaucoup de ses lecteurs.

Kenan GÖRGÜN, *Anatolia Rhapsody*,  
La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs,  
160 p., 17,90 €



## Edmond Picard, un bourgeois socialiste et antisémite en son temps

Alain Delaunois

Comme lecteur, il est des livres dont on apprécie la lecture, au point d'en sortir bouleversé. D'autres qui nous ont rebuté, et beaucoup d'autres encore qui au final nous indiffèrent et dont on ne gardera rien, ni même le titre ou l'auteur. Et parfois, il en existe qui échappent à l'un de ces tiroirs. Lorsqu'on est à la fois lecteur et chroniqueur, ces livres-là ne sont pas simples à aborder. Tel est le cas avec la somme que consacrent Paul Aron et Cécile Vanderpelen-Diagre à l'un des personnages les plus en vue de son temps, soit la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et l'entame du XX<sup>e</sup>, Edmond Picard, né rue des Minimes à Bruxelles en 1836, et mort en 1924 dans sa propriété de Dave, près de Namur.

Lire un ouvrage sur Picard n'est en effet pas une sinécure, tant il est difficile de témoigner d'un peu d'empathie pour le personnage. Mais en plus de trois cents pages abondamment documentées, nourries d'archives personnelles et de documents peu connus, d'articles de journaux, de relecture de livres publiés, et d'échanges de correspondance, les deux chercheurs de l'ULB nous donnent à lire davantage qu'une biographie de cet homme par bien des aspects détestable, et cependant écrivain, juriste, avocat, sénateur du Parti ouvrier belge, fondateur en 1881 de la revue *L'Art moderne*, soutien attentif puis critique des écrivains de *La Jeune Belgique*, collectionneur et mécène. Ils nous offrent la traversée en coupe d'une époque et d'une histoire sociale, où se détache la figure complexe, mais néanmoins assez bien intégrée en son milieu, d'un homme qui fut à la fois socialiste et propagateur d'un antisémitisme virulent, défenseur

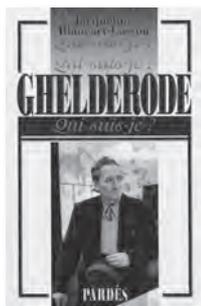
des droits des ouvriers et profondément raciste, jeune marin avant d'être bourgeois aisé, homme de droit consulté par Léopold II et m'as-tu-vu tapageur, aux nombreuses maîtresses, dans les salons à la mode. Les deux auteurs affichent d'emblée un point de vue très net : « La vie de Picard est métonymique : elle est une partie d'un ensemble plus vaste, celle d'une bourgeoisie cultivée qui a conquis les moyens d'être elle-même. [...] En lui, toutes les tensions d'une époque sont réunies et s'entrechoquent. Leur bruit se fait entendre de nos jours encore, comme la basse continue d'un moment historique dont nous ne sommes pas sortis. »

Là se trouve sans doute la pierre angulaire de cet ouvrage, qui nous permet d'appréhender, y compris dans ses aspects les plus nauséabonds et extrémistes, ce qu'il était permis de dire et d'écrire à cette époque en Belgique sur l'Europe et « la race aryenne » qu'il s'agissait de sauver d'une soit-disant menace sémitique ; ou encore sur la colonisation de « la Congolie », que le bourgeois socialiste Picard découvre de visu en 1896. Il décrit sans faux-fuyant la brutalité toute-puissante de l'esclavagisme domestique des Belges, ayant remplacé l'esclavagisme des Arabes... tout en laissant apparaître un racisme mâtiné de mépris et de paternalisme à l'égard des « populations natives ». Les idées antisémites de Picard, qui disposa d'une grande liberté pour les diffuser, n'enrayèrent pas les relations étroites qu'il entretenait avec de nombreux écrivains de l'époque, comme Verhaeren ou Maeterlinck, et ses positions antidreyfusardes étaient connues en Belgique, où, au contraire

de bien d'autres, il refusa de signer une lettre de soutien en faveur de Zola. Elles finirent cependant par lui nuire, principalement auprès de ses amis politiques, et, après sa mort, elles contribuèrent à le faire assez vite tomber dans un oubli... souhaité par beaucoup.

On ne peut toutefois occulter, dans le domaine de ce qu'on appelle aujourd'hui la vie culturelle, le rôle pour le moins novateur, dynamique, enthousiaste, et rassembleur, que Picard assumait avec ses amis tout au long de son existence. De là sans doute notre malaise. Si l'homme peut encore nous intéresser aujourd'hui, c'est par la place qu'il occupa dans l'histoire des beaux-arts, au cœur des courants d'avant-garde littéraire, musicaux et artistiques : on ne cherchera pas l'écrivain ou le dramaturge, assez médiocre, mais l'homme d'action, qui fait le lien entre le « Cercle des XX » et « La Libre Esthétique », l'hebdomadaire *L'Art moderne* – qui parut sans discontinuer chaque dimanche durant trente ans ! –, la Maison d'Art à Bruxelles, où seront exposées les œuvres de Rodin, ou la fondation de la Libre Académie, en parallèle à celle des frères Goncourt, et contre l'Académie royale de Belgique, « mauvais pastiche doctrinaire d'une institution française routinière et surannée ».

Paul ARON et Cécile VANDERPELEN-DIAGRE, *Edmond Picard. Un bourgeois socialiste belge à la fin du dix-neuvième siècle. Essai d'histoire culturelle*, Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, coll. « Thèses & Essais », 340 p. illustrées, 28 €



## « Premier et dernier de ma race »

Francine Ghysen

Dresser un portrait de Ghelderode sans céder aux apparences dont lui-même aimait à se parer, impressionnant ses visiteurs dans son cabinet de travail peuplé de mannequins, masques, marionnettes..., décor intrigant, presque inquiétant (Ionesco aurait eu hâte, paraît-il, de s'en échapper !). Chercher la personne derrière le personnage, débusquer l'histoire vraie sous la légende. Retraverser les saisons d'une œuvre et d'une vie. Et faire tenir le tout en une centaine de pages : cela semble une gageure !

Jacqueline Blancart-Cassou s'y est risquée, et a su, dans un petit livre intelligent, étonnamment complet dans sa concision, rendre vivant, présent, celui qui, dès avant ses trente ans, avait pour devise « premier et dernier de ma race ». Depuis ses jeunes années (« J'étais l'enfant seul parmi les siens »), marquées par une santé fragile, l'éducation sévère de son père et des « Messieurs-Prêtres ».

Premiers pas dans l'écriture : chroniques, poèmes, dont, déjà mystificateur à dix-sept ans, il signe l'un « Adolphe-Adhémar, comte von Lauterbach », ce qui, convenons-en, a plus d'allure que le véridique Adémar Adolphe Louis Martens. C'est l'époque des lectures fondatrices, de *Don Quichotte* à la *Légende d'Ulenspiegel* dont l'empreinte se fait sentir dans le premier livre publié sous la signature Michel de Ghelderode, en 1922 : *L'histoire comique de Keizer Karel*. La Flandre de Charles Quint restera pour lui une patrie mythique, « une sorte de paradis perdu ».

Il fait paraître quelques recueils de contes, écrit ses premières pièces, participe au cercle

La Renaissance d'Occident, créé par Maurice Gauchez, qu'il préside un moment.

Sa vie prend un tour plus stable en 1924 : à vingt-six ans, il épouse Jeanne, qui sera jusqu'au bout sa compagne vigilante, peu après être entré à l'Administration communale de Schaerbeek. Paix du foyer ; paix du vaste « grenier aux archives », qu'il occupe seul, s'y consacrant surtout à son œuvre, tôt affirmée : « Ghelderode est un visuel, beaucoup plus fervent amateur de peinture que grand lecteur, et en matière de spectacles plus attiré par les formes, les couleurs, l'animation du music-hall, du cirque ou de marionnettes que par un théâtre intellectuel. »

On sait que ses pièces seront d'abord jouées en néerlandais, longtemps avant d'être montées dans leur langue originale. Inaugurée en 1925 avec *La farce de la Mort qui faillit trépasser*, sa collaboration avec le Vlaamsche Volkstooneel, féconde mais orageuse (après *Don Juan*, *Christophe Colomb*, même le superbe *Escorial* est refusé), connaît son apogée avec *Barabbas*, créée à Ostende en 1929.

Désormais reconnu par les milieux littéraires (il reçoit plusieurs prix, est élu membre de l'Académie Picard), il n'en est pas moins quasiment privé de scènes, suite à la disparition du Volkstooneel en 1932, époque pourtant de pièces majeures, écrites dans l'ombre : *Magie rouge*, *La balade du Grand Macabre*, *Mademoiselle Jaïre*, *L'école des bouffons*, *Fastes d'enfer* que l'aggravation de son état de santé interrompt : « asthme nerveux », disait-il, n'excluant pas cependant d'être malade « d'âme

plus que de corps, peut-être ». Il se détourne de l'écriture théâtrale, retrouve le goût du conte et publie en 1941 l'admirable recueil *Sortilèges*. Viennent des temps éprouvants : Ghelderode paie cher ses conférences folkloriques à Radio-Bruxelles, sous l'Occupation ; le « sinistre guignol épuratoire », selon ses mots vengeurs, le poursuivra toujours. Puis l'époque fiévreuse de la « ghelderodite » parisienne : en 1953, pas moins de cinq pièces sont montées à Paris. Les théâtres bruxellois prennent enfin la relève. Et la réputation du dramaturge rayonne à travers l'Europe et jusqu'aux États-Unis.

Au total, qui était Michel de Ghelderode ? Un être à la santé précaire, à l'âme tourmentée, à la personnalité complexe. Hypersensible, ombrageux, s'estimant mal-aimé, persécuté, et se réfugiant dans son monde intérieur, et dans l'amitié qu'il cultive avec ferveur (sa volumineuse – et magnifique – correspondance en témoigne), mais qu'il n'hésite pas à rompre, fût-ce avec ceux qui s'étaient montrés de précieux alliés, tels Maurice Gauchez et Franz Hellens. Anticlérical mais imprégné de la foi de son enfance, se gaussant du tragique de l'existence mais d'un rire de plus en plus amer et grinçant.

C'est dans son œuvre qu'il faut le chercher, « car, plus qu'un autre sans doute, il a vécu pour cette œuvre et par elle. C'est à travers elle qu'il a existé ».

Jacqueline **BLANCART-CASSOU**, *Ghelderode*, Grez-sur-Loing, Éditions Pardès, 2013, coll. « Qui suis-je ? », 128 p., 12 €



## Raymond De Becker, avant, pendant et après l'Occupation

Alain Delaunois

Raymond De Becker (1912-1969) est essentiellement connu en Belgique pour avoir occupé, entre 1940 et 1943, le poste de rédacteur en chef du journal *Le Soir*, volé par les nazis à la famille Rossel et à ses rédacteurs d'avant le 10 mai 1940. Cet épisode marquant de collaboration avec l'ennemi valut à De Becker d'être incarcéré à la Libération, condamné à mort le 24 juillet 1946 par le Conseil de guerre de Bruxelles, peine qui sera commuée un an plus tard en détention à perpétuité. Déchu de tous ses droits, il bénéficiera d'une réduction de peine en 1950, avant d'être discrètement libéré en 1951, avec l'aval de P.- H. Spaak, et sous conditions, à savoir s'abstenir expressément de s'occuper de politique et quitter la Belgique.

En avril 2012, les Facultés universitaires Saint-Louis de Bruxelles ont organisé un colloque sur De Becker, afin de décrypter les différentes facettes de ce journaliste et intellectuel toujours controversé, qui, venu du catholicisme militant, est séduit dès le début des années 30 par le fascisme de Mussolini, puis par le nazisme, avant d'entrer délibérément dans la collaboration avec l'occupant. Banni du royaume et exilé après-guerre en France, il mettra Hergé en contact avec la psychanalyse jungienne, et devient dans les années 60 l'un des principaux collaborateurs de la revue et l'encyclopédie *Planète*, fondées par Jacques Bergier et Louis Pauwels. Il décède en 1969, dans une impécuniosité totale.

Une vingtaine de chercheurs et historiens, venus de Saint-Louis, de l'UCL, de l'ULg,

de Namur, Gand, Anvers, mais également d'Avignon ou Aix-la-Chapelle, se sont donc penchés sur De Becker, figure intellectuelle de la collaboration – dont on ne possède étonnamment qu'une seule photographie le représentant – mais également sur ce que furent pour lui les années d'avant et d'après la Seconde Guerre. Les actes de ce colloque sont aujourd'hui publiés, et permettent d'étudier en profondeur, en dehors de toute crispation mais avec des nuances, la complexité d'une personnalité aux choix idéologiques et politiques virulents, si clairement affirmés.

Contraint très jeune de prendre lui-même sa destinée en main, suite à la mort prématurée de son père, et n'ayant pu terminer d'études alors qu'il en avait l'envie et les capacités, De Becker apparaît comme un homme dont les frustrations ont gouverné l'existence. Autodidacte brillant et charismatique, ambitieux, opportuniste, désireux de gravir à un haut niveau les rangs de l'échelle sociale, mais sans soutien de classe, ni fortune, ni diplôme, De Becker fonde à 18 ans la « Jeunesse indépendante catholique », et entame une carrière de journaliste éclectique. Polémiste prolifique, boutant le feu à gauche comme à droite, il publie aussi bien dans des revues et journaux catholiques que dans *Le Rouge et le Noir*, l'hebdomadaire indépendant, pluraliste et pacifiste de Pierre Fontaine. En proie à une homosexualité longtemps refoulée, ce perpétuel exalté, proche du milieu universitaire louvaniste, connaît une profonde crise de mysticisme, et prend contact avec des intellectuels catholiques français, comme Emmanuel Mounier ou

Jacques Maritain. Mais il s'en écarte pour revenir à l'action et épouser peu à peu les thèses à la fois européistes et pacifistes de certains milieux bruxellois « en rupture », où l'on décrie le parlementarisme, les partis traditionnels, l'absence d'ordre et de valeurs morales.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, avant-guerre, De Becker ne tombe pas dans la nasse de Degrelle, dont il se méfiera toujours – par rivalité d'ambitions – mais partage plus volontiers les idées d'un Henri De Man ou d'un Spaak... Il ira jusqu'à créer en... 1939 (!) une publication, *L'Ouest*, neutraliste mais partisane d'un dialogue avec l'Allemagne hitlérienne (et dont on découvrira plus tard qu'elle était financée en sous-main par les nazis), à laquelle participèrent notamment Robert Poulet, le caricaturiste Paul Jamin, dit Jam, et son ami Hergé. Paul Aron et Cécile Vanderpelen-Diagre avaient déjà, en 2006, approfondi les relations entre les intellectuels belges de la collaboration (principalement De Becker, Félicien Marceau et Robert Poulet). Ici, à travers les éclairages, notamment, de Francis Balace, Benoît Peeters, Marc Quaghebeur, Laurent de Hepcée, on peut mesurer le contexte et les soutiens dont, au nom de l'amitié, De Becker continua de bénéficier après-guerre, de la part d'Hergé et d'Henry Bauchau.

Olivier **DARD**, Étienne **DESCHAMPS**  
et Geneviève **DUCHENNE** (dir.), *Raymond  
De Becker (1912-1969), itinéraire et facettes  
d'un intellectuel réprouvé*, Bruxelles, P.I.E.

Peter Lang, 412 p., 50,30 €



## Bertie et Gigi Urvater, ou les origines d'une collection d'art moderne

Alain Delaunois

Alors que s'est ouvert à Bruxelles le Musée Fin-de-Siècle Museum, comportant notamment en dépôt une exceptionnelle collection du couple Gillion Crowet centrée sur l'Art nouveau, voici un ouvrage qui tombe à point nommé : *Urvater, histoire d'une collection*. Il met en relief l'aventure passionnée, sur le mode du coup de foudre à répétition, d'un autre couple de collectionneurs belges, Berthold (dit « Bertie ») et Gaëtane (dite « Gigi ») Urvater, qui dans les années 50 et 60 constituèrent une collection d'art moderne de plusieurs centaines de pièces. Cette collection, son histoire nous est contée par Danièle de Temmerman, belle-fille de Bertie et fille de Gigi, qui a également sollicité des témoins de premier plan : Philippe Robert-Jones côtoya Bertie dès 1957, à la Commission d'achat de peinture des Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles, dont Robert-Jones allait devenir le directeur. Le poète libanais Salah Stétié, ami du couple à Bruxelles et Paris. Pierre Alechinsky, à qui Urvater acheta, en 1956, une encre sur Japon. Et l'architecte André Jacqmain, à qui le couple, en 1957, passa commande d'une maison à Rhode-Saint-Genèse : une maison moderne, mais qui soit aussi un écrin muséal pour leurs œuvres. Ce joyau d'architecture, devenu ensuite propriété de l'ambassade du Zaïre, puis du Congo durant trois décennies, faillit bien disparaître en 2003, menacé par un arrêté de démolition, en même temps que décédait son premier propriétaire, Bertie. Son épouse Gigi disparaissait, elle, en 2010. Quant à la maison Urvater, elle est aujourd'hui en

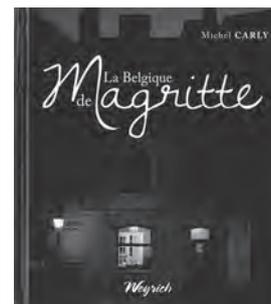
voie de rénovation : ce fut l'un des derniers bonheurs d'André Jacqmain, décédé le 28 janvier dernier.

La collection Urvater est exemplaire, dans une large mesure, par la qualité des œuvres retenues par le couple – Gigi en effet n'était pas en reste. Elle est aujourd'hui dispersée dans de grands musées internationaux, de New York et Washington à Jérusalem, en passant par Zürich, Londres, Rotterdam ou encore... Bruxelles. Aux origines, Bertie Urvater, licencié en sciences économiques de l'ULB, était l'un des plus jeunes et importants diamantaires sur la place d'Anvers, jusqu'au début des années 60. Il avait repris l'entreprise familiale après la Seconde Guerre et la mort tragique de son frère aîné, de sa sœur et de ses nièces, disparus dans les camps nazis. Grâce à l'art et aux artistes, grâce aussi à son épouse, la belle Gigi, qui avait elle-même une fille d'un premier mariage, Danièle, et grâce à son métier – il était sur la « short list » de la compagnie sud-africaine De Beers – Urvater allait donner à son existence une nouvelle impulsion, vitale. « L'œuvre d'art, écrit Salah Stétié, était (pour Bertie) sa principale maîtresse, fascinante et gravement possessive. » Le surréalisme fut le premier axe de cette collection, par la rencontre d'E.L.T. Mesens, à la fois ami de Magritte, artiste, collectionneur, et galeriste averti. En quelques années, les Urvater font l'acquisition de très nombreux chefs-d'œuvre : Magritte, Max Ernst, Miro, Wifredo Lam, mais aussi Matta, Schwitters, Man Ray, Brauner, Delvaux, Tanguy, Labisse...

Très tôt aussi, ils acquièrent des peintures de Francis Bacon, qui rejoint Paul Klee, Archipenko, Kandinsky. L'abstraction constitue en effet le second axe de la collection, avec des peintures de Sam Francis, Hartung, Hantai, Riopelle, Soulages, ou Tàpies. À ces œuvres de premier choix, Urvater ajoutait la relation privilégiée qu'il développait souvent avec les artistes : « La fréquentation des milieux artistiques, l'amitié des créateurs, souligne Philippe Robert-Jones, nourrissent et renouvellent son besoin de mieux connaître le temps qu'il vivait, gardant en éveil son désir et sa curiosité. » Quelques déboires avec la De Beers contraignirent Urvater à se retirer des affaires, en 1963. Installé à Paris, le couple resta fidèle à ses premiers émois, et ne toucha ni au pop art, ni à l'art conceptuel. Soutien à la création d'un cours d'histoire de l'art contemporain à l'ULB en 1960, cofondateur de l'ISELP, Bertie Urvater et Gigi faisaient encore don au Musée d'art moderne de Bruxelles, en 1975, de vingt-et-un tableaux de Gaston Bertrand, Van Lint, Mortier, Vandercam, Heerbrant, Guiette... Ce même musée qui aujourd'hui a disparu, lui et ses collections, désormais sans domicile fixe.

---

Danièle de **TEMMERMAN**, *Urvater, histoire d'une collection*, avec les témoignages de André Jacqmain, Émile Langui, Philippe Robert-Jones, Pierre Alechinsky. Oostkamp, Éd. Stichting Kunstboek, 216 p. illustrées, 45 €, [www.collection-urvater.com](http://www.collection-urvater.com)



## Le corps de l'homme déshabillé par le désir des femmes

Michel Torrekens

Essayiste, romancière et journaliste scientifique, Élisabeth Brune jongle aussi bien avec l'astronomie, la physique quantique, les volcans ou... la sexualité, sans qu'il y ait de rapport de cause à effet entre l'une et les autres.

Après avoir donné la parole à des sexologues, gynécologues, chirurgiens, psychologues, kinés spécialistes de la rééducation du périnée... mais aussi des femmes et des hommes, dans un précédent essai, *La révolution du plaisir féminin*. *Sexualité et orgasme*, déjà paru chez Odile Jacob en 2012, Élisabeth Brune a cette fois tendu l'oreille aux confidences de femmes de tous âges et de toutes origines sur le désir que peut susciter l'admiration du corps masculin

dans ses moindres parties. Alors que le corps de la femme est exposé depuis des lustres, celui de l'homme est resté et reste encore trop souvent dissimulé au désir de la femme. Après *Le secret des femmes* et *La révolution du plaisir féminin*, *Le salon des confidences* complète la trilogie brunienne consacrée au plaisir féminin. Cet essai de sexo-poésie contemporaine égrène une bonne centaine de témoignages, fantasmes, lettres, scénarios érotiques, chroniques diverses, billets d'humeur ou humoristiques, de valeur parfois inégale, à travers lesquels le lecteur découvre une manne de sensations autour du corps et du sexe des hommes, pleinement désirables et désirés, sans tabou ni

carcans religieux, moraux, idéologiques, commerciaux et culturels. Même les hommes ne se regarderont plus de la même façon après avoir découvert ces récits érotiquement énergisés. Comme l'annonce pertinemment Élisabeth Brune : « À travers le désir des femmes, c'est la révolution du corps masculin qui se met en marche. » Chouette programme !

---

Élisabeth BRUNE, *Le salon des confidences*.  
*Le désir des femmes et le corps de l'homme*,  
Paris, Odile Jacob, 2013, 240 p., 21,90 €

## Au pays de Magritte

Michel Torrekens

Spécialiste de Simenon, Michel Carly a consacré deux de ses dernières publications à Magritte, une biographie où il donne la parole au peintre, *Moi, René Magritte*, aux éditions Weyrich, suivie aux mêmes éditions d'un bel album cartonné et richement illustré, *La Belgique de Magritte*.

Basé sur des documents souvent inédits et des sources variées, ce livre nous invite sur les pas de Magritte, revisitant ces lieux qui ont forgé son imaginaire pictural, depuis le Hainaut natal jusqu'à Bruxelles où il séjourna ses dernières années, en passant par quelques années françaises. Sur les traces du grand-père et père, nous découvrons Lessines, Gilly, Châtelet, Soignies, Charleroi... Autant d'étapes où s'est

forgé ce sentiment de mystère qui traverse l'œuvre. Il s'agit aussi de ces années de formation, d'une enfance et d'une jeunesse que Carly retrace sans complaisance. Au-delà de cette topographie magrittienne, Michel Carly évoque aussi des rencontres déterminantes, ainsi que certaines influences fortes comme les récits de Fantômas, ceux de la Série noire ou encore des Maigret, ainsi que les faits divers liés à la bande à Bonnot. Impossible bien sûr de passer sous silence l'émergence du surréalisme belge dans le sillage d'Achille Chavée, avec une célèbre conférence à Charleroi, le groupe Rupture et l'exposition de La Louvière qui, décriée à l'époque, réunit néanmoins les grands noms de la peinture moderne.

Les années parisiennes et bruxelloises reviennent sur plusieurs célébrités de la vie culturelle et surréaliste, dont Breton et Scutenaire. Michel Carly suit Magritte dans ses nombreux déménagements, mais aussi dans les caberdouches qu'il aimait fréquenter avec ses amis, comme *La Fleur en Papier Doré* ou *Le Diable au Corps*. Un ouvrage passionnant qui éclaire l'œuvre et l'homme, tout en donnant l'envie de retourner dans ces lieux qui les ont vus évoluer. *Moi, René Magritte* a été recensé dans *Le Carnet et les Instants* n° 175, de février-mars 2013.

---

Michel CARLY, *La Belgique de Magritte*,  
Neufchâteau, Weyrich Édition, 2013,  
139 p., 28,50 €

**LE CARNET ET LES INSTANTS** Bimestriel. Ne paraît pas en juillet-août.  
N° 181. Du 1<sup>er</sup> avril au 31 mai 2014

**ÉDITEUR RESPONSABLE** Laurent Moosen  
Promotion des Lettres, Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles

**RÉDACTEUR EN CHEF** Joseph Duhamel (02 413 23 17 - joseph.duhamel@cfwb.be)

**ONT COLLABORÉ  
AU PRÉSENT NUMÉRO** René Begon, Ghislain Cotton, Alain Delaunois, Rony Demaeseneer,  
Thierry Detienne, Nausicaa Dewez, Joseph Duhamel, Émilie Gäbele,  
Mélanie Godin, Francine Ghysen, Samia Hammami, Daniel Laroche,  
Nicolas Marchal, Jeannine Paque, Frédéric Saenen, Vincent Tholomé,  
Michel Torrekens, Primaëlle Vertenoël, Natacha Wallez, Michel Zumkir.

La bibliographie a été établie par Joseph Duhamel  
(joseph.duhamel@cfwb.be).

L'iconographie a bénéficié de l'aide des Archives et Musée de la Littérature  
(photothèque) et du Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire  
(Centre de documentation, Sandrine Place).

**RÉDACTION** carnet.instants@cfwb.be

**SECRÉTARIAT** Michelle Dahmouche (michelle.dahmouche@cfwb.be)

**GRAPHISME** [nor] production (www.norproduction.eu)

N° vert de la Communauté française : 0800 20 000  
Le Carnet et les Instants, Promotion des Lettres  
Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, bureau 1A023  
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles  
(Tél. : 02 413 23 21- Fax : 02 413 28 94  
secretariat.promolettres@cfwb.be)

Imprimé en Belgique par l'imprimerie Chauveheid

**LE CARNET** et  
**LES INSTANTS**



Eva Kavian - doc. privé



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

Fédération Wallonie-Bruxelles  
Direction Générale de la Culture